



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

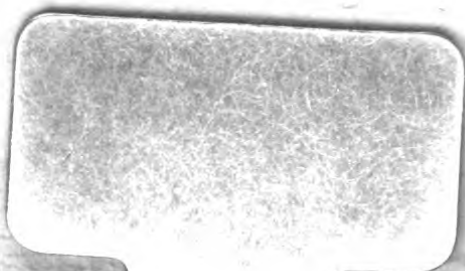
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



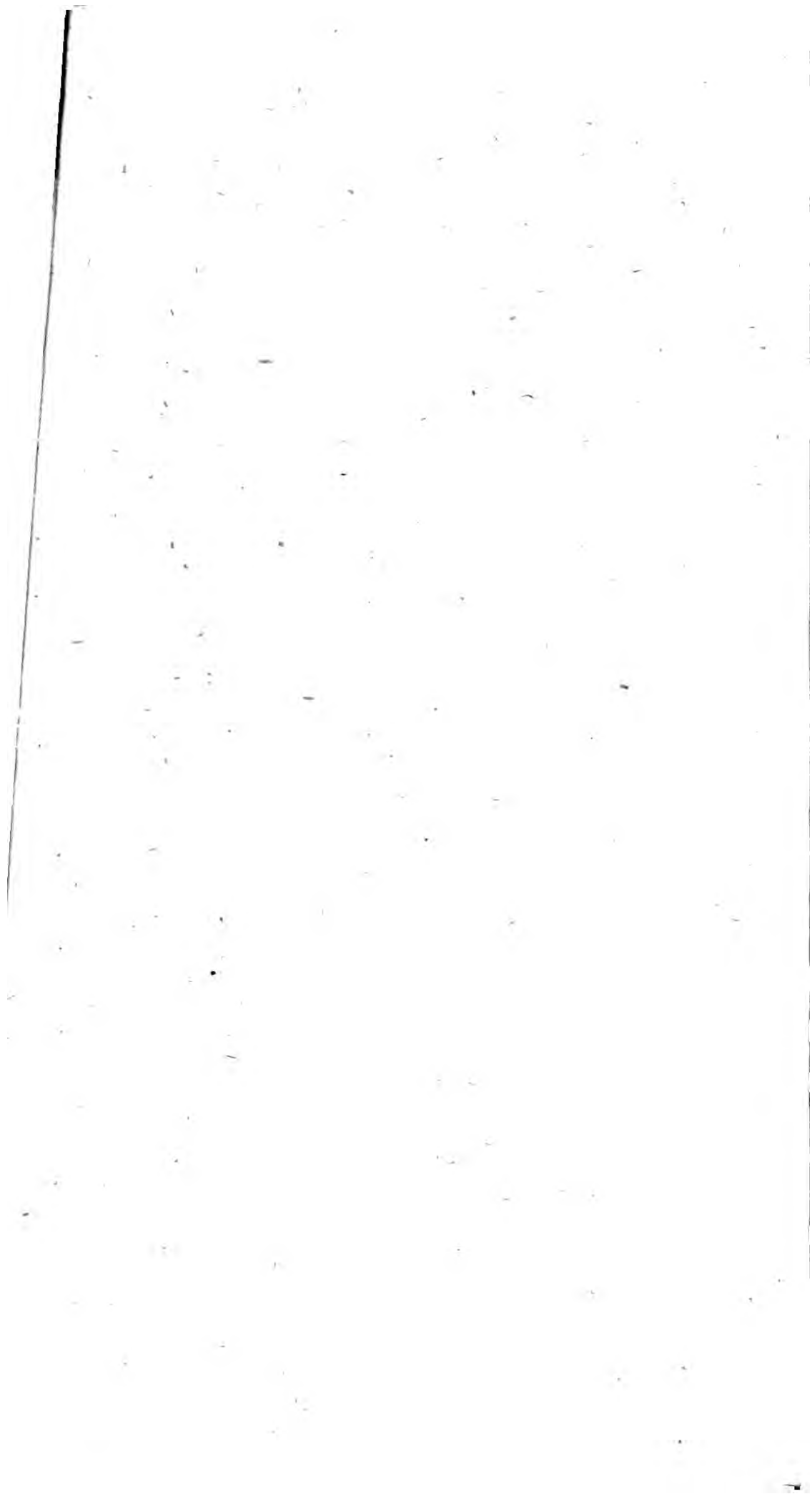
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

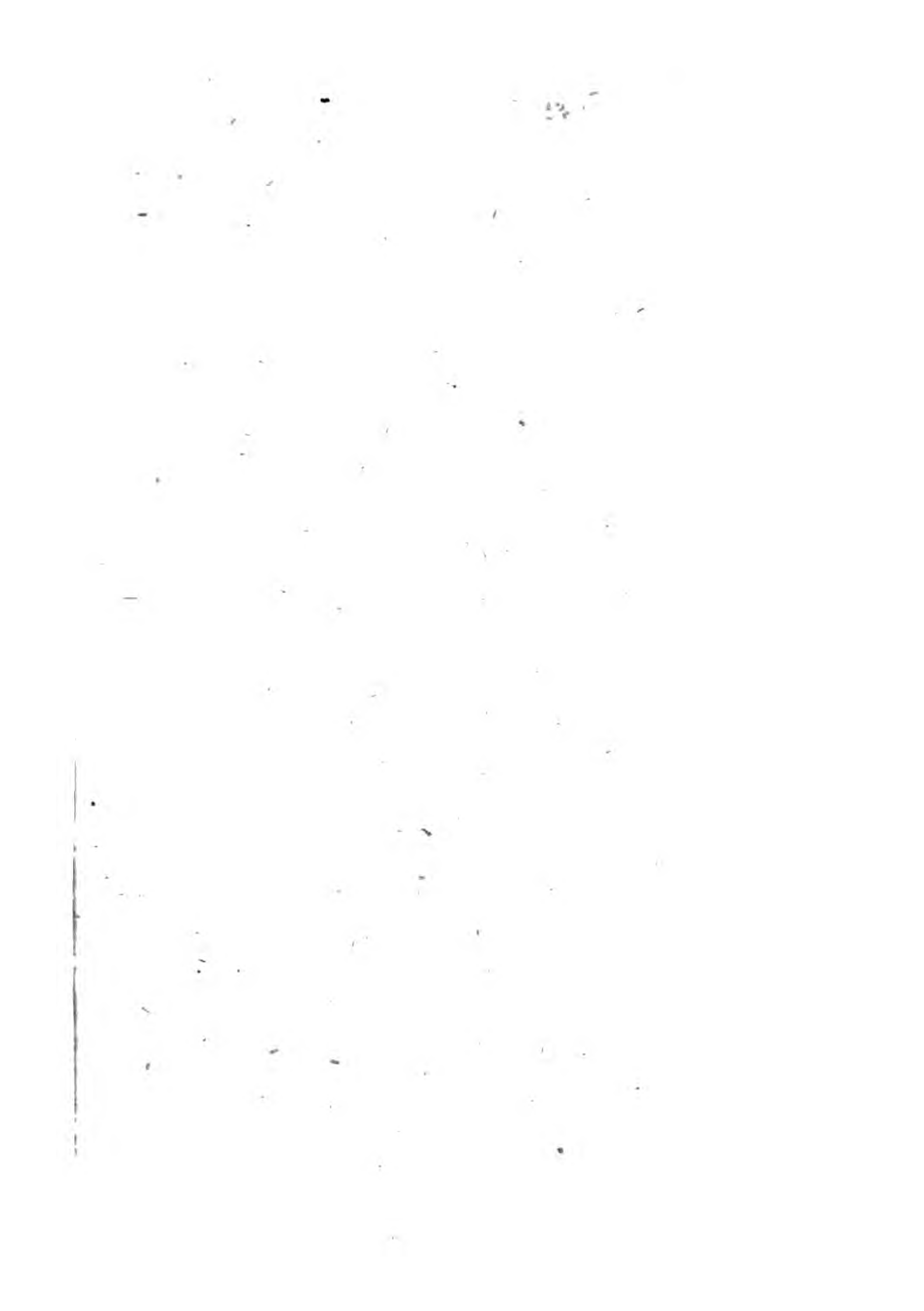


VI. 1785/1(59)



~~§ 101~~





O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

TOME CINQUANTE-NEUVIEME.

59



DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.

100

FACETIES.

Faceties. Tome I.

* A



FACETIES.

Facéties. Tome I.

* A

P R E F A C E

D U R E C U E I L

DES FACETIES PARISIENNES. (1)

LES sottises qu'on fait, qu'on dit et qu'on écrit, étant plus multipliées que la race de *Jacob* et que les fables de la mer, il est difficile de faire un choix. Toutes ces innombrables vessies, accumulées les unes sur les autres dans le gouffre de l'oubli, crèvent au moment qu'elles sont formées, et il en résulte un immense nuage, dans lequel on ne distingue plus rien. Les journaux et les mercures tâchent en vain de faire vivre un

(1) C'est le titre d'un recueil formé des plaifanteries sans nombre qui parurent en 1760, à l'occasion de la comédie des Philosophes, du discours de M. le Franc et de *Ramponeau*. M. de *Voltaire* est l'auteur d'une grande partie de ces pièces: on a recueilli dans ce volume celles qui lui appartiennent, et on y a joint ceux de ses ouvrages de plaifanterie où il s'est le plus abandonné à sa gaieté: on s'est borné à indiquer par des notes très-courtes la date et l'à propos de ces ouvrages.

mois ou quinze jours les sottises nouvelles ; mais entraînés eux-mêmes dans l'abyme, ils s'y précipitent avec elles, comme les nageurs mal-adroits vont au fond de l'eau en voulant donner la main aux passagers qui se noient.

Dans ce vaste tourbillon de nos impertinences, nous avons choisi discrètement quelques-unes des plus légères, pour les faire furnager un jour ou deux : elles amuseront les oisifs et les oisives ; après quoi elles iront trouver le *Journal de Trévoux*, l'*Année littéraire* et autres efforts de l'esprit humain, consacrés à l'éternité : j'entends l'éternité du néant.

N. B. Je ne veux pas dire que les pièces que j'imprime soient des impertinences ; je parle seulement des sujets de ces pièces : elles sont plaisantes, et les sujets sont ridicules. Voilà tout ce que j'ai prétendu, sans vouloir offenser personne.

M. de *Saint-Foix* est auteur des *Essais historiques sur Paris*, livre utile et agréable qui a beaucoup de succès : dès qu'un auteur a produit quelque chose d'estimable,

il est sûr d'avoir des critiques. Le public y gagne quelques instructions, et les auteurs des critiques quelque argent : c'est un petit objet de commerce établi depuis long-temps. Les auteurs des journaux et des feuilles vivent de cette marchandise; ils savent bien qu'ils ne travaillent pas pour la postérité; leurs feuilles se vendent comme les petites affiches, et plus elles sont satiriques, plus le débit en est fort : c'est une affaire convenue.

La multitude des feseurs de feuilles, étant augmentée depuis plusieurs années, a fait tort à la marchandise : le public s'est lassé des critiques littéraires, et les folliculaires ont pris un autre tour. Ils ont imaginé d'accuser d'athéisme les auteurs dont ils font des extraits, et ont cru par là réveiller l'attention de Paris. L'archidiacre *Trublet*, que l'on croyait n'être que dans les *moindres*, et les nommés *Dinouart* et *Joannet*, se sont avisés de défendre la religion chrétienne à quinze sous par feuille, espérant que la modicité du prix allécherait les âmes dévotes : ils ont accusé M. de *Saint-Foix* d'avoir mal

parlé de la religion catholique, apostolique et romaine, et même de la magistrature.

M. de *Saint-Foix*, qui n'entend pas raillerie, a résolu de leur donner sur les oreilles; mais ayant considéré qu'il était plus chrétien de leur faire un procès criminel, il les a assignés au châtelet pour être reconnu bon catholique et serviteur du parlement.

Ce procès n'eut point de suite : les saints reconnurent humblement dans un écrit, signé d'eux, que leur zèle les avait emportés à calomnier un peu, et qu'ils en demandaient pardon à DIEU et à M. de *Saint-Foix*.

REMERCIEMENT

SINCERE

À UN HOMME CHARITABLE. (1)

A Marseille, mai 1750.

VOUS avez rendu service au genre-humain en vous déchaînant fagement contre des ouvrages faits pour le pervertir. Vous ne cessez d'écrire contre l'*Esprit des lois*, et même il paraît à votre style que vous êtes l'ennemi de toute sorte d'esprit. Vous avertissez que vous avez préservé le monde du venin répandu dans l'*Essai sur l'homme* de *Pope*, livre que je ne cesse de relire, pour me convaincre de plus en plus de la force de vos raisons et de l'importance de vos services. Vous ne vous amusez pas, Monsieur, à examiner le fond de l'ouvrage sur les lois, à vérifier les citations, à discuter s'il y a de la justesse, de la profondeur, de la clarté,

(2) Cet ouvrage est une défense de *Montesquieu* contre l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*. M. de *Voltaire* a eu constamment la générosité et le courage de défendre contre les fanatiques ceux mêmes des philosophes ou des hommes de lettres qui s'étaient déclarés ses ennemis.

S R E M E R C I M E N T

de la sagesse ; si les chapitres naissent les uns des autres , s'ils forment un tout ensemble ; si enfin ce livre , qui devrait être utile , ne serait pas par malheur un livre agréable.

Vous allez d'abord au fait ; et regardant M. de *Montesquieu* comme le disciple de *Pope* , vous les regardez tous deux comme les disciples de *Spinoza*. Vous leur reprochez avec un zèle merveilleux d'être athées , parce que vous découvrez , dites-vous , dans toute leur philosophie les principes de la religion naturelle. Rien n'est assurément , Monsieur , ni plus charitable , ni plus judicieux , que de conclure qu'un philosophe ne connaît point de Dieu , de cela même qu'il pose pour principe que DIEU parle au cœur de tous les hommes.

Un honnête homme est le plus noble ouvrage de DIEU , dit le célèbre poëte philosophe ; vous vous élevez au-dessus de l'honnête homme. Vous confondez ces maximes funestes , que la Divinité est l'auteur et le lien de tous les êtres , que tous les hommes sont frères , que DIEU est leur père commun , qu'il ne faut rien innover dans la religion , ne point troubler la paix établie par un monarque

sage , qu'on doit tolérer les sentimens des hommes , ainsi que leurs défauts. Continuez , Monsieur , écrasez cet affreux libertinage , qui est au fond la ruine de la société. C'est beaucoup que par vos *Gazettes ecclésiastiques* vous ayez faiblement essayé de tourner en ridicule toutes les puissances ; et quoique la grâce d'être plaisant vous ait manqué , *volenti et conanti* , cependant vous avez le mérite d'avoir fait tous vos efforts pour écrire agréablement des invectives. Vous avez voulu quelquefois réjouir les saints ; mais vous avez souvent essayé d'armer chrétiennement les fidèles les uns contre les autres. Vous prêchez le schisme pour la plus grande gloire de DIEU. Tout cela est très-édifiant ; mais ce n'est point encore assez.

Votre zèle n'a rien fait qu'à demi , si vous ne parvenez à faire brûler les livres de *Pope* , de *Locke* et de *Bayle* , l'*Esprit des lois* , &c. dans un bûcher auquel on mettra le feu avec un paquet de *Nouvelles ecclésiastiques*.

En effet , Monsieur , quels maux épouvantables n'ont pas fait dans le monde une douzaine de vers répandus dans l'*Essai sur l'homme* de ce scélérat de *Pope* , cinq ou six

articles du dictionnaire de cet abominable *Bayle*, une ou deux pages de ce coquin de *Locke*; et d'autres incendiaires de cette espèce ! Il est vrai que ces hommes ont mené une vie pure et innocente, que tous les honnêtes gens les chérissaient et les consultaient ; mais c'est par là qu'ils sont dangereux. Vous voyez leurs sectateurs les armes à la main troubler les royaumes, porter par-tout le flambeau des guerres civiles. *Montaigne*, *Charron*, le président de *Thou*, *Descartes*, *Gassendi*, *Rohaut*, *le Vayer*, ces hommes affreux qui étaient dans les mêmes principes, bouleversèrent tout en France. C'est leur philosophie qui fit donner tant de batailles, et qui causa la Saint-Barthelemi. C'est leur esprit de tolérantisme qui est la ruine du monde ; et c'est votre saint zèle qui répand par-tout la douceur de la concorde.

Vous nous apprenez que tous les partisans de la religion naturelle font les ennemis de la religion chrétienne. Vraiment, Monsieur, vous avez fait là une belle découverte ! Ainsi, dès que je verrai un homme sage qui dans sa philosophie reconnaîtra par-tout l'Être suprême, qui admirera la Providence dans l'infiniment

grand et dans l'infiniment petit , dans la production des mondes , dans celle des insectes , je conclurai de là qu'il est impossible que cet homme soit chrétien. Vous nous avertissez qu'il faut penser ainsi aujourd'hui de tous les philosophes. On ne pouvait certainement rien dire de plus sensé et de plus utile au christianisme que d'affirmer que notre religion est bafouée dans toute l'Europe par tous ceux dont la profession est de chercher la vérité. Vous pouvez vous vanter d'avoir fait là une réflexion dont les conséquences seront bien avantageuses au public.

Que j'aime encore votre colère contre l'auteur de l'*Esprit des lois* , quand vous lui reprochez d'avoir loué les *Solon* , les *Platon* , les *Socrate* , les *Aristide* , les *Cicéron* , les *Caton* , les *Epictète* , les *Antonin* et les *Trajan*. On croirait , à votre dévote fureur contre ces gens-là , qu'ils ont signé le formulaire. Quels monstres , Monsieur , que tous ces grands hommes de l'antiquité ! Brûlons tout ce qui nous reste de leurs écrits , avec ceux de *Pope* , de *Locke* et de M. de *Montesquieu*. En effet , tous ces anciens sages sont vos ennemis ; ils ont tous été éclairés par la religion naturelle

Et la vôtre , Monsieur , je dis la vôtre en particulier , paraît si fort contre la nature , que je ne m'étonne pas que vous détestiez sincèrement tous ces illustres réprouvés qui ont fait , je ne fais comment , tant de bien à la terre. Remerciez bien DIEU de n'avoir rien de commun , ni avec leur conduite , ni avec leurs écrits.

Vos faintes idées sur le gouvernement politique sont une suite de votre sagesse. On voit que vous connaissez les royaumes de la terre tout comme le royaume des cieux. Vous condamnez de votre autorité privée les gains que l'on fait dans les risques maritimes. Vous ne savez pas probablement ce que c'est que l'argent à la grosse ; mais vous appelez ce commerce *usure*. C'est une nouvelle obligation que le roi vous aura d'empêcher ses sujets de commercer à Cadix. Il faut laisser cette œuvre de *Satan* aux Anglais et aux Hollandais , qui sont déjà damnés sans ressource. Je voudrais , Monsieur , que vous nous disiez combien vous rapporte le commerce sacré de vos *Nouvelles ecclésiastiques*. Je crois que la bénédiction répandue sur ce chef-d'œuvre peut bien faire monter le profit à trois cents

pour cent. Il n'y a point de commerce profane qui ait jamais si bien rendu.

Le commerce maritime que vous condamnez pourrait être excusé peut-être en faveur de l'utilité publique, de la hardiesse d'envoyer son bien dans un autre hémisphère, et du risque des naufrages. Votre petit négoce a une utilité plus sensible; il demande plus de courage et expose à de plus grands risques.

Quoi de plus utile en effet que d'instruire l'univers quatre fois par mois des aventures de quelques clercs tonfurés? Quoi de plus courageux que d'outrager votre roi et votre archevêque? et quel risque, Monsieur, que ces petites humiliations que vous pourriez effuyer en place publique? mais je me trompe; il y a des charmes à souffrir pour la bonne cause. Il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et vous paraîtz tout fait pour le martyre, que je vous souhaite cordialement, étant votre très-humble et très-obéissant serviteur.

A propos, Monsieur, mes complimens à M. *Pluche*, qui continue si intrépidement à copier des livres pour étaler le *Spectacle de la nature*, et qui s'est fait le *charlatan des ignorans*.

On ne peut être plus content que je le suis de voir une préparation et même une démonstration évangélique à côté de la manière d'élever des vers à soie.

Il est toujours fort beau à lui de faire de *Moïse* un excellent physicien , de soutenir hardiment , malgré toutes les académies , que la lumière ne vient point du soleil et des autres corps lumineux , et d'avancer que les Nègres font devenus noirs petit à petit , en qualité de descendants de *Chus* ; ce *Pluche* n'a jamais vu apparemment de nègre difféqué. J'apprends aussi qu'il a trouvé la place du paradis terrestre où l'on conserve la côte d'*Adam* et la peau du serpent qui parla à sa femme. J'ai ouï dire que l'âne de *Balaam* est encore vivant , et qu'il broute dans ces quartiers-là. Je ne doute pas que *Pluche* n'ait bientôt quelque conversation avec lui , et qu'il n'en rende compte à monsieur le prieur et à monsieur le chevalier.

J'ai encore un petit mot à vous dire. J'ai lu dans le huitième tome de ce *Pluche* que *Mahomet* avait voyagé dans les sept planètes en une nuit. Il cite ce voyage , comme s'il était dans l'Alcoran , et que ce fût un point

de foi chez les Turcs. Il prend de là occasion d'appeler *Mahomet fat*.

Si jamais *Pluche* va à Constantinople , je lui conseille d'être plus poli. Je rencontraï hier un turc sur le port de Marseille , à qui je demandai si le voyage prétendu des sept planètes est en effet dans l'Alcoran , il me répondit que non. Je lui appris que le sieur *Pluche* traitait son prophète de *fat* , avec assez de légèreté. Mon turc , qui est un homme très-sage , me dit que quand on a une maison de verre , il ne faut pas jeter des pierres dans celle de son voisin.

DIATRIBE

D I A T R I B E

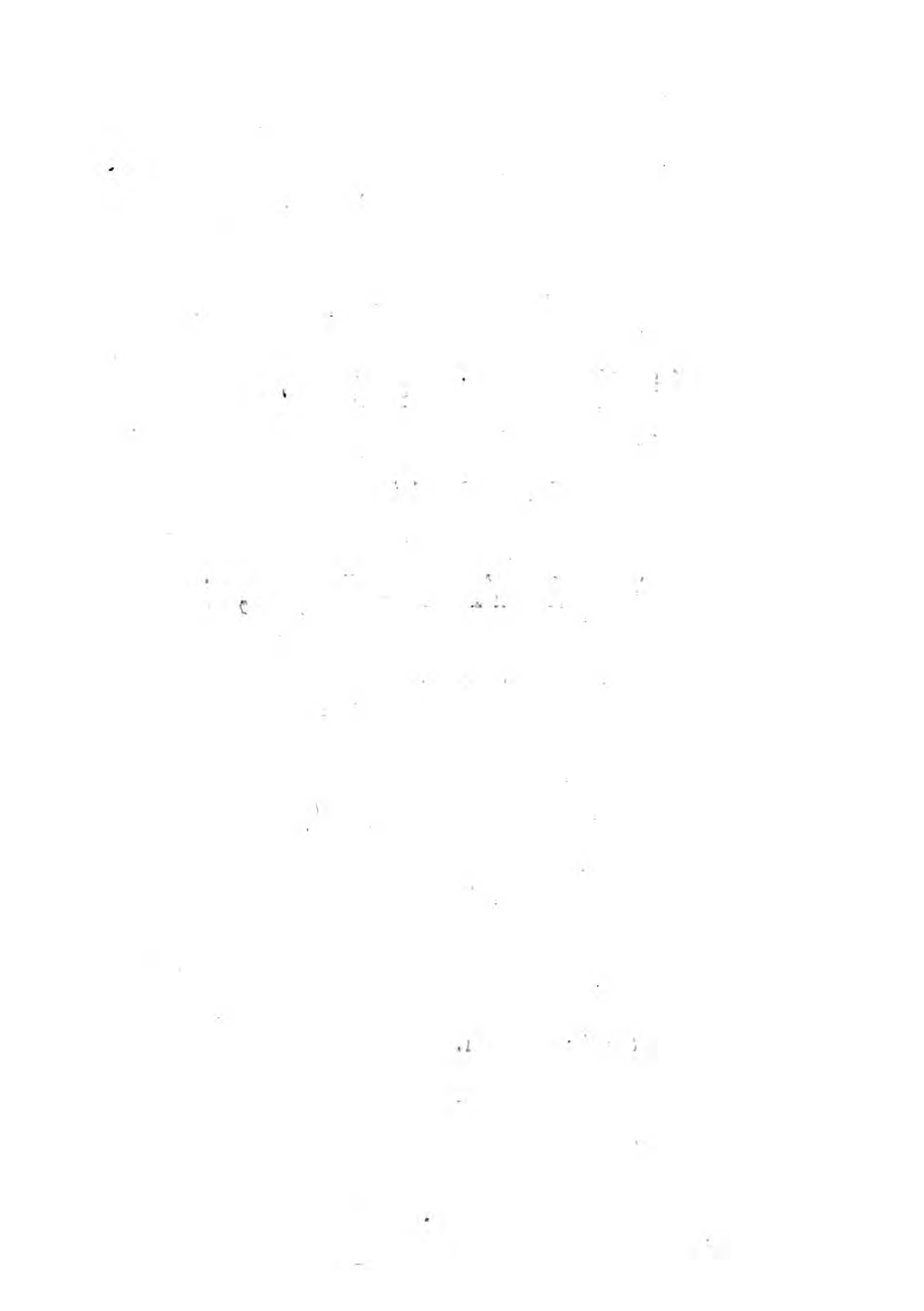
D U D O C T E U R

A K A K I A ,

M E D E C I N D U P A P E .

Facéties. Tome I.

* B



P R E F A C E.

CETTE plaisanterie a été si souvent imprimée, qu'on n'a pas dû l'omettre dans ce recueil. C'est un badinage innocent sur un livre ridicule du président d'une académie (*), lequel parut à la fin de 1752.

C'était une chose fort extraordinaire, qu'un philosophe assurât qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU qu'une formule d'algèbre; que l'ame de l'homme en s'exaltant peut prédire l'avenir; qu'on peut se conserver la vie trois ou quatre cents ans en se bouchant les pores. Plusieurs idées non moins étonnantes étaient prodiguées dans ce livre.

Un mathématicien de la Haye ayant écrit contre la première de ces propositions, et ayant relevé cette erreur de mathématique, cette querelle occasionna un procès dans les formes, que le président lui intenta devant la propre académie qui dépendait de lui, et il fit condamner son adverfaire comme fauffaire.

(*) M. Moreau de Maupertuis, président de l'académie de Berlin.

Cette injustice souleva toute l'Europe littéraire : c'est ce qui donna occasion à la petite feuille qui suit. C'est une continuelle allusion à tous les passages du livre dont le public se moquait. On y fait d'abord parler un médecin, parce que dans ce livre il était dit qu'il ne fallait point payer son médecin quand il ne guérissait pas.

DIATRIBE

DU DOCTEUR

A K A K I A ,

MEDECIN DU P A P E.

RIEN n'est plus commun aujourd'hui que de jeunes auteurs ignorés, qui mettent sous des noms connus des ouvrages peu dignes de l'être. Il y a des charlatans de toute espèce. En voici un qui a pris le nom d'un président d'une très-illustre académie, pour débiter des drogues assez singulières. Il est démontré que ce n'est pas le respectable président qui est l'auteur des livres qu'on lui attribue; car cet admirable philosophe qui a découvert que la nature agit toujours par les lois les plus simples, et qui ajoute si sagement qu'elle va toujours à l'épargne, aurait certainement épargné au petit nombre de lecteurs capables de le lire, la peine de lire deux fois la même chose dans le livre intitulé ses *Oeuvres*, et dans celui qu'on appelle ses *Lettres*. Le tiers au moins de ce volume est copié mot pour mot dans l'autre. Ce grand homme, si éloigné du charlatanisme, n'aurait point donné au public des lettres qui

n'ont été écrites à personne, et surtout ne ferait point tombé dans certaines petites fautes qui ne sont pardonnables qu'à un jeune homme.

Je crois, autant qu'il est possible, que ce n'est point l'intérêt de ma profession qui me fait parler ici ; mais on me pardonnera de trouver un peu fâcheux que cet écrivain traite les médecins comme ses libraires. Il prétend nous faire mourir de faim. Il ne veut pas qu'on paye les médecins, quand malheureusement le malade ne guérit point. On ne paye point, dit-il (a), un peintre qui a fait un mauvais tableau. O jeune homme, que vous êtes dur et injuste ! Le duc d'Orléans, régent de France, ne payait-il pas magnifiquement le barbouillage dont *Coypel* orna la galerie du Palais royal ? Un client prive-t-il d'un juste salaire son avocat, parce qu'il a perdu sa cause ? Un médecin promet ses soins, et non la guérison. Il fait ses efforts, et on les lui paye. Quoi ! seriez-vous jaloux, même des médecins ?

Que dirait, je vous prie, un homme qui aurait, par exemple, douze cents ducats de pension pour avoir parlé de mathématique et de métaphysique, pour avoir disséqué deux crapauds et s'être fait peindre avec un bonnet fourré, si le trésorier venait lui tenir ce langage :

(a) Page 124.

Monfieur, on vous retranche cent ducats pour avoir écrit qu'il y a des aftres faits comme des meules de moulin, cent autres ducats pour avoir écrit qu'une comète viendra *voler* notre lune, et porter les *attentats* *jufqu'au* *soleil* même; cent autres ducats pour avoir imaginé que des comètes *toutes d'or et de diamant* tomberont fur la terre : vous êtes taxé à trois cents ducats pour avoir affirmé que les enfans fe forment par attraction dans le ventre de la mère (b), que l'œil gauche attire la jambe droite, &c. (c) On ne peut vous retrancher moins de quatre cents ducats, pour avoir imaginé de connaître la nature de l'ame par le moyen de l'opium, et en difféquant des têtes de géans, &c. &c. Il eft clair que le pauvre philofophe perdrait de compte fait toute fa penfion. Serait-il bien aife après cela que nous autres médecins, nous nous moquaffions de lui, et que nous affuraffions que les récompenses ne font faites que pour ceux qui écrivent des chofes utiles, et non pas pour ceux qui ne font connus dans le monde que par l'envie de fe faire connaître ?

Ce jeune homme inconfidéré reproche à mes confrères les médecins de n'être pas affez hardis. Il dit (d) que c'eft au hafard et aux nations

(b) Dans les *Oeuvres et Lettres* de M. de Maupertuis.

(c) Voyez la *Venus physique*.

(d) Page 205.

fauvages , qu'on doit les seuls spécifiques connus , et que les médecins n'en ont pas trouvé un. Il faut lui apprendre que c'est la seule expérience qui a pu enseigner aux hommes les remèdes que fournissent les plantes. *Hippocrate*, *Boerhaave*, *Chirac* et *Senac* n'auraient jamais certainement deviné , en voyant l'arbre du quinquina , qu'il doit guérir la fièvre ; ni en voyant la rhubarbe , qu'elle doit purger ; ni en voyant des pavots , qu'ils doivent assoupir. Ce qu'on appelle *hasard* peut seul conduire à la découverte des propriétés des plantes ; et les médecins ne peuvent faire autre chose que de conseiller ces remèdes suivant les occasions. Ils en inventent beaucoup avec le secours de la chimie ; ils ne se vantent pas de guérir toujours , mais ils se vantent de faire tout ce qu'ils peuvent pour soulager les hommes. Le jeune plaisant qui les traite si mal a-t-il rendu autant de services au genre-humain que celui qui tira , contre toute apparence , des portes du tombeau le maréchal de *Saxe* , après la victoire de *Fontenoi* ?

Notre jeune raisonneur prétend qu'il faut que les médecins ne soient plus qu'empiriques (e) , et leur conseille de bannir la théorie. Que diriez-vous d'un homme qui voudrait

(e) Page 119.

qu'on

qu'on ne se servît plus d'architectes pour bâtir des maisons , mais seulement de maçons qui tailleraient des pierres au hasard ?

Il donne aussi le sage conseil de négliger l'anatomie (f). Nous aurons cette fois-ci les chirurgiens pour nous. Nous sommes seulement étonnés que l'auteur , qui a eu quelques petites obligations aux chirurgiens de Montpellier dans des maladies qui demandaient une grande connaissance de l'intérieur de la tête et de quelques autres parties du ressort de l'anatomie , en ait si peu de reconnaissance.

Le même auteur , peu savant apparemment dans l'histoire , en parlant de rendre les supplices des criminels utiles , et de faire sur leurs corps des expériences , dit que cette proposition n'a jamais été exécutée (g) : il ignore ce que tout le monde fait , que du temps de *Louis XI* on fit pour la première fois en France , sur un homme condamné à mort , l'épreuve de la taille ; que la feuë reine d'Angleterre fit essayer l'inoculation de la petite vérole sur quatre criminels ; et qu'il y a d'autres exemples pareils.

Mais si notre auteur est ignorant , on est obligé d'avouer qu'il a en récompense une imagination singulière : il veut , en qualité de

(f) Page 120.

(g) Page 198.

physicien , que nous nous servions de la force centrifuge pour guérir une apoplexie (*h*), et qu'on fasse pirouetter le malade. L'idée , à la vérité , n'est pas de lui, mais il lui donne un air fort neuf.

Il nous (*i*) conseille d'enduire un malade de poix résine , ou de percer sa peau avec des aiguilles. S'il exerce jamais la médecine , et qu'il propose de tels remèdes , il y a grande apparence que ses malades suivront l'avis qu'il leur donne , de ne point payer le médecin.

Mais ce qu'il y a d'étrange , c'est que ce cruel ennemi de la faculté , qui veut qu'on nous retranche notre salaire si impitoyablement , propose (*k*) , pour nous adoucir , de ruiner les malades. Il ordonne (car il est despotique) que chaque médecin ne traite qu'une seule infirmité ; de sorte que , si un homme a la goutte , la fièvre , le dévoitement , mal aux yeux , et mal à l'oreille , il lui faudra payer cinq médecins au lieu d'un. Mais peut-être aussi que son intention est que nous n'ayons chacun que la cinquième partie de la rétribution ordinaire. Je reconnais bien là sa malice. Bientôt on conseillera aux dévots d'avoir des directeurs pour chaque vice , un pour l'ambition

(*h*) Page 206.

(*k*) Page 208.

(*i*) *Ibid.*

férieuse des petites choses , un pour la jalousie cachée sous un air dur et impérieux , un pour la rage de cabaler beaucoup pour des riens , un pour d'autres misères ; mais ne nous égarons point , et revenons à nos confrères.

Le meilleur médecin, dit-il , *est celui qui raisonne le moins*. Il paraît être en philosophie aussi fidèle à cet axiome que le père *Canaye* l'était en théologie ; cependant , malgré sa haine contre le raisonnement , on voit qu'il a fait de profondes méditations sur l'art de prolonger la vie. Premièrement , il convient avec tous les gens sensés , et c'est de quoi nous le félicitons , que nos pères vivaient huit à neuf cents ans.

Ensuite , ayant trouvé tout seul , & indépendamment de *Leibnitz* , que *la maturité n'est point l'âge de la force , l'âge viril , mais que c'est la mort* , il propose de reculer ce point de maturité (1) *comme on conserve des œufs en les empêchant d'éclore*. C'est un beau secret , et nous lui conseillons de se faire bien assurer l'honneur de cette découverte dans quelque poulailleur , ou par sentence criminelle de quelque académie.

On voit , par le compte que nous venons de rendre , que , si ces lettres imaginaires étaient

(1) Page 76.

d'un président, elles ne pourraient être que d'un président de *Bedlam* (m), et qu'elles sont incontestablement, comme nous l'avons dit, d'un jeune homme qui s'est voulu parer du nom d'un sage, respecté, comme on fait, dans toute l'Europe, et qui a consenti d'être déclaré *grand homme*. Nous avons vu quelquefois au carnaval, en Italie, *Arlequin* déguisé en archevêque; mais on démêlait bien vite *Arlequin* à la manière dont il donnait la bénédiction. Tôt ou tard on est reconnu; cela rappelle une fable de *la Fontaine*:

*Un petit bout d'oreille échappé par malheur
Découvrit la fourbe et l'erreur.*

Ici l'on voit des oreilles tout entières.

Tout considéré, nous déferons à la sainte inquisition le livre imputé au président, et nous nous en rapportons aux lumières infail-
libles de ce docte tribunal, auquel on fait que les médecins ont tant de foi.

Décret de l'inquisition de Rome.

Nous, père *Pancrace*, &c. inquisiteur pour la foi, avons lu la *Diatribé* de monsignor *Akasia*, médecin ordinaire du pape, sans savoir ce que

(m) Les petites-maisons à Londres.

veut dire *Diatribes*, et n'y avons rien trouvé de contraire à la foi ni aux décrétales. Il n'en est pas de même des œuvres et lettres du jeune inconnu déguisé sous le nom d'un président.

Nous avons, après avoir invoqué le Saint-Esprit, trouvé dans les œuvres, c'est-à-dire dans l'in-4° de l'inconnu, force propositions téméraires, mal sonnantes, hérétiques et sentant l'hérésie. Nous les condamnons collectivement, séparément et respectivement.

Nous anathématisons spécialement et particulièrement l'*Essai de Cosmologie* où l'inconnu, aveuglé par les principes des enfans de *Bélias*, et accoutumé à trouver tout mauvais, infinue, contre la parole de l'Écriture (*n*), que c'est un défaut de providence que les araignées prennent les mouches, et dans laquelle *Cosmologie* l'auteur fait ensuite entendre qu'il n'y a d'autre preuve de l'existence de DIEU, que dans Z égal à BC divisé par A plus B (*o*). Or ces caractères étant tirés du Grimoire, et visiblement diaboliques, nous les déclarons attentatoires à l'autorité du saint siège.

Et comme, selon l'usage, nous n'entendons pas un mot aux matières qu'on nomme de *physique*, *mathématique*, *dynamique*, *métaphysique*, &c. nous avons enjoint aux révérends

(*n*) Oeuv. page 9.

(*o*) Page 45.

professeurs de philosophie du collège de la Sapience d'examiner les œuvres et les lettres du jeune inconnu , et de nous en rendre un compte fidelle. Ainsi DIEU leur soit en aide.

Jugement des professeurs du collège de la Sapience.

1°. NOUS déclarons que les lois sur le choc des corps parfaitement durs sont puériles et imaginaires, attendu (*p*) qu'il n'y a aucun corps connu parfaitement dur, mais bien des esprits durs sur lesquels nous avons en vain tâché d'opérer.

2°. L'affertion, que *le produit de l'espace par la vitesse est toujours un minimum (q)*, nous a semblé fausse ; car ce produit est quelquefois un *maximum*, comme *Leibnitz* le pensait, & comme il est prouvé. Il paraît que le jeune auteur n'a pris que la moitié de l'idée de *Leibnitz*; et en cela nous le justifions de n'avoir eu jamais une idée de *Leibnitz* toute entière.

3°. Nous adhérons en outre à la censure que monsignor *Akakia*, médecin du pape, et tant d'autres, ont faite des œuvres du jeune

(*p*) Page 44.

(*q*) Oeuv. page 4.

pseudonime, et surtout de la *Vénus physique* (r). Nous conseillons au jeune auteur, quand il procédera avec sa femme (s'il en a une) à l'œuvre de la génération, de ne plus penser que l'enfant se forme dans l'utérus par le moyen de l'attraction; et nous l'exhortons, s'il commet le péché de la chair, à ne pas envier le sort des colimaçons en amour, ni celui des crapauds, et à imiter moins le style de *Fontenelle*, quand la maturité de l'âge aura formé le sien.

Nous venons à l'examen des *Lettres* que nous avons jugé contenir, par un double emploi vicieux, presque tout ce qui est dans les *Oeuvres*; et nous l'exhortons à ne plus débiter deux fois la même marchandise sous des noms différents, parce que cela n'est pas d'un honnête négociant comme il devrait l'être.

*Examen des lettres d'un jeune homme déguisé
sous le nom d'un président.*

1°. IL faut d'abord que le jeune auteur apprenne que la *prévoyance* (s) n'est point appelée dans l'homme *prévision*; que ce mot *prévision* est uniquement consacré à la connaissance par

(r) Page 248.

(s) Page 3. Lettres du natif de Saint-Malo.

laquelle DIEU voit l'avenir. Il est bon qu'il sache la force des termes avant de se mettre à écrire. Il faut qu'il sache que l'ame ne *s'aperçoit* point elle-même : elle voit des objets et ne se voit pas ; c'est-là sa condition. Le jeune écrivain peut aisément réformer ces petites erreurs.

2°. Il est faux que *la mémoire nous fasse plus perdre que gagner (t)*. Le candidat doit apprendre que la *mémoire* est la faculté de retenir des idées, et que sans cette faculté on ne pourrait pas seulement faire un mauvais livre, ni même presque rien connaître, ni se conduire sur rien, qu'on ferait absolument imbécille : il faut que ce jeune homme cultive sa mémoire.

3°. Nous sommes obligés de déclarer ridicule cette idée (u), que *l'ame est comme un corps qui se remet dans son état après avoir été agité, et qu'ainsi l'ame revient à son état de contentement ou de détresse, qui est son état naturel*. Le candidat s'est mal exprimé. Il voulait dire apparemment que chacun revient à son caractère; qu'un homme, par exemple, après s'être efforcé de faire le philosophe, revient aux petites choses ordinaires &c. mais des vérités si triviales ne doivent pas être redites : c'est le défaut de la jeunesse de croire que des choses communes

(t) Page 5.

(u) Page 8.

peuvent recevoir un caractère de nouveauté par des expressions obscures.

4°. Le candidat se trompe quand il dit que l'étendue n'est qu'une perception (x) de notre ame. S'il fait jamais de bonnes études, il verra que l'étendue n'est pas comme le son et les couleurs qui n'existent que dans nos sensations, comme le fait tout écolier.

5°. A l'égard de la nation allemande qu'il vilipende (y) et qu'il traite d'imbécille en termes équivalens, cela nous paraît ingrat et injuste ; ce n'est pas tout de se tromper, il faut être poli : il se peut faire que le candidat ait cru inventer quelque chose après *Leibnitz* ; mais nous dirons à ce jeune homme que ce n'est pas lui qui a inventé la poudre.

6°. Nous craignons que l'auteur n'inspire à ses camarades quelques petites tentations de chercher la pierre philosophale (z) : car, dit-il, sous quelque aspect qu'on la considère, on ne peut en prouver l'impossibilité. Il est vrai qu'il avoue qu'il y a de la folie à employer son bien à la chercher ; mais comme, en parlant de la *somme du bonheur*, il dit qu'on ne peut démontrer la religion chrétienne, et que cependant bien des gens la suivent, il se pourrait, à plus forte raison, que quelques personnes se

(x) Page 15.

(z) Page 85.

(y) pages 50 et 52.

ruinassent à la recherche du grand œuvre, puisqu'il est possible, selon lui, de le trouver.

7°. Nous passons plusieurs choses qui fatigueraient la patience du lecteur, et l'intelligence de monsieur l'inquisiteur; mais nous croyons qu'il sera fort surpris d'apprendre que le jeune étudiant (*a*) veuille absolument disséquer des cerveaux de géans hauts de douze pieds, et des hommes velus portant queue, pour sonder la nature de l'intelligence humaine; qu'avec de l'opium et des rêves il modifie l'ame; qu'il fasse naître des anguilles *grosses* d'autres anguilles avec de la farine délayée, et des poissons avec des grains de blé (*b*). Nous prenons cette occasion de divertir monsieur l'inquisiteur.

8°. Mais monsieur l'inquisiteur ne rira plus quand il verra que tout le monde peut devenir prophète; car l'auteur ne trouve pas plus de difficulté à voir l'avenir que le passé. Il avoue (*c*) que les raisons en faveur de l'astrologie judiciaire sont aussi fortes que les raisons contre elle. Ensuite il assure (*d*) que les perceptions du passé, du présent & de l'avenir, ne diffèrent (*e*) que par le degré d'activité de l'ame. Il espère qu'un peu plus de chaleur

(*a*) Pages 232 et 233.

(*d*) Page 151.

(*b*) Page 143.

(*e*) Page 154.

(*c*) Page 147.

& d'*exaltation* dans l'imagination pourra servir à montrer l'avenir, comme la mémoire montre le passé.

Nous jugeons unanimement que sa cervelle est fort exaltée, et qu'il va bientôt prophétiser. Nous ne savons pas encore s'il fera des grands ou des petits prophètes; mais nous craignons fort qu'il ne soit prophète de malheur, puisque dans son traité du *bonheur même*, il ne parle que d'affliction : il dit surtout que tous les fous sont malheureux (*f*). Nous faisons à tous ceux qui le sont un compliment de condoléance; mais si son ame exaltée a vu l'avenir, n'y a-t-elle pas vu un peu de ridicule?

9°. Il nous paraît avoir quelque envie d'aller aux terres Australes (*g*), quoiqu'en lisant son livre on soit tenté de croire qu'il en revient; cependant il semble ignorer qu'on connaît il y a long-temps la terre de *Frédéric Henri*, située par-delà le quarantième degré de latitude méridionale; mais nous l'avertissons que, si, au lieu d'aller aux terres Australes, il prétend (*h*) naviger tout droit directement sous le pôle arctique, personne ne s'embarquera avec lui.

10°. Il doit encore être assuré qu'il lui sera difficile de faire, comme il le prétend (*i*), un

(*f*) Page 9.

(*g*) Page 172.

(*h*) Page 174.

(*i*) Page 186.

trou qui aille jusqu'au centre de la terre (où il veut apparemment se cacher de honte d'avoir avancé de telles choses). Ce trou exigerait qu'on excavât au moins trois ou quatre cents lieues de pays, ce qui pourrait déranger le système de la balance de l'Europe.

Pour conclusion, nous prions M. le docteur *Akasia* de lui prescrire des tisanes rafraîchissantes; nous l'exhortons à étudier dans quelque université, et à y être modeste.

Si jamais on envoie quelques physiciens vers la Finlande, pour vérifier, s'il se peut, par quelques mesures, ce que *Newton* a découvert par la sublime théorie de la gravitation et des forces centrifuges, s'il est nommé de ce voyage, qu'il ne cherche point continuellement à s'élever au-dessus de ses compagnons; qu'il ne se fasse point peindre seul applatissant la terre, ainsi qu'on peint *Atlas* portant le ciel, comme si l'on avait changé la face de l'univers, pour avoir été se réjouir dans une ville où il y a garnison suédoise; qu'il ne cite pas à tout propos le cercle polaire.

Si quelque compagnon d'étude vient lui proposer avec amitié un avis différent du sien, s'il lui fait confiance qu'il s'appuie sur l'autorité de *Leibnitz* et de plusieurs autres philosophes; s'il lui montre en particulier une lettre de *Leibnitz* qui contredise formellement

notre candidat , que ledit candidat n'aille pas s'imaginer sans réflexion , et crier par-tout qu'on a forgé une lettre de *Leibnitz* pour lui ravir la gloire d'être un original.

Qu'il ne prenne pas l'erreur où il est tombé sur un point de dynamique , absolument inutile dans l'usage , pour une découverte admirable.

Si ce camarade , après lui avoir communiqué plusieurs fois son ouvrage , dans lequel il le combat avec la discrétion la plus polie , et avec éloge , l'imprime de son consentement , qu'il se garde bien de vouloir faire passer cet ouvrage de son adversaire pour un crime de lèse-majesté académique.

Si ce camarade lui a avoué plusieurs fois qu'il tient la lettre de *Leibnitz* , ainsi que plusieurs autres , d'un homme mort il y a quelques années , que le candidat n'en tire pas avantage avec malignité , qu'il ne se serve pas à peu près des mêmes artifices dont quelqu'un (*k*) s'est servi contre les *Mairan* , les *Cassini* et d'autres vrais philosophes ; qu'il n'exige jamais , dans une dispute frivole , qu'un mort ressuscite pour rapporter la minute inutile d'une lettre de *Leibnitz* , et qu'il réserve ce miracle pour le temps où il prophétisera ; qu'il ne compromette personne dans une querelle de néant ,

(*k*) L'homme en question avait fort tourmenté à Paris MM. de *Mairan* et *Cassini*.

que la vanité veut rendre importante ; et qu'il ne fasse point intervenir les dieux dans la guerre des rats et des grenouilles. Qu'il n'écrive point lettres sur lettres à une grande princesse , pour forcer au silence son adversaire , et pour lui lier les mains , afin de l'affaiblir à loisir (1).

Que dans une misérable dispute sur la dynamique , il ne fasse point somner , par un exploit académique , un professeur de comparaître dans un mois , qu'il ne le fasse point condamner par contumace , comme ayant attenté à sa gloire , comme forgeur de lettres et faussaire , surtout quand il est évident que les lettres de *Leibnitz* sont de *Leibnitz* , et qu'il est prouvé que les lettres sous le nom d'un président n'ont pas été plus reçues de ses correspondans que lues du public.

Qu'il ne cherche point à interdire à personne la liberté d'une juste défense ; qu'il pense qu'un homme qui a tort , et qui veut déshonorer celui qui a raison , se déshonore soi-même.

Qu'il croie que tous les gens de lettres sont égaux , et il gagnera à cette égalité.

Qu'il ne s'avise jamais de demander qu'on n'imprime rien sans son ordre.

(1) Il écrivit deux lettres à madame la princesse d'Orange , pour la supplier d'imposer silence à son adversaire M. *Kanig* , bibliothécaire de cette princesse , lequel il avait fait condamner comme faussaire.

Nous finissons par l'exhorter à être docile, à faire des études sérieuses, et non des cabales vaines; car ce qu'un savant gagne en intrigues, il le perd en génie, de même que dans la mécanique, ce qu'on gagne en temps on le perd en forces. On n'a vu que trop souvent des jeunes gens qui ont commencé par donner de grandes espérances et de bons ouvrages, finir enfin par n'écrire que des sottises, parce qu'ils ont voulu être des courtisans habiles au lieu d'être d'habiles écrivains, parce qu'ils ont substitué la vanité à l'étude, et la dissipation qui affaiblit l'esprit au recueillement qui le fortifie; on les a loués, et ils ont cessé d'être louables; on les a récompensés, et ils ont cessé de mériter des récompenses; ils ont voulu paraître, et ils ont cessé d'être: car lorsque dans un auteur une *somme* d'erreurs est égale à une *somme* de ridicules, *le néant vaut son existence.* (m)

Ce remède benin fit un effet contraire à celui que toutes les facultés espéraient, comme il arrive assez souvent. La bile du natif de Saint-Malo en fut exaltée encore plus que son ame; il fit brûler impitoyablement l'ordonnance du médecin, et le mal empira: il

(m) L'auteur en question avait écrit que, supposé qu'un homme ait éprouvé autant de mal que de bien, le néant vaut son être.

persista dans le dessein de faire ses expériences, et tint à cet effet la mémorable séance dont nous allons donner un récit fidelle.

Séance mémorable.

LE premier des calendes d'octobre 1751, s'assemblèrent extraordinairement les sages sous la direction du très-sage président. Chacun ayant pris place, le président prononça l'éloge d'un membre de la compagnie *mûri* (n) depuis peu (*), parce qu'on n'avait pas eu la précaution de lui boucher les pores, et de le conserver comme un œuf frais selon la nouvelle méthode; il prouva que son médecin l'avait tué pour avoir aussi négligé de le traiter suivant les lois de la force centrifuge; et il conclut que le médecin serait réprimandé et point payé. Il finit en glissant, selon sa coutume modeste, quelques mots sur lui-même; ensuite on procéda avec grand appareil à la vérification des expériences par lui proposées à tous les savans de l'Europe étonnée.

(o) En premier lieu, deux médecins produisirent chacun un malade enduit de poix résine, et deux chirurgiens leur percèrent les

(n) Page 76. Voyez les lettres de M. le président.

(*) C'est-à-dire, décédé.

(o) Page 206.

cuiffes et les bras avec de longues aiguilles. Auffitôt les patiens , qui à peine pouvaient remuer auparavant , se mirent à courir et à crier de toutes leurs forces ; et le secrétaire en chargea ses registres.

(*p*) L'apothicaire approcha avec un grand pot d'opium , et le plaça sur un volume de la composition du président pour en redoubler la force , et on en fit prendre une dose à un jeune homme vigoureux. Et voici , au grand étonnement de tout le monde , qu'il s'endormit ; et dans son sommeil il eut un rêve heureux qui fit peur aux dames accourues à cette solennité ; et la nature de l'ame fut parfaitement connue comme monsieur le président l'avait très-bien deviné.

Ensuite se présentèrent tous les manœuvres de la ville pour faire vite un trou qui allât jusqu'au centre de la terre , selon les ordres précis de M. le président (*q*). Sa vue portait jusque - là ; mais comme l'opération était un peu longue , on la remit à une autre fois ; et monsieur le secrétaire perpétuel donna rendez-vous aux ouvriers avec les maçons de la tour de Babel.

Auffitôt après , le président ordonna qu'on fût un vaisseau pour difféquer des géans et

(*p*) Page 223.

(*q*) Page 174.

des hommes velus à longue queue aux terres Australes (r) : il déclara qu'il ferait lui-même du voyage , et qu'il irait respirer son air natal : sur quoi toute l'assemblée battit des mains.

On procéda ensuite par son ordre , et selon ses principes à l'accouplement d'un coq d'inde et d'une mule dans la cour de l'académie ; et tandis que le poète du corps composait leur épithalame , le président , qui est galant , fit servir aux dames une superbe collation , composée de pâtés d'anguilles (s) , toutes les unes dans les autres , et nées subitement par un mélange de farine délayée. Il y avait de grands plats de poissons qui se formaient sur le champ de grains de blé germé , à quoi les dames prirent un singulier plaisir. Le président ayant bu un verre de rogam , démontra à l'assemblée qu'il était aussi aisé à l'ame de voir l'avenir que le passé ; et alors il se frotta les lèvres avec sa langue , remua long-temps la tête , exalta son imagination , et prophétisa. On ne donne point ici sa prophétie , qui se trouvera toute entière dans l'almanach de l'académie.

La séance se termina par un discours très-éloquent que prononça le secrétaire perpétuel : *Il n'y a qu'un Erasme , lui dit-il , qui dût faire*

(r) Page 172.

(s) Pages 143 et 180.

*vo*tre éloge ; ensuite il éleva la monade du président jusqu'aux nues , ou du moins jusqu'aux brouillards. Il le mit hardiment à côté de *Cyrano de Bergerac*. On lui érigea un trône de veffies , et il partit le lendemain pour la lune , où *Astolphe* retrouva , dit-on , ce que le président a perdu.

— Le natif de Saint-Malo ne partit point pour la lune , comme il le croyait , il se contenta d'y aboyer. Le bon docteur *Akakia* , voyant que le mal empirait , imagina avec quelques-uns de ses confrères d'adoucir l'âcreté des humeurs , en réconciliant le président avec le docteur helvétien qui lui avait tant déplu , en lui montrant sa mesure. Le médecin , croyant que l'antipathie était un mal qu'on pouvait guérir , proposa donc le traité de paix suivant.

*Traité de paix conclu entre M. le président et M. le professeur (*) , le premier janvier 1753.*

TOUTE l'Europe ayant été en alarmes dans la dangereuse querelle sur une formule d'algèbre , &c. les deux parties principalement intéressées dans cette guerre , voulant prévenir une effusion d'encre insupportable à la longue

(*) M. *Kanig* , professeur à la Haye.

à tous les lecteurs , font enfin convenues d'une paix philosophique en la manière qui suit :

Le président s'est transporté au lieu de sa présidence , et a dit devant ses pairs :

1°. Ayant eu le temps de reconnaître notre méprise , nous prions M. le professeur d'oublier tout le passé. Nous sommes très - fâchés d'avoir fait beaucoup de bruit pour peu de chose , et d'avoir déclaré faulxaire un grave professeur qui n'a jamais rien supposé que des monades et l'harmonie préétablie.

2°. Nous avons signé des lettres patentes , scellées de notre grand sceau , par lesquelles nous rendons à la république des lettres la liberté ; et nous déclarons qu'il sera désormais permis d'écrire contre notre sentiment , sans être réputé mal-honnête homme.

3°. Nous demandons pardon à DIEU d'avoir prétendu qu'il n'y a de preuve de son existence que dans A plus B , divisé par Z , &c. Et si , contre toute apparence , un raisonnement de cette espèce avait séduit quelques - uns de nos lecteurs , nous lui donnons un bon conseil , en l'invitant à s'occuper plus utilement , et à revenir des idées qu'il aurait pu prendre sur cette matière à laquelle nous n'entendons rien. Messieurs les inquisiteurs , qui ne l'entendent pas plus que nous , voudront bien à cet égard ne pas nous juger à toute rigueur.

4°. Nous permettons dorénavant à tous les malades de payer leurs médecins, et aux médecins de traiter de plusieurs maladies; attendu que, si un malade attaqué de la colique envoyait chercher le médecin de la pierre, il se pourrait faire que celui-ci taillât son homme, au lieu de lui donner un lavement: ainsi les choses resteront comme elles étaient.

5°. Nous déclarons que, quand nous avons proposé d'établir une ville latine, nous avons bien prévu, à la vérité, qu'il faudrait que les cuisiniers, les blanchisseuses et les balayeurs des rues fussent préalablement le latin, et qu'il se pourrait faire alors que ces personnes voulussent enseigner la grammaire, au lieu de faire la cuisine et de blanchir les chemises, ce qui pourrait causer quelques cabales dangereuses; mais aussi nous avons considéré que les écoliers et les régens pourraient se passer de chemises comme les anciens Romains, et même de cuisinières, et c'est ce que nous examinerons plus à loisir, quand nous aurons appris le latin à fond.

6°. Si jamais nous traitons de l'accouplement et du fœtus, nous promettons d'étudier auparavant l'anatomie, de ne plus recommander l'ignorance aux médecins, de ne plus envier le sort des colimaçons, et de ne plus leur dire

ces douces paroles : » Innocens colimaçons ,
» recevez , et rendez mille fois les coups de
» ces dards dont la nature vous a armés.
» Ceux qu'elle a réservés pour nous font des
» soins et des regards ; » attendu que cette
phrase est fort mauvaise , et qu'un soin réservé
n'est pas un dard , et que ces expressions ne
font point académiques.

7°. Nous ne porterons plus envie aux crapauds , et nous n'en parlerons plus en style de bergerie ; vu que *Fontenelle* , que nous avons cru imiter , n'a point chanté les crapauds dans ses Eglogues.

8°. Nous laissons à DIEU le soin de créer les hommes comme bon lui semble , sans jamais nous en mêler ; et chacun fera libre de ne pas croire que dans l'utérus l'orteil droit attire l'orteil gauche , ni que la main se mette au bout du bras par attraction.

9°. Si nous allons aux terres Australes , nous promettons à l'académie de lui amener quatre géans hauts de douze pieds , et quatre hommes velus avec de longues queues ; nous les ferons disséquer tout vivans , sans prétendre pour cela connaître mieux la nature de l'ame que nous ne la connaissons aujourd'hui ; mais il est toujours bon , pour le progrès des sciences , d'avoir de grands hommes à disséquer.

10°. Si nous allons tout droit par mer au

pôle arctique , nous ne forcerons personne à être du voyage , excepté M. *De . . .* qui nous a déjà suivi dans des pays à lui inconnus.

11°. A l'égard du trou que nous voulons percer jusqu'au noyau de la terre , nous nous défistons formellement de cette entreprise ; car, quoique la vérité soit au fond d'un puits , ce puits serait trop difficile à faire. Les ouvriers de la tour de Babel sont morts. Aucun souverain ne veut se charger de notre trou , parce que l'ouverture serait un peu trop grande , et qu'il faudrait excaver au moins toute l'Allemagne , ce qui porterait un notable préjudice à la balance de l'Europe. Ainsi nous laisserons la face du monde telle qu'elle est ; nous nous défierons de nous-mêmes , toutes les fois que nous voudrons creuser , et nous nous arrêterons constamment à la superficie des choses.

12°. Nous reconnaissons qu'il est un peu plus difficile de prédire l'avenir que de savoir lire *Tite-Live* ou *Thucydide*. Nous réglerons notre ame , et nous ne l'exalterons plus ; nous avouons que nous n'avons pas encore le don de prophétie , quoique nous y ayons beaucoup de disposition , si la perspicacité peut servir à prédire ; et quand nous avons dit que c'est la même chose de savoir l'avenir et le passé , nous avons seulement donné à entendre que nous ne savons ni l'un ni l'autre.

13°. Nous trouvons toujours bon qu'on vive huit à neuf cents ans, en se bouchant les pores et les conduits de la respiration ; mais nous ne ferons cette expérience sur personne, de peur que le patient ne parvienne tout d'un coup à l'âge de la maturité, qui est la mort.

14°. Nous nous engageons à ne plus écrire tristement sur le bonheur, laissant d'ailleurs à chacun la liberté que nous avons déjà accordée de se tuer, ou d'être chrétien, &c.

15°. Nous ne rabaisserons plus tant les Allemands, et nous avouons que les *Copernic*, les *Kepler*, les *Leibnitz*, les *Wolf*, les *Haller*, les *Gotsched* sont quelque chose, et que nous avons étudié sous les *Bernouilli*, et nous étudierons encore ; et qu'enfin M. le professeur *Euler* qui a bien voulu nous servir de lieutenant est un très-grand géomètre qui a soutenu notre principe par des formules auxquelles nous n'avons rien pu comprendre, mais que ceux qui les entendent nous ont assuré être pleines de génie comme tous les autres ouvrages dudit professeur, notre lieutenant.

16°. Et, comme nous avons à cœur de faire une paix stable et perpétuelle, nous promettons solennellement de faire notre possible pour ne plus violer, soit dans nos raisonnemens, soit dans nos actions, les trois grands principes de la philosophie germanique, à savoir les principes

principes de contradiction , de raison suffisante et de continuité ; en conséquence de cet engagement , nous ne nous permettrons plus les contradictions dans nos écrits , et nous tâcherons de mettre de la raison et de la suite dans notre conduite.

17°. Pour ce qui est de M. *Wolf* , notre grand émule , comme ses ouvrages sont volumineux , et que nous ne lisons rien , nous ne saurions prendre la résolution d'en examiner le contenu , pour nous autoriser à pouvoir en décider. Ainsi nous nous réservons toujours la prérogative que nous croyons due à un président d'académie , de pouvoir statuer librement du mérite des livres de science , sans se donner la peine de les étudier.

18°. Néanmoins pour donner encore en ceci une marque de notre condescendance , nous exhorterons les jeunes gens qui dépendent de nous , à lire les livres de M. *Wolf* , avant que de les mépriser ; et pour leur en donner l'exemple , nous entreprendrons nous-mêmes d'étudier la petite logique de cet allemand , d'autant qu'au régiment où nous servions en France dans notre jeunesse , nous n'avons point eu d'occasion d'entendre de ces choses-là.

19°. Enfin pour donner la plus grande preuve possible du désir sincère que nous avons de rendre le repos à l'Europe littéraire , nous

consentons que notre ennemi capital , M. de *Voltaire* , soit compris dans le présent traité de paix , nonobstant les puissantes raisons que nous aurions pour l'en excepter. Pourvu donc qu'il s'engage de ne plus nous mettre ni dans sa prose ni dans ses vers , nous promettons de ne plus cabaler contre lui ; de ne plus nous servir de l'exécuteur de la haute justice pour nous venger de ses plaisanteries ; de ne plus le menacer de notre bras plutôt que de notre esprit ; de ne plus prétendre qu'il tremble tant qu'il n'aura pas la fièvre , et enfin d'abandonner *la Beaumelle* à sa justice.

Ce beau et sage discours fini , M. le secrétaire perpétuel lut à haute voix la déclaration de M. le professeur *Kœnig* , laquelle contenait en substance :

1°. Qu'ayant travaillé toute sa vie à soumettre son imagination à l'empire de la raison , il se concevait incapable de concevoir des idées aussi brillantes que l'étaient celles que le génie de M. le président avait enfantées dans ses lettres , qu'il lui cédait la palme , et qu'il se reconnaîtrait toujours son inférieur à cet égard.

2°. Mais que pour épargner dorénavant à M. le président des soupçons défagréables , il ferait plus circonspect dans ses citations ; qu'il n'avancerait aucun fait relatif aux sciences , sans pouvoir le prouver par la signature d'un notaire

juré et quatre témoins, gens de bonne vie; que dans les dissertations sur le minimum de l'action, il ne rapporterait plus des fragmens de lettres sans en avoir en main les originaux; qu'aussi pour faciliter le présent accommodement, il passerait à M. le président le principe qu'un écrit dont on ne peut pas produire l'original est un écrit forgé; sans le soupçonner pour cela de manquer de foi aux livres de notre sainte religion.

3°. Que pour le bien de la paix, et comme un équivalent de l'honneur d'être de l'académie de Berlin, (auquel ce professeur s'était vu obligé de renoncer) il accepterait une profession de philosophie dans la ville latine que M. le président voulait fonder, dès qu'il saurait qu'on y aurait commencé à prêcher, à plaider et à jouer la comédie en latin; et qu'en ce cas il s'appliquerait de toutes ses forces à parler et à écrire dans le style des *Epistolæ obscurorum virorum*, afin d'y établir autant qu'il sera possible une latinité que M. le président puisse entendre.

4°. Qu'en attendant il mettrait une monade ou être simple à côté de chaque géant que M. le président apporterait à l'académie; qu'on difféquerait les uns et les autres pour voir si c'est dans ceux-ci ou dans celles-là que l'on peut découvrir le plus facilement la nature de l'ame.

5°. Qu'au surplus, il consentait de grand cœur que tout le reste fût déclaré comme non avenu ; que les combattans des deux partis sans exception avouassent de bonne foi que chacun a été trop loin des deux côtés, et qu'ils auraient dû commencer par où le public finit ; c'est-à-dire par rire.

— L'académie ayant entendu avec admiration le présent traité, elle a applaudi à tous ses articles, et en a garanti l'exécution : et afin que les fruits de cette heureuse réunion se fissent sentir par toute l'Europe, elle a voulu qu'il fût stipulé que tous les gens de lettres vivraient désormais en frères, à compter du jour où toutes les femmes qui prétendent à la beauté seraient sans jalousie.

Le tout ayant été ratifié convenablement, on devait chanter un *Te Deum*, mis en musique par un *français*, et exécuté par des *italiens* ; et célébrer une grand'messe, où un jésuite officierait, ayant un calviniste pour diacre et un janséniste pour sous-diacre ; et la paix eût été générale dans toute la chrétienté.

— Qui aurait cru qu'un projet de paix si raisonnable n'eût pas été accepté par M. le président ? mais sur le point de signer et d'en remplir tous les articles, sa mélancolie et sa philocratie redoublèrent avec des symptômes violens. Il s'emporta contre son bon médecin *Akakia*, qui

était alors malade lui-même dans la cité de Leipfick en Germanie , et il lui écrivit une lettre fulminante , par laquelle il le menaçait de venir le tuer.

*Lettre de M. le président à son médecin
Akakia.*

JE vous déclare que ma fanté est assez bonne pour vous venir trouver par-tout où vous ferez , pour tirer de vous la vengeance la plus complète. Rendez grâce au respect et à l'obéissance qui ont jusqu'ici retenu mon bras. Tremblez.

Signé MAUPERTUIS.

Depuis feu M. de Pourceaugnac , qui voulait voir son médecin l'épée à la main , il ne s'était jamais trouvé de si méchant malade. Le docteur *Akakia* tout épouvanté eut recours à l'université de Leipfick , et lui présenta la requête ci-jointe.

» Le docteur *Akakia* réfugié dans l'université de Leipfick , où il a cherché un asile contre les attentats d'un lapon natif de Saint-Malo , qui veut absolument le venir affaffiner dans les bras de ladite université , supplie instamment messieurs les docteurs et écoliers de s'armer contre ce barbare de leurs écritaires et canifs. Il s'adresse particulièrement à ses confrères ; il

espère qu'ils purgeront ledit sauvage dès qu'il paraîtra , qu'ils évacueront toutes les humeurs peccantes , et qu'ils conserveront par leur art ce qui peut rester de raison à ce cruel lapon , et de vie à leur confrère le bon *Akakia* , qui se recommande à leurs soins. Il prie messieurs les apothicaires de ne se pas oublier en cette occasion. »

En vertu de cette requête , l'université donna un décret , par lequel le natif de Saint-Malo devait être arrêté aux portes de la ville , lorsqu'il viendrait pour exécuter son dessein parricide contre le bon *Akakia* , qui lui avait servi de père.

Voici les ordres précis de l'université , tels qu'on les trouvera dans les *Acta eruditorum*.

Extrait du Journal de Leipzig , intitulé :

Der Hofmeister.

UN quidam ayant écrit une lettre à un habitant de Leipfick , par laquelle il menace ledit habitant de l'affaffiner , et les affaffinats étant visiblement contraires aux priviléges de la foire , on prie tous et un chacun de donner connaissance dudit quidam , quand il se présentera aux portes de Leipfick. C'est un philosophe qui marche en raison composée de l'air

distrain et de l'air précipité , l'œil rond et petit , et la perruque de même , le nez écrasé , la physionomie mauvaise , ayant le visage plein et l'esprit plein de lui-même , portant toujours scalpel en poche pour disséquer les gens de haute taille. Ceux qui en donneront connaissance auront mille ducats de récompense assignés sur les fonds de la ville latine que ledit quidam fait bâtir , ou sur la première comète d'or et de diamant qui doit tomber incessamment sur la terre selon les prédictions dudit quidam philosophe et assassin.

Cependant le médecin *Akakia* ne différa pas à faire réponse à son malade , et il tâcha encore de lui remettre l'esprit par cette lettre amiable.

*Lettre du docteur Akakia au natif de
Saint-Malo.*

MONSIEUR LE PRESIDENT,

J'AI reçu la lettre dont vous m'honorez ; vous m'apprenez que vous vous portez bien , que vos forces sont entièrement revenues , et vous me menacez de venir m'assassiner , si je publie la lettre de *la Beaumelle*. Quelle ingratitude envers votre pauvre médecin *Akakia* ! vous ne vous contentez pas d'ordonner qu'on ne paye point son médecin , vous voulez le tuer ! Ce

procédé n'est ni d'un président d'académie ni d'un bon chrétien , tel que vous êtes. Je vous fais mon compliment sur votre bonne santé ; mais je n'ai pas tant de force que vous. Je suis au lit depuis quinze jours , et je vous prie de différer la petite expérience de physique que vous voulez faire. Vous voulez peut-être me disséquer ; mais songez que je ne suis pas un géant des terres Australes , et que mon cerveau est si petit , que la découverte de ses fibres ne vous donnera aucune nouvelle notion de l'ame. De plus , si vous me tuez , ayez la bonté de vous souvenir que M. de *la Beaumelle* m'a promis de *me poursuivre jusqu'aux enfers* ; il ne manquera pas de m'y aller chercher : quoique le trou qu'on doit creuser par votre ordre jusqu'au centre de la terre , et qui doit mener tout droit en enfer , ne soit pas encore commencé , il y a d'autres moyens d'y aller , et il se trouvera que je serai mal mené dans l'autre monde , comme vous m'avez persécuté dans celui-ci.

Voudriez-vous, Monsieur, pouffer l'animosité si loin ? ayez encore la bonté de faire une petite attention. Pour peu que vous vouliez exalter votre ame pour voir clairement l'avenir , vous verrez que , si vous venez m'affaffiner à *Leipsick* , où vous n'êtes pas plus aimé qu'ailleurs , et où votre lettre est déposée , vous courrez quelque

risque d'être pendu , ce qui avancerait trop le moment de votre maturité , et serait peu convenable à un président d'académie. Je vous conseille de faire d'abord déclarer la lettre de *la Beaumelle* forgée et attentatoire à votre gloire dans une de vos assemblées ; après quoi il vous sera plus permis peut-être de me tuer comme perturbateur de votre amour propre.

Au reste , je suis encore bien faible , vous me trouverez au lit , et je ne pourrai que vous jeter à la tête ma feringue et mon pot de chambre ; mais , dès que j'aurai un peu de force , je ferai charger mes pistolets *cum pulvere pyrio* ; et en multipliant la masse par le carré de la vitesse jusqu'à ce que l'action et vous soyez réduits à zéro , je vous mettrai du plomb dans la cervelle ; elle paraît en avoir besoin.

Il sera triste pour vous que les Allemands que vous avez tant vilipendés aient inventé la poudre , comme vous devez vous plaindre qu'ils aient inventé l'imprimerie.

Adieu , mon cher président.

AKAKIA.

P O S T - S C R I P T U M .

Comme il y a ici cinquante à soixante personnes qui ont pris la liberté de se moquer prodigieusement de vous , elles demandent quel jour vous prétendez les assassiner.

— On avait espéré que ce dernier cordial pourrait enfin opérer sur l'esprit revêché du natif de Saint-Malo ; qu'il se désistât de ses expériences cruelles ; qu'il ne persécuterait plus les Suisses ni les *Akakia* ; qu'il laisserait les Allemands en repos , et qu'il pourrait même un jour , quand il serait parfaitement rétabli , rire des symptômes de sa maladie.

Mais le médecin *Akakia* , en homme prudent , voulut ménager encore la délicatesse du natif de Saint-Malo ; et en s'adressant humblement au secrétaire éternel de l'académie dudit malouin , il lui écrivit ainsi :

M. LE SECRETAIRE ETERNEL ,

JE vous envoie l'arrêt de mort que le président a prononcé contre moi , avec mon appel au public et les témoignages de protection que m'ont donnés tous les médecins et tous les apothicaires de Leipfick. Vous voyez que M. le président ne se borne pas aux expériences qu'il projette dans les terres Australes , et qu'il

veut absolument séparer dans le Nord mon ame d'avec mon corps. C'est la première fois qu'un président a voulu tuer un de ses conseillers. Est-ce-là *le principe de la moindre action* ? quel terrible homme que ce président ! il déclare faussaire à gauche, il assassine à droite, et il prouve DIEU par A , plus B , divisé par Z ; franchement on n'a rien vu de pareil. J'ai fait, Monsieur, une petite réflexion, c'est que, quand le président m'aura tué, diffamé et enterré, il faudra faire mon éloge à l'académie selon la louable coutume. Si c'est lui qui s'en charge, il ne sera pas peu embarrassé. On fait comme il l'a été avec feu M. le maréchal *Schmettau*, auquel il avait fait quelque peine pendant sa vie. Si c'est vous, Monsieur, qui faites mon oraison funèbre, vous y ferez tout aussi empêché qu'un autre. Vous êtes prêtre, et je suis profane ; vous êtes calviniste, et je suis papiste ; vous êtes auteur, et je le suis aussi ; vous vous portez bien, et je suis médecin. Ainsi, Monsieur, pour esquiver l'oraison funèbre, et pour mettre tout le monde à son aise, laissez-moi mourir de la main cruelle du président, et rayez-moi du nombre de vos élus. Vous sentez bien d'ailleurs qu'étant condamné à mort par son arrêt, je dois être préalablement dégradé. Retranchez-moi donc, Monsieur, de votre liste ; mettez-moi avec le

60 DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA.

fauffaire *Kanig*, qui a eu le malheur d'avoir
raison. J'attendrai patiemment la mort avec
ce coupable :

..... *Pariterque jacentes*
Ignovere diis.

Je suis métaphysiquement,

MONSIEUR,

Votre très-humble et très-
obéissant serviteur,

AKAKIA.

REFLEXIONS

POUR LES SOTS.

S I le grand nombre gouverné était composé de bœufs , et le petit nombre gouvernant , de bouviers , le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en est pas ainsi. Plusieurs nations qui long-temps n'ont eu que des cornes , et qui ont ruminé , commencent à parler.

Quand une fois ce temps de penser est venu , il est impossible d'ôter aux esprits la force qu'ils ont acquise ; il faut traiter en êtres pensans ceux qui pensent , comme on traite les brutes en brutes.

Il serait impossible aux chevaliers de la Jarretière assemblés à l'hôtel-de-ville de Londres , de faire croire aujourd'hui que *S^t Georges* leur patron les regarde du haut du ciel , une lance à la main , monté sur un grand cheval de bataille.

Le roi *Guillaume* , la reine *Anne* , *Georges I* , *Georges II* n'ont guéri personne des écrouelles. Autrefois un roi qui aurait refusé de se servir de ce saint privilège , eût révolté la nation ;

aujourd'hui un roi qui en voudrait user ferait rire la nation entière.

Le fils du grand *Racine*, dans un poëme intitulé *la Grâce*, s'exprime ainsi sur l'Angleterre :

L'Angleterre où jadis brilla tant de lumière,
Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'est plus qu'un triste amas de folles visions.

M. *Racine* se trompe ; l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance et le mauvais goût jusqu'au temps du chancelier *Bacon*. C'est la liberté de penser qui a fait éclore chez les Anglais tant d'excellens livres ; c'est parce que les esprits ont été éclairés, qu'ils ont été hardis ; c'est parce qu'ils ont été hardis, qu'on a donné des prix à ceux qui feraient passer les mers à leurs blés ; c'est cette liberté qui a fait fleurir tous les arts, et qui a couvert l'Océan de vaisseaux.

A l'égard des folles visions que leur reproche l'auteur du poëme sur la grâce, il est vrai qu'ils ont abandonné la dispute sur la grâce efficace et suffisante et concomitante ; mais en récompense ils ont donné les logarithmes, la position de trois mille étoiles, l'aberration de la lumière, la connaissance physique de cette lumière même, le calcul qu'on appelle de l'infini, et la loi mathématique par laquelle

tous les globes du monde gravitent les uns sur les autres. Il faut avouer que la forbonne, quoique très-supérieure, n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de se faire valoir en invectivant contre son siècle, en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant sans cesse et hors de propos de misérables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant.

Il est ridicule de penser qu'une nation éclairée ne soit pas plus heureuse qu'une nation ignorante.

Il est affreux d'insinuer que la tolérance est dangereuse, quand nous voyons à nos portes l'Angleterre et la Hollande peuplées et enrichies par cette tolérance, et de beaux royaumes dépeuplés et incultes par l'opinion contraire.

La persécution contre les hommes qui pensent librement ne vient pas de ce qu'on croit ces hommes dangereux; car assurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert, ni dans la grand'salle. Aucun philosophe n'a jamais parlé ni à *Jacques Clément*, ni à *Barrière*, ni à *Châtel*, ni à *Ravaillac*, ni à *Damiens*.

Aucun philosophe n'a empêché qu'on payât les impôts nécessaires à la défense de l'Etat; et lorsqu'autrefois on promenait la châtelle de sainte

Geneviève par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps , aucun philosophe n'a troublé la proceffion ; et quand les convulfionnaires ont demandé les saints fecours , aucun philosophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jéfuites ont employé la calomnie , les confessions et les lettres de cachet contre tous ceux qu'ils accusaient d'être janséniftes , c'est-à-dire d'être leurs ennemis ; quand les janséniftes se font vengés ensuite comme ils ont pu des insolentes perfécutions des jéfuites , les philosophes ne se font mêlés en aucune façon de ces querelles ; ils les ont rendues méprisables , et par-là ils ont rendu à la nation un service éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin , et scellée de l'anneau du pêcheur , ne décide plus du destin d'un Etat ; si un légat *du côté* ne vient plus donner des ordres à nos rois et lever des décimes sur nos peuples , à qui en a-t-on l'obligation ? aux maximes du chancelier de l'*Hospital* qui était philosophe , aux écrits de *Gerson* qui était aussi philosophe , aux lumières de l'avocat général *Cugnière* qui passa pour un philosophe , et surtout aux solides écrits de nos jours qui ont jeté un si énorme ridicule sur la sottise de nos pères , qu'il est désormais impossible à leurs enfans d'être aussi sots qu'eux.

Les vrais gens de lettres et les vrais philosophes

ont

ont beaucoup plus mérité du genre - humain que les *Orphée*, les *Hercule* et les *Thésée* ; car il est plus beau et plus difficile d'arracher des hommes civilisés à leurs préjugés , que de civiliser des hommes grossiers , plus rare de corriger que d'instituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois et de quelques petits écrivains subalternes contre les citoyens les plus estimables et les plus utiles ? c'est que ces bourgeois et ces petits écrivains ont bien senti dans le fond de leur cœur qu'ils étaient méprisables aux yeux des hommes de génie , c'est qu'ils ont eu la hardiesse d'être jaloux : un homme accoutumé à être loué dans l'obscurité de son petit cercle , devient furieux quand il est méprisé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les Juifs , parce que *Mardochée* ne lui avait pas fait la révérence. *Acanthos* voudrait faire brûler tous les sages , parce qu'un sage a dit qu'un discours d'*Acanthos* ne valait rien. (*)

O *Acanthos* ! fais relier en maroquin les Méditations du révérend père *Croiset* ; et s'il paraît un bon livre , cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas ; fais brûler un ouvrage utile , les étincelles t'en sauteront au visage.

(*) Mot grec qui signifie proprement *flos spinosus* , fleur épineuse.

E X T R A I T

Du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome , à l'encontre d'un libelle intitulé : Lettres sur le vingtième.

COMME il est clair que le monde va finir , et que l'Antechrist est déjà venu ; ledit Antechrist ayant envoyé déjà plusieurs lettres circulaires à des évêques de France , dans lesquelles il a eu l'audace de les traiter de Français et de sujets du roi , *Satan* s'est joint à l'homme d'iniquité pour achever de placer l'abomination de la désolation dans le lieu saint ; lequel *Satan* a pour cet effet composé et débité un livre digne de lui , livre hérétique , sentant l'hérésie , téméraire et mal - sonnant : il s'efforce d'y prouver que les ecclésiastiques font partie du corps de l'Etat, au lieu d'avouer qu'ils en font essentiellement les maîtres , ainsi qu'ils l'avaient précédemment enseigné : il avance que ceux qui ont le tiers du revenu de l'Etat doivent au moins le tiers en contribution ; ne se souvenant plus que nos frères sont faits pour avoir tout et ne rien donner. Le susdit livre en outre est notoirement rempli de maximes impies

tirées du droit naturel, du droit des gens, des lois fondamentales du royaume, et autres préjugés pernicioeux tendans méchamment à affermir l'autorité royale, à faire circuler plus d'espèces dans le royaume de France, à foulager les pauvres ecclésiastiques jusqu'à présent saintement opprimés par les riches.

A ces causes il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous de faire brûler ledit livre en attendant que nous puissions en faire autant de l'éditeur qui a été en cette partie le secrétaire de *Satan* : déclarons au surplus et mandons qu'on ait un soin particulier de nous payer nos annates : condamnons *Satan* à boire de l'eau bénite à souper tous les vendredis ; et lui enjoignons d'entrer dans le corps de tous ceux qui auront lu son livre. Fait à Rome, dans sainte Marie sans *Minerve*, à vingt-cinq heures du jour, le 20 mai 1750.

Signé COGLIONE - COGLIONACCIO, cardinal président. Et plus bas, CAZZO-CULO, secrétaire du saint-office. (1)

(1) Voyez dans le premier volume de Politique, l'ouvrage intitulé : *La voix du sage et du peuple*.

F E M M E S ,

SOYEZ SOUMISES A VOS MARIS.

L'ABBÉ de *Châteauneuf* me contait un jour , que madame la maréchale de *Grancey* était fort impérieuse ; elle avait d'ailleurs de très-grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même , à ne rien faire dont elle pût rougir en secret ; elle ne s'abaissa jamais à dire un mensonge : elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une diffimulation utile ; elle disait que la diffimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie ; mais quand on l'en louait , elle se croyait méprisée ; elle disait : » Vous pensez donc que ces actions » m'ont coûté des efforts. » Ses amans l'adoraient , ses amis la chérissaient , et son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette diffipation et dans ce cercle d'amusemens qui occupent sérieusement les femmes ; n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait ; n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour , les ridicules de son prochain et les

intérêts de son cœur. Enfin quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre, elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine*, et fut étonnée de sentir en les lisant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon goût qui se déployait en elle lui faisait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies et intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était simple et noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit ; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature : elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentimens et le tableau de sa vie.

On lui fit lire *Montaigne* : elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, et qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de *Plutarque* : elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes.

L'abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame ? lui dit-il. J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui traînait dans mon cabinet ; c'est, je crois quelque recueil de lettres ; j'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris* ; j'ai jeté le livre.

Comment , Madame ? savez-vous bien que ce sont les épîtres de S^t Paul ?

Il ne m'importe de qui elles sont ; l'auteur est très-impoli. Jamais M. le maréchal ne m'a écrit dans ce style ; je suis persuadée que votre S^t Paul était un homme très-difficile à vivre : était-il marié ?

Oui , Madame.

Il fallait que sa femme fût une bien bonne créature ; si j'avais été la femme d'un pareil homme , je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris !* Encore s'il s'était contenté de dire : *Soyez douces , complaisantes , attentives et économes* , je dirais , voilà un homme qui fait vivre ; et pourquoi soumises , s'il vous plaît ? Quand j'épousai M. de Grancey , nous nous promîmes d'être fidelles : je n'ai pas trop gardé ma parole , ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un homme , après m'avoir épousée , ait le droit de me donner une maladie de neuf mois , qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très-grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très-désagréables pour une femme de qualité , et que pour comble , la suppression d'une de ces douze

maladies par an soit capable de me donner la mort , fans qu'on vienne me dire encore : *Obéissez ?*

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres , elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que *Molière* a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aie un maître ! quoi , parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude , qu'il est obligé de tondre de fort près , et que mon menton est né rasé , il faudra que je lui obéisse très-humblement ? Je fais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres , et qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne soit-là l'origine de leur supériorité.

Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée , et en conséquence ils se vantent d'être plus capables de gouverner ; mais je leur montrerai des reines qui valent bien des rois. On me parlait ces jours passés d'une princesse allemande , qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux ,

qui dirige toutes les affaires , répond à toutes les lettres , encourage tous les arts , et qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer , et qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi , si j'avais un état à gouverner , je me sens capable d'oser suivre ce modèle.

L'abbé de *Châteauneuf* , qui était fort poli , n'eut garde de contredire madame la maréchale.

A propos , dit-elle , est-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris , qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en paradis , et que nous ne serions admises qu'à l'entrée ? En ce cas , dit l'abbé , les hommes se tiendront toujours à la porte. Mais consolez-vous , il n'y pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la religion mahométane. Nos moines ignorans et méchans nous ont bien trompés , comme le dit mon frère , qui a été douze ans ambassadeur à la Porte.

Quoi ! il n'est pas vrai , Monsieur , que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes , pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'est pas vrai que nous soyons esclaves en Turquie , et qu'il nous soit défendu de prier D I E U dans

une

une mosquée ? — Pas un mot de tout cela , Madame. *Mahomet* , loin d'avoir imaginé la polygamie , l'a réprimée et restreinte. Le sage *Salomon* possédait sept cents épouses. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre seulement. Mesdames iront en paradis tout comme messieurs , et sans doute on y fera l'amour , mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici ; car vous sentez bien que nous ne connaissons l'amour dans ce monde que très-imparfaitement.

Hélas , vous avez raison , dit la maréchale : l'homme est bien peu de chose.

Mais , dites - moi , votre *Mahomet* a - t - il ordonné que les femmes fussent soumises à leurs maris ?

Non , Madame , cela ne se trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc sont-elles esclaves en Turquie ?

Elles ne sont point esclaves , elles ont leurs biens , elles peuvent tester , elles peuvent demander un divorce dans l'occasion : elles vont à la mosquée à leurs heures , et à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les rues avec leurs voiles sur le nez , comme vous aviez votre masque il y a quelques années. Il est vrai qu'elles ne paraissent ni à l'opéra ni à la comédie ; mais c'est parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que , si jamais dans Constantinople , qui est la patrie d'*Orphée* , il y avait

un opéra , les dames turques ne remplissent les premières loges ?

Femmes , soyez soumises à vos maris ! disait toujours la maréchale entre ses dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur , repartit l'abbé , et il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas *S^t Pierre* qui était un assez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le jansénisme. Je me doutais bien que c'était un hérétique , dit la maréchale , et elle se remit à sa toilette.

CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS.

FEU monsieur de *Montampui*, mon bon ami, recteur de l'université de Paris, eut envie un jour d'aller à une représentation de *Zaire*, pièce très-sainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour se faire baptiser.

Monsieur le recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de son collège à la comédie, vêtu de son habit ordinaire, comme en usent tous les honnêtes gens de Paris; mais il crut, comme le père *Castel*, que l'univers avait les yeux sur lui, et il le crut avec d'autant plus de raison, qu'étant recteur de l'université, il avait, suivant la force du mot, inspection sur l'univers, lequel par conséquent le regardait continuellement. Il sentit que l'univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, et que tous les siècles en seraient scandalisés.

Montampui, ne voulant ni faire cette peine à l'univers, ni se priver de la comédie, prit le parti de se déguiser en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajustement de sa grand'mère, décédée du temps de la fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, et d'un manteau feuille-morte. Il couvre sa vieille tête

de recteur d'une coiffure à triple étage , surmontée d'un gros nœud de rubans rose-sèche.

Une paire d'engageantes rouffes et déchirées laisse paraître dans tout leur avantage ses bras quarrés et velus. Notre recteur ainsi trouffé fort par une porte secrète du collège , et court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde ; on eut peu de respect pour madame ; elle fut tirillée , reconnue pour un vilain homme , et menée en prison , où elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était recteur de l'université de Paris , la fille aînée de nos rois. Si M. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome : *Conformez-vous aux temps* , il n'aurait pas donné cette scène à l'univers.

Ce n'est pas la peine de recommander cette maxime aux courtisans , ils l'ont toujours fidèlement observée avec les hommes en place ; *serviebant temporibus* , comme dit *Tacite*. Les dames et les petits-mâîtres ont toujours aussi révééré la mode , et même enchéri sur elle ; ce n'est pas à ceux qui vont selon le temps , c'est à ceux que la destinée a mis à la tête des gouvernemens que s'adresse ce petit discours.

Rois d'Angleterre , vous ne faites plus semblant de guérir des écrouelles , depuis que votre peuple s'est aperçu que vous n'êtes pas médecins. La société royale de Londres a vu

clairement qu'il n'y a nul rapport physique ni métaphysique entre les prérogatives de la couronne d'Angleterre et des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie ; vous vous êtes conformés aux temps.

Je suis persuadé qu'il y avait de très - belles lois dans Athènes sur la récolte du gland , avant que *Triptolème* eût enseigné aux Grecs à semer du blé. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain , et à trouver cette nourriture meilleure que l'autre , alors toutes les lois sur le gland s'abolirent d'elles-mêmes , et les archontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples , le temps viendra où le sang de monsieur S^t *Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'approchera de sa tête. Les gentilshommes napolitains et les bourgeois en sauront assez dans quelques siècles , pour conclure que ce tour de passe-passe ne leur a pas valu un ducat , qu'il est absolument inutile à la prospérité du royaume et au bien-être des citoyens ; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé , qu'il ne change point les lois qu'il a imposées à la nature. Quand ces notions seront descendues des nobles aux citadins , et de ceux - ci à la portion du peuple qui est capable de raison , alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans

la petite ville Egnatia , où du temps d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même , sans qu'on l'approchât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule , et il ne se fit plus. C'est ainsi qu'on s'est défait du saint nombril de J E S U S dans la ville de Châlons ; c'est ainsi que les miracles sont partis de la moitié de l'Europe avec les reliques. Dès que la raison vient , les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau , qui siège dans une grande ville irrégulière , composée de palais et de chaumières , dégoûtante et magnifique , habitée tour à tour par des sauvages , des demi-sauvages , des velches , des romains , des francs , et enfin par des français , il y a bien long-temps que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcasse de la bergère de Nanterre , et que *Marcel* et *Geneviève* ne se sont rencontrés sur le pont Notre-Dame pour nous donner de la pluie et du beau temps. Vous avez su que les bons bourgeois de Paris commençaient à soupçonner que ce n'est pas une petite fille de village qui dispose des saisons , mais que le D I E U qui arrangea la matière , et qui forma les élémens , est le seul maître absolu des airs et de la terre ; et bientôt *Geneviève* , honorée modestement dans sa nouvelle église , ne partagera plus avec D I E U le domaine suprême de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Aristote*, ni contre l'émétique ; on ne vous présentera plus de réquisitoire pour empêcher que l'inoculation ne conserve la vie de nos princes et de nos citoyens : vous vous conformerez aux temps.

Les temps approchent où l'on se lassera d'envoyer de l'argent à trois cents lieues de chez soi, pour posséder en sûreté dans sa patrie des prés et des vignes accordés par le souverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un italien de se mêler de ce que pense un français, qu'il n'appartient à ce français de prescrire à cet italien ce qu'il doit penser. On sentira l'énorme et dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps considérable de citoyens dépendant d'un maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il serait plus honoré, plus cher à la nation, si, réclamant son indépendance naturelle, il cessait d'employer à ses dépens une espèce de simonie pour se rendre esclave. Il se fortifiera dans cette idée sage et noble par l'exemple d'une île voisine. Alors vous ferez servir votre influence et votre pouvoir à briser des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux temps.

Il est plus beau, sans doute, de les préparer que de s'y conformer ; car il y a peu de mérite

à se nourrir des fruits que l'arrière-saison fait naître ; mais c'en est un grand de préparer la terre, par une sage culture, à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouissance tardive.

L'opinion gouverne le monde ; mais ce sont les sages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces sages ont enfin éclairé les hommes, il ne faut pas traiter avec eux comme on u fait du temps de *Pierre Lombard*, de *Scot* et de *Gilbert de la Porée*.

Une société infociable, étrangère dans sa patrie, composée de gens de mérite, de fots, de fanatiques, de fripons, portait d'un bout de l'univers à l'autre l'étendard d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'univers ; elle avait fabriqué dans un coin, au nom de cet homme, cent et une flèches dont elle perçait dévotement ses ennemis ; elle voulut persuader que ces flèches étaient d'or, et qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion, elle employa une espèce de magie. Les incrédules, qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb, se trouvaient tout d'un coup, sans savoir comment, à trois cents, à cinq cents milles de chez eux, ou dans un château voisin, obscur et mal meublé, dont ils ne sortaient

point qu'ils n'eussent signé que les cent et une flèches étaient d'un or très-pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens ; vous avez vu de loin le temps où l'exécration publique les aurait exterminés. Non-seulement vous vous êtes conformés aux temps , mais vous avez prévenu les temps.

Ne gêtez pas cette bonne œuvre, en écrasant le fanatisme d'une main, et en poursuivant la raison de l'autre.

Quand vous voyez cette raison faire des progrès si prodigieux , regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre secours , et non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle sera plus puissante que vous ; osez la chérir , et non la craindre. Conformez-vous aux temps.

DE L'HORRIBLE DANGER

DE LA LECTURE.

Nous *Jouffouf Cherébi*, par la grâce de DIEU mouphti du Saint-Empire ottoman, lumière des lumières, élu entre les élus, à tous les fidèles qui ces présentes verront, sottise et bénédiction.

Comme ainsi soit que *Saïd Effendi*, ci-devant ambassadeur de la sublime Porte vers un petit Etat nommé *Frankrom*, situé entre l'Espagne et l'Italie, a rapporté parmi nous le pernicieux usage de l'imprimerie, ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les cadis et imans de la ville impériale de Stamboul, et surtout les fakirs connus par leur zèle contre l'esprit, il a semblé bon à *Mahomet* et à nous de condamner, proscrire, anathématiser ladite infernale invention de l'imprimerie, pour les causes ci-dessous énoncées.

1°. Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance, qui est la gardienne et la sauvegarde des Etats bien policés.

2°. Il est à craindre que parmi les livres apportés d'Occident, il ne s'en trouve quelques-uns sur l'agriculture et sur les moyens de perfectionner les arts mécaniques, lesquels ouvrages pourraient à la longue, ce qu'à Dieu ne plaise, réveiller le génie de nos cultivateurs et de nos manufacturiers, exciter leur industrie, augmenter leurs richesses, et leur inspirer un jour quelque élévation d'ame, quelque amour du bien public, sentimens absolument opposés à la saine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire dégagés du merveilleux qui entretient la nation dans une heureuse stupidité; on aurait dans ces livres l'imprudence de rendre justice aux bonnes et aux mauvaises actions, et de recommander l'équité et l'amour de la patrie, ce qui est visiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il se pourrait dans la suite des temps que de misérables philosophes, sous le prétexte spécieux, mais punissable, d'éclairer les hommes et de les rendre meilleurs, viendraient nous enseigner des vertus dangereuses dont le peuple ne doit jamais avoir de connaissance.

5°. Ils pourraient, en augmentant le respect qu'ils ont pour DIEU, et en imprimant scandaleusement qu'il remplit tout de sa

présence , diminuer le nombre des pèlerins de la Mecque , au grand détriment du salut des ames.

6°. Il arriverait , sans doute , qu'à force de lire les auteurs occidentaux qui ont traité des maladies contagieuses , et de la manière de les prévenir , nous serions assez malheureux pour nous garantir de la peste , ce qui serait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces causes et autres , pour l'édification des fidèles , et pour le bien de leurs ames , nous leur défendons de jamais lire aucun livre , sous peine de damnation éternelle. Et , de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'instruire , nous défendons aux pères et aux mères d'enseigner à lire à leurs enfans. Et , pour prévenir toute contravention à notre ordonnance , nous leur défendons expressément de penser , sous les mêmes peines ; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à notre officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble , desquelles on pourrait inférer un sens clair et net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien , selon l'ancien usage de la sublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée ville

impériale , commettons spécialement le premier médecin de sa hauteſſe (1), né dans un marais de l'Occident ſeptentrional ; lequel médecin ayant déjà tué quatre perſonnes auguſtes de la famille ottomane , eſt intéreſſé plus que perſonne à prévenir toute introduction de connoiſſances dans le pays : lui donnons pouvoir , par ces préſentes , de faire ſaiſir toute idée qui ſe préſenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville , et nous amener ladite idée pieds et poings liés , pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans notre palais de la Stupidité , le 7 de la lune de Muharem , l'an 1143 de l'hégire.

(1) *Van-Swieten* , premier médecin de l'impératrice-reine , voulut ſe mêler de la médecine des ames , et ſe fit donner l'emploi d'empêcher les bons livres français de pénétrer dans la ville de Vienne. Perſonne n'eût pu prévoir alors que Vienne donnerait vingt ans après à l'Europe catholique l'exemple de la tolérance , de la liberté de la preſſe , de la destruction des abus de l'autorité eccléſiaſtique , enfin de la réforme du clergé.

Les ouvrages de M. de *Voltaire* étaient le principal objet de la ſévérité de *Van-Swieten* , qui haïſſait l'inoculation encore plus que la philoſophie. Cependant pluſieurs perſonnes de la famille impériale étant mortes entre ſes mains de la petite vérole , il ne put empêcher que l'inoculation ne ſ'introduisît ſous ſes yeux dans le palais de Vienne , ainſi que les lumières qui ont produit une ſi étonnante révolution.

R E S C R I T

DE L'EMPEREUR DE LA CHINE ,

A l'occasion du projet de paix perpétuelle.

Nous l'empereur de la Chine , nous sommes fait représenter, dans notre conseil d'Etat, les mille et une brochures qu'on débite journellement dans le renommé village de Paris pour l'instruction de l'univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction impériale qu'on imprime plus de pensées, ou façons de penser, ou expressions sans pensées, dans ledit village situé sur le petit ruisseau de la Seine, contenant environ cinq cents mille plaisans, ou gens voulant l'être, que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre bourg de Kingtzin sur le fleuve jaune, lequel bourg possède le double d'habitans, lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre amé *Jean-Jacques*, citoyen de Genève, lequel *Jean-Jacques* a extrait un projet de paix perpétuelle du bonze *Saint-Pierre*, lequel bonze *Saint-Pierre* l'avait extrait d'un clerc du

mandarin marquis de *Rosny*, duc de *Sully*, excellent économe, lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous avons été sensiblement affligé de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean-Jacques*, où l'on expose les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vue dans toutes ses brochures; nous avons connu que la monarchie de France qui est la première des monarchies, l'anarchie d'Allemagne qui est la première des anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui sont, suivant leurs historiens, chacune en son genre la première puissance de l'*Univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean-Jacques*. Nous avons été édifié de voir que notre chère cousine l'impératrice de toute Russie était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proches voisins de notre chère cousine, nous devons être nommés avec elle; que le grand-turc voisin de la Hongrie et de Naples, le roi de Perse voisin du grand-turc, le grand-mogol voisin du roi de Perse, ont pareillement les mêmes droits, et que ce ferait faire au Japon une

injustice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-même, après l'avis de notre conseil, que si le grand-turc attaquait la Hongrie, si la diète européenne, ou européenne, ne se trouvait pas alors en argent comptant; si, tandis que la reine de Hongrie s'opposerait au Turc vers Belgrade, le roi de Prusse marchait à Vienne, si les Russes pendant ce temps-là attaquaient la Silésie, si les Français se jetaient alors sur les Pays-Bas, l'Angleterre sur la France, le roi de Sardaigne sur l'Italie, l'Espagne sur les Maures, ou les Maures sur l'Espagne; ces petites combinaisons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre accession étant donc d'une nécessité absolue, nous avons résolu de coopérer de toutes nos forces au bien général, qui est évidemment le but de tout empereur, comme de tout feseur de brochures.

A cet effet, ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la ville dans laquelle les plénipotentiaires de l'*Univers* doivent s'assembler, nous avons résolu d'en bâtir une sans délai. Nous nous sommes fait représenter le plan d'un ingénieur de sa majesté le roi de Narfingue, lequel proposa il y a quelques années de creuser un trou jusqu'au centre de

la

la terre pour y faire des expériences de physique, notre intention étant de perfectionner cette idée, nous ferons percer le globe de part en part. Et comme les philosophes les plus éminens du village de Paris sur le ruisseau dit la Seine, croient que *le noyau du globe est de verre*, qu'ils l'ont écrit, et qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs, notre ville de la diète de l'*Univers* sera toute de cristal, et recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre; de sorte que la conduite des plénipotentiaires sera toujours éclairée.

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle, nous aboucherons ensemble dans notre ville transparente notre saint-père le grand-lama, notre saint-père le grand dairi, notre saint-père le muphti, et notre saint-père le pape, qui feront tous aisément d'accord moyennant les exhortations de quelques jésuites portugais. Nous terminerons tout d'un temps les anciens procès de la justice ecclésiastique et de la séculière, du fisc et du peuple, des nobles et des roturiers, de l'épée et de la robe, des maîtres et des valets, des maris et des femmes, des auteurs et des lecteurs.

Nos plénipotentiaires enjoindront à tous les souverains de n'avoir jamais aucune querelle, sous peine d'une brochure de *Jean-Jacques*

pour la première fois , et du ban de l'*Univers* pour la seconde.

Nous prions la république de Genève et celle de Saint-Marin de nommer conjointement avec nous le sieur *Jean-Jacques* pour premier président de la diète, attendu que ledit sieur ayant déjà jugé les rois et les républiques sans en être prié, il les jugera tout aussi bien quand il sera à la tête de la chambre; et notre avis est qu'il soit payé régulièrement de ses honoraires sur le produit net des actions des fermes, des billets de loterie, et de ceux de la compagnie des Indes de Paris, qui sont les meilleurs effets de l'*Univers*. Priant le *Tien* qu'il ait en sa sainte garde ledit *Jean-Jacques*, comme aussi le sieur *Volmar*, la demoiselle *Julie* et son faux germe.

Donné à Pékin, le premier du mois de Hi han, l'an 1898436500 de la fondation de notre monarchie.

P L A I D O Y E R

D E R A M P O N E A U ,

Prononcé par lui-même devant ses juges. (1)

MAITRE *Beaumont*, dans ce siècle de perversité, pense-t-il que les grâces de son style séduiront les juges, que ses plaisanteries les égayeront, que les tours insidieux de son éloquence les convaincront ?

Remarquez d'abord, Messieurs, avec quelle adresse maître *Beaumont* supprime mon nom de baptême : il m'appelle *Ramponeau* tout court ; voulant vous insinuer par cette réticence que je ne suis pas baptisé, et qu'ainsi n'ayant pas renoncé aux pompes du démon,

(1) *Ramponeau*, cabaretier de la Courtille, vendait en 1760 de très-mauvais vin à très-bon marché. La canaille y courait en foule ; cette affluence extraordinaire excita la curiosité des oisifs de la bonne compagnie. *Ramponeau* devint célèbre. Il avait la complaisance de se laisser voir chez lui aux grandes dames et aux seigneurs que la curiosité y attirait. *Gaudon*, entrepreneur de spectacles, s'imagina qu'il ferait fortune s'il pouvait montrer *Ramponeau* sur son théâtre ; le marché se conclut : mais *Ramponeau* s'apercevant qu'il lui était défavorable, refusa de tenir ses engagements. Ce procès produisit quelques facéties, ne fut point jugé, et *Ramponeau* fut oublié pour jamais avant la fin de l'année.

je peux me montrer sur le théâtre sans avoir rien à risquer; que je suis un enfant de perdition qu'on peut abandonner aux plaisirs de la multitude, sans crainte de perdre une âme déjà perdue.

Je suis baptisé, Messieurs, et mon nom est *Genest de Ramponeau*, cabaretier de la Courtille.

Vous avez tremblé, ô *Gaudon* ma partie ! Et vous, son éloquent protecteur, vous tremblez à ce nom de *S^t Genest* qui, ayant paru sur le théâtre de Rome, comme vous voulez me produire sur celui du Boulevard (*) ou Boulevert, fut miraculeusement converti en jouant la comédie. Il convertit même une partie de la cour de l'empereur, si on m'a dit vrai; il reçut la couronne du martyr, si je ne me trompe. Vous me préparez, maître *Beaumont*, un martyr bien plus cruel; vous me criez d'une voix triomphante : *Ramponeau, montrez-vous, ou payez.*

Je ne payerai point, Messieurs, et je ne me montrerai point sur le théâtre. J'ai fait un marché, il est vrai; mais, comme dit le fameux

(*) On devrait dire *Boulevert*, parce qu'autrefois le rempart était couvert de gazon, sur lequel on jouait à la boule : on appelait le gazon *vert*; de là le mot *boule-vert*, terme que les Anglais ont rendu exactement par *Bowling-green*. Les Parisiens croient bien prononcer en disant *Boulevard*; le pauvre peuple dit *boulevert*.

grec dont j'ai entendu parler à la Courtille ,
*Si ce que j'ai promis est injuste , je n'ai rien
 promis.*

Maitre *Beaumont* prétend que si *Jean-Jacques
 Rousseau* , citoyen de Genève , s'est fait voir
 marchant à quatre pattes sur le théâtre des
 fossés Saint-Germain , *Genest de Ramponeau* ne
 doit point rougir de se montrer sur ses deux
 pieds ; mais la cour verra aisément le faux de
 ce sophisme.

Jean-Jacques est un hérétique , et je suis catho-
 lique : *Jean-Jacques* n'a comparu que par pro-
 cureur , et on veut me faire comparaître en
 personne ; *Jean-Jacques* a comparu en dépit des
 lois , et c'est en vertu des lois qu'on veut me
 montrer au peuple : *Jean-Jacques* a été feseur
 de comédies , et moi je suis un honnête caba-
 retier. On fait ce qu'on doit à la dignité des
 professions. *Néron* voulut avilir les chevaliers
 romains jusqu'à les faire monter sur le théâ-
 tre ; mais il n'osa y contraindre les cabaretiers.

Si la cour avait pu lire un petit livre que
Jean-Jacques , indigné de sa gloire , et hon-
 teux d'avoir travaillé pour les spectacles , a
 lâché contre les spectacles mêmes , elle verrait
 que ce *Rousseau* préfère hautement les mar-
 chands de vin aux histrions. Il ne veut pas
 que dans sa patrie il y ait des comédies ; mais
 il y veut des cabarets. Il regrette ce beau

jour de son enfance, où il vit tous les Gênois ivres. Il souhaite que les filles dansent toutes nues au cabaret.

Nous espérons que les mœurs se perfectionneront bientôt jusqu'à parvenir à ce dernier degré de la politesse. Alors maître *Beaumont* lui-même sera très-affidu chez moi, à la Courtille. Il ne songera plus à me produire sur le rempart ; il sentira ce qu'on doit à un cabaretier.

Feu monseigneur le cardinal de *Fleuri* disait que les fermiers-généraux étaient les colonnes de l'Etat : si cela est, nous sommes la base de ces colonnes ; car sans nous plus de produit dans les aides ; et sans les aides comment l'Etat pourrait-il aider ses alliés, et s'aider lui-même contre ses ennemis ? M. *Silhouette*, qui a tenu le tonneau des finances moins de temps que je n'ai tenu ceux de mes vins de Brie, a voulu faire quelque peine au corps des fermiers ; mais il a respecté le nôtre.

Si nous sommes nécessaires à la puissance temporelle, nous le sommes encore plus à la spirituelle, qui est si au-dessus de l'autre. C'est chez nous que le peuple célèbre les fêtes : c'est pour nous qu'on abandonne souvent trois jours de suite, dans les campagnes, les travaux nécessaires, mais profanes, de la charrue, pour venir chez nous sanctifier les jours de

salut et de miséricorde : c'est là qu'on perd heureusement cette raison frivole , orgueilleuse , inquiète , curieuse , si contraire à la simplicité du chrétien , comme maître *Beaumont* lui-même est forcé d'en convenir : c'est là qu'en ruinant sa santé , on fournit aux médecins de nouvelles découvertes : c'est là que tant de filles , qui peut-être auraient languï dans la stérilité , acquièrent une fécondité heureuse qui produit tant d'enfans bien élevés , utiles à l'Eglise et au royaume , et qu'on voit peupler les grands chemins pour remplir le vide de nos villes dépeuplées.

Que dira maître *Beaumont* si je lui montre les saints rituels , où sont excommuniés les auteurs du théâtre , c'est-à-dire les rois , les princes , les *Sophocle* et les *Corneille* ? Un cabaretier au contraire est essentiellement de la communion des fidelles , puisque c'est chez lui que les fidelles boivent et mangent.

Les fermiers-généraux eux-mêmes , quoiqu'ils fussent tous chevaliers dans la république romaine , quoiqu'ils soient colonnes chez nous , sont maudits dans l'Ecriture : *S'il n'écoute pas l'Eglise , qu'il soit regardé comme un païen et comme un fermier-général ; sicut ethnicus et publicanus.* L'apôtre ne dit point qu'il soit regardé comme un cabaretier de la Courtille , il s'en donne bien de garde.

Au contraire, c'est par un cabaret, et même une cabaretière, que les premiers triomphes du saint peuple juif commencèrent. La belle *Raab*, vous le savez, Messieurs, tenait un cabaret à Jéricho dans le vaste pays de Fétrin. Elle était *Zonah*, du mot hébreu *zun* qui signifie cabaret, et rien de plus. (Et c'est ce que je tiens de M. *Tellès* qui vient souvent chez moi.) Elle reçut les espions du saint peuple : elle trahit pour lui sa patrie : elle fut l'heureuse cause que les murailles de Jéricho étant tombées au bruit de la trompette et des voix des Juifs, la nation chérie tua les hommes, les femmes, les filles, les enfans, les bœufs, les brebis et les ânes.

Quelques interprètes soutiennent que *Raab* était non-seulement cabaretière, mais fille de joie. A Dieu ne plaise que je contredise ces grands hommes ; mais si elle avait été une simple fille de joie, une fille de rempart, *Salomon* prince de *Juda* aurait-il daigné l'épouser ? Je laisse le reste à vos sublimes réflexions.

Vous voyez, Juges augustes du Boulevard et de la Courtille, quelle prééminence eut de tous les temps le cabaret sur le théâtre. Vous frémissez de l'indigne proposition de maître *Beaumont*, qui prétend me faire quitter la Courtille pour le rempart. J'ose plaider ma cause moi-même, parce que là où la raison est

est évidente, l'éloquence est inutile. Si elle succombait cette raison, quelquefois mal accueillie chez les hommes, je mettrais alors ma cause entre les mains de maître *Manori*, célèbre dans l'univers, qui a fait imprimer des plaidoyers lus de l'univers; et l'univers entier jugerait entre *Gaudon* et *Ramponeau*.

Je vois d'ici maître *Beaumont* sourire; je l'entends répéter ces mots d'*Horace*, ce poète du Pont-neuf que j'ai ouï souvent citer :

Perfidus hic caupo.
. cauponibus atque malignis.

Ce fripon de cabaretier, ces cabaretiers malins.

Il aura recours même à l'Encyclopédie : l'article *cabaret* dit que les lois de la police ne sont pas toujours rigoureusement observées dans nos maisons. Je demande justice à la cour de cette calomnie : je me joins à maître *Palissot*, maître *le Franc de Pompignan*, et maître *Fréron*, contre ce livre abominable. Je savais déjà par leurs émissaires, mes camarades ou mes pratiques, combien ce livre et leurs semblables sont pernicieux.

Une foule de citoyens de tout ordre et de tout âge les lit, au lieu d'aller au cabaret : les auteurs et les lecteurs passent dans leurs cabinets une vie retirée, qui est la source de tant d'attroupemens scandaleux. On étudie la

géométrie, la morale, la métaphysique et l'histoire ; de-là ces billets de confession qui ont troublé la France, ces convulsions qui l'ont également déshonorée, ces écrits contre des contributions nécessaires au soutien de la patrie ; tandis que les comédiens recueillent plus d'argent par jour aux représentations de la pièce charitable des philosophes, que le souverain n'en retire pour le soutien du royaume. Ces détestables livres enseignent visiblement à couper la bourse et la gorge sur le grand chemin ; ce qui certes n'arrive pas à la Courtille, où nous abreuvons les gorges, et vidons les bourses loyalement.

Je conclus donc à ce qu'il plaise à la cour me faire donner beaucoup d'argent par *Gaudon* qui a la mauvaise foi de m'en demander en vertu de son marché ; faire brûler le *factum* de maître *Beaumont*, comme attentatoire aux lois du royaume et à la religion ; *item*, faire brûler pareillement tous les livres qui pourront, soit directement, soit indirectement ; empêcher les citoyens d'aller à la Courtille, et leur procurer le plaisir honteux de la lecture.

E X T R A I T

DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 février 1762.

Nous apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous au moins de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi et pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, et on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi et la patrie, donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins, qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très-important dans l'Etat, puisqu'il possède, sans contredit, les meilleures vignes de Bourgogne et la plus grosse tonne, augmentera la marine d'une partie de ses futailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis est d'un million sept cents mille livres tournois, et il a déjà

dépend quatre cents mille francs à cette maison pour la gloire de DIEU. Il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du roi.

On assure que Clervaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux soient très-peu de chose; mais, possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, et qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots et des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

Les prémontrés et les carmes, qui sont aussi nécessaires dans un Etat que les chartreux, et qui sont aussi riches qu'eux, se proposent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On est si assuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il est évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'ils ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les juifs de Bordeaux se font cotifés. Des moines qui valent bien des juifs seront jaloux, sans doute, de maintenir la supériorité de la nouvelle loi sur l'ancienne.

Pour les frères jésuites, on n'estime pas

qu'ils doivent se faigner en cette occasion , attendu que la France va être incessamment purgée desdits frères.

P O S T - S C R I P T U M .

COMME la France manque un peu de gens de mer , le prier des célestins a proposé aux abbés réguliers , prieurs , sous-prieurs , recteurs , supérieurs , qui fourniront les vaisseaux , d'envoyer leurs novices servir de mouffes , et leurs profès servir de matelots. Ledit célestin a démontré dans un beau discours , combien il est contraire à l'esprit de charité de ne songer qu'à faire son salut , quand on doit s'occuper de celui de l'Etat : ce discours a fait un grand effet , et tous les chapitres délibéraient encore au départ de la poste.

R E L A T I O N

*De la maladie , de la confession , de la mort
et de l'apparition du jésuite Bertier. (1)*

C E fut le 12 octobre 1759, que frère *Bertier* alla pour son malheur de Paris à Versailles avec frère *Coutu* qui l'accompagne ordinairement. *Bertier* avait mis dans la voiture quelques exemplaires du *Journal de Trévoux*, pour les présenter à ses protecteurs et protectrices, comme à la femme de chambre de madame la la nourrice, à un officier de bouche, à un des garçons apothicaires du roi, et à plusieurs autres seigneurs qui font cas des talens. *Bertier* sentit en chemin quelques nausées; sa tête s'appesantit: il eut de fréquens bâillemens. Je ne fais ce que j'ai, dit-il à *Coutu*, je n'ai jamais tant bâillé. Mon révérend père, répondit frère *Coutu*, ce n'est qu'un rendu. Comment, que voulez-vous dire avec votre rendu? dit frère *Bertier*. C'est, dit frère *Coutu*, que je bâille aussi, et je ne fais pourquoi, car je n'ai rien lu de la

(1) Frère *Bertier* n'est mort qu'en décembre 1782; il s'était retiré à Bourges, et le clergé venait de lui donner une pension, pour le remercier d'avoir fait à la religion des ennemis de tous les français qui se distinguaient dans les lettres par leurs connaissances ou par leurs talens.

journee , et vous ne m'avez point parlé depuis que je suis en route avec vous. Frère *Coutu*, en disant ces mots , bâilla plus que jamais. *Bertier* répliqua par des bâillemens qui ne finissaient point. Le cocher se retourna , et les voyant ainsi bâiller , se mit à bâiller aussi : le mal gagna tous les passans ; on bâilla dans toutes les maisons voisines , tant la seule présence d'un savant a quelquefois d'influence sur les hommes.

Cependant une petite sueur froide s'empara de *Bertier*. Je ne fais ce que j'ai , dit-il , je me sens à la glace. Je le crois bien , dit le frère compagnon. Comment , vous le croyez bien , dit *Bertier* ; qu'entendez-vous par là ? C'est que je suis gelé aussi , dit *Coutu*. Je m'endors , dit *Bertier*. Je n'en suis pas surpris , dit l'autre. Pourquoi cela ? dit *Bertier*. C'est que je m'endors aussi , dit le compagnon. Les voilà saisis tous deux d'une affection soporifique et léthargique , et en cet état ils s'arrêtèrent devant la porte des coches de Versailles. Le cocher , en leur ouvrant la portière , voulut les tirer de ce profond sommeil , il n'en put venir à bout : on appela du secours. Le compagnon , qui était plus robuste que frère *Bertier* , donna enfin quelques signes de vie ; mais *Bertier* était plus froid que jamais. Quelques médecins de la cour , qui revenaient de diner ,

passèrent auprès de la chaise ; on les pria de donner un coup d'œil au malade : l'un deux lui ayant tâté le pouls s'en alla , en disant qu'il ne se mêlait plus de médecine depuis qu'il était à la cour. Un autre , l'ayant considéré plus attentivement , déclara que le mal venait de la vésicule du fiel qui était toujours trop pleine : un troisième assura que le tout provenait de la cervelle qui était trop vide.

Pendant qu'ils raisonnaient , le patient empirait , les convulsions commençaient à donner des signes funestes , et déjà les trois doigts dont on tient la plume étaient tout retirés , lorsqu'un médecin principal qui avait étudié sous *Mead* et sous *Boerhaave* , et qui en savait plus que les autres , ouvrit la bouche de *Bertier* avec un biberon , et ayant attentivement réfléchi sur l'odeur qui s'en exhalait , prononça qu'il était empoisonné.

A ce mot tout le monde se récria. Oui , Messieurs , continua-t-il , il est empoisonné ; il n'y a qu'à tâter sa peau , pour voir que les exhalaisons d'un poison froid se sont insinuées par les pores ; et je maintiens que ce poison est pire qu'un mélange de ciguë , d'ellébore noire , d'opium , de solanum et de jusquiame. Cocher , n'auriez-vous point mis dans votre voiture quelque paquet pour nos apothicaires ? Non , Monsieur , répondit le cocher , voilà l'unique ballot

que j'y ai placé par ordre du révérend père : alors il fouilla dans le coffre , et en tira deux douzaines d'exemplaires du *Journal de Trévoux*. Eh bien , Messieurs , avais-je tort ? dit ce grand médecin.

Tous les assistans admirèrent sa prodigieuse sagacité ; chacun reconnut l'origine du mal : on brûla sur le champ sous le nez du patient le paquet pernicieux , et les particules pesantes s'étant atténuées par l'action du feu , *Bertier* fut un peu soulagé ; mais , comme le mal avait fait de grands progrès , et que la tête était attaquée , le danger subsistait toujours. Le médecin imagina de lui faire avaler une page de l'*Encyclopédie* dans du vin blanc , pour remettre en mouvement les humeurs de la bile épaisse : il en résulta une évacuation copieuse ; mais la tête était toujours horriblement pesante , les vertiges continuaient , le peu de paroles qu'il pouvait articuler n'avaient aucun sens : il resta deux heures dans cet état , après quoi on fut obligé de le faire confesser.

Deux prêtres se promenaient alors dans la rue des Récollets : on s'adressa à eux. Le premier refusa : Je ne veux point , dit-il , me charger de l'ame d'un jésuite , cela est trop scabreux : je ne veux avoir à faire à ces gens-là , ni pour les affaires de ce monde , ni pour celles de l'autre : confessa un jésuite qui voudra , ce

ne fera pas moi. Le second ne fut pas si difficile. J'entreprendrai cette opération, dit-il, on peut tirer parti de tout.

Aussitôt il fut conduit dans la chambre où le malade venait d'être transporté; et comme *Bertier* ne pouvait encore parler distinctement, le confesseur prit le parti de l'interroger. Mon révérend père, lui dit-il, croyez-vous en DIEU? Voilà une étrange question, dit *Bertier*. Pas si étrange, dit l'autre: il y a croire et croire: pour s'assurer de croire comme il faut, il est nécessaire d'aimer DIEU et son prochain: les aimez-vous sincèrement? Je distingue, dit *Bertier*. Point de distinction, s'il vous plaît, reprit le confesseur; point d'absolution si vous ne commencez par ces deux devoirs. Eh bien oui, dit le confesse, puisque vous m'y forcez, j'aime DIEU, et le prochain comme je peux.

N'avez-vous point lu souvent de mauvais livres? dit le confesseur. Qu'entendez-vous par mauvais livres? dit le confesse. Je n'entends pas, dit le confesseur, les livres simplement ennuyeux, comme l'Histoire romaine des frères *Catrou* et *Rouillé*, et vos tragédies de colléges, et vos livres intitulés *des Belles-Lettres*, et la *Louisiade* de votre *le Moine*, et les vers de votre *du Cerceau* sur la ravigotte, et ses nobles stances sur le messager du Mans, et le remerciement au duc du Maine pour des pâtés, et votre

Pensez-y-bien, et toutes les fineffes du bel-esprit monacal ; j'entends les imaginations de frère *Bougeant*, condamnées par le parlement et par l'archevêque de Paris ; j'entends les gentilleffes de frère *Berruyer*, qui a changé l'ancien et le nouveau Testament en un roman de ruelle dans le goût de *Clélie*, si justement flétri à Rome et en France ; j'entends la théologie de frère *Bussembaum* (a) et de frère *la Croix*, qui ont si hautement enchéri sur tout ce qu'avaient écrit frère *Guignard*, et frère *Gueret*, et frère *Garnet*, et frère *Oldecorn*, et tant d'autres ; j'entends frère *Jouvency*, qui compare finement le président de *Harlai* à *Pilate*, le parlement aux Juifs, et frère *Guignard* à JESUS-CHRIST, parce qu'un citoyen trop emporté, mais pénétré d'une juste horreur contre un professeur du parricide, s'avisa de cracher au visage de frère *Guignard*, assassin d'*Henri IV*, dans le temps que ce monstre impénitent refusait de demander pardon au roi et à la justice ; j'entends enfin cette foule innombrable de vos casuistes, que l'éloquent

(a) Ces deux honnêtes jésuites disent dans ce beau livre réimprimé depuis peu, qu'un citoyen proscrit par un prince, ne peut être assassiné légitimement que dans le territoire du prince ; mais qu'un prince proscrit par le pape, peut être assassiné dans toute la terre, parce que le pape est souverain de toute la terre ; qu'un homme chargé de tuer un excommunié peut donner cette commission à un autre ; que c'est un acte de charité d'accepter cette commission, &c. pages 101, 102, 103.

Pascal a trop épargnés, et surtout votre *Sanchez*, qui, dans son livre *de matrimonio*, a fait un recueil de tout de ce que l'*Aretin* et le *Portier des chartreux* auraient tremblé de dire (b). Pour peu que vous ayez fait de telles lectures, vous êtes en grand danger de votre salut.

Je distingue, répondit l'interrogé. Point de distinction, encore une fois, reprit l'interrogeant. Avez-vous lu tous ces livres? oui, ou non. Monsieur, dit *Bertier*, je suis en droit de tout lire, attendu le poste éminent que j'occupe dans la compagnie. Eh, quel est donc ce grand poste? dit le confessant. Eh bien, répondit *Bertier*, c'est moi, afin que vous le sachiez, qui suis l'auteur du *Journal de Trévoux*.

Quoi! c'est vous qui êtes l'auteur de ce livre qui damne tant de monde? Monsieur, Monsieur, mon livre ne damne personne; dans quel péché pourrait-il faire tomber, s'il vous plaît? Ah! frère, dit le confessant, ne savez-vous pas que quiconque appelle son frère *Raca*

(b) Ce frère *Sanchez* examine *Utrum femina quæ nondum seminavit, possit virili membro extracto, se tactibus ad seminandum provocare?* L. IX, disp. XVII, num. 8. *Semen ubi femina effudit, an teneatur alter effundere, sive inter uxores, sive inter fornicantes?* *Utrum liceat intra vas præposterum, aut in os feminae, membrum intromittere, animo consummandi intra vas legitimum, &c.* Lib. IX, disp. XVII, depuis le n. 1, 2, 3, 4. Ce même *Sanchez* pousse l'abomination jusqu'à examiner sérieusement, *An Virgo Maria semen emisit in copulatione cum Spiritu Sancto?* L. II, disp. XXI, n. 11. Et il tient pour l'affirmative.

est coupable de la géhenne du feu? or vous avez le malheur de faire venir à quiconque vous lit la tentation prochaine de vous nommer *Raca* : combien ai-je vu d'honnêtes gens , qui ayant lu seulement deux ou trois pages de votre livre , le jetaient au feu , transportés de colère ! Quel impertinent auteur ! disaient-ils ; l'ignorant ! le butor ! le cuifre ! le cheval ! cela ne finissait point : l'esprit de charité était totalement éteint en eux , et ils étaient évidemment en risque de leur salut. Jugez de combien de maux vous avez été cause. Il y a peut-être près de cinquante personnes qui vous lisent , et ce sont cinquante ames que vous mettez en péril tous les mois. Ce qui excite surtout la colère parmi les fidelles , c'est cette confiance avec laquelle vous décidez de tout ce que vous n'entendez point. Ce vice prend visiblement sa source dans deux péchés mortels ; l'un est l'orgueil , et l'autre l'avarice. N'est-il pas vrai que vous faites votre livre pour de l'argent , et que vous êtes atteint de la superbe , quand vous critiquez mal à propos l'abbé *Véli* , et l'abbé *Coyer* , et l'abbé d'*Olivet* , et tous nos bons auteurs? Je ne puis vous donner l'absolution , que vous n'ayez fait un ferme propos de ne travailler de votre vie au *Journal de Trévoux*.

Frère *Bertier* ne savait que répondre , sa tête n'était pas bien libre , et il tenait furieusement

à ses deux péchés favoris. Eh quoi ! vous hésitez , dit le confessant ; songez que dans peu d'heures tout va finir pour vous ; peut-on chérir encore ses passions , quand il faut renoncer pour jamais à les satisfaire ? Vous demandera-t-on au jour du jugement si vous avez réussi ou non à faire le *Journal de Trévoux* ? Est-ce pour cela que vous êtes né ? est-ce pour nous ennuyer que vous avez fait vœu de chasteté , d'humilité et d'obéissance ? Arbre séché , arbre rabougri , qui allez être réduit en cendres , profitez du moment qui vous reste ; portez encore des fruits de pénitence : détestez surtout l'esprit de calomnie qui vous a possédé jusqu'à présent ; tâchez d'avoir autant de religion que ceux que vous accusez d'être sans religion. Sachez , frère *Bertier* , que la piété et la vertu ne consistent pas à croire que votre *François Xavier* (c) ayant laissé tomber son crucifix dans la mer , un cancre vint humblement le lui rapporter. On peut être honnête homme , et douter que le même *Xavier* ait été en deux endroits à la fois ; vos livres peuvent le dire ; mais , mon frère , il est permis de ne rien croire de ce qui est dans vos livres.

A propos , frère , n'auriez-vous point écrit à frère *Malagrida* et complices ? Vraiment

(c) Miracles rapportés dans la vie de saint *François Xavier*.

j'oubliais cette peccadille : vous croyez donc que parce qu'il n'en coûta autrefois qu'une dent à *Henri IV*, et qu'il n'en coûte aujourd'hui qu'un bras au roi de Portugal, vous pourrez vous sauver avec la direction d'intention ? vous pensez que ce font-là des péchés véniels, et pourvu que le *Journal de Trévoux* se débite, vous vous souciez peu du reste.

Je distingue, Monsieur, dit *Bertier*. Encore des distinctions ! dit le confessant : eh bien moi je ne distingue point, et je vous refuse net l'absolution.

Comme il disait ces mots, arrive frère *Coutu* en hâte, tout courant, tout effoufflé, tout suant, tout hatelant, tout puant ; il s'était informé de celui qui avait l'honneur de confesser son révérend père. Arrêtez, arrêtez, cria-t-il ; point de sacremens, mon cher révérend père, point de sacremens, je vous en conjure, mon cher révérend père *Bertier*, mourez sans sacremens ; c'est l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* avec qui vous êtes, c'est le renard qui se confesse au loup : vous êtes perdu si vous avez dit la vérité.

L'étonnement, la honte, la douleur, la colère, la rage ranimèrent alors un moment les esprits du patient. Vous, l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* ! s'écria-t-il ; et vous avez attrapé un jésuite ? Oui, mon ami, répondit le confessant avec un sourire amer : rends-moi

ma confession , coquin , dit *Bertier* , rends-moi ma confession tout à l'heure. Ah ! c'est donc toi , l'ennemi de DIEU , des rois et même des jésuites ; c'est toi qui viens abuser de l'état où je suis : traître , que n'es-tu en apoplexie , et que ne puis-je te donner l'extrême - onction ? Tu crois donc être moins ennuyeux et moins fanatique que moi ? Oui , j'ai écrit des sottises , j'en conviens ; je me suis rendu méprisable et haïssable , je l'avoue : mais toi , n'es-tu pas le plus bas et le plus exécration de tous les barbouilleurs de papier à qui la démence a mis la plume à la main ? Dis-moi donc si ton histoire des convulsions ne vaut pas bien nos Lettres édifiantes et curieuses ? Nous voulons dominer par-tout , je le confesse ; et toi tu voudrais tout brouiller : nous voudrions séduire toutes les puissances ; et toi tu voudrais exciter la sédition contre elles. La justice a fait brûler nos livres , d'accord ; mais n'a-t-elle pas fait aussi brûler les tiens ? Nous sommes tous en prison dans le Portugal , il est vrai ; mais la police ne t'a-t-elle pas poursuivi cent fois toi et tes complices ? Si j'ai eu la bêtise d'écrire contre des hommes éclairés qui dédaignaient jusqu'à de m'écraser , n'as-tu pas eu la même impertinence ? ne nous tourne-t-on pas tous deux également en ridicule ? et ne devons-nous pas avouer que dans ce siècle , l'égoût des siècles ,

nous

nous sommes tous deux les plus vils infectes de tous les infectes qui bourdonnent au milieu de la fange de ce borbier ? Voilà ce que la force de la vérité arrachait de la bouche de frère *Bertier* ; il parlait comme un inspiré ; ses yeux remplis d'un feu sombre roulaient avec égarement , sa bouche se tordait , l'écume la couvrait , son corps se roidissait , son cœur palpitait : bientôt une défaillance générale succéda à ces convulsions ; et dans cette défaillance il ferra tendrement la main de frère *Coutu*. J'avoue , dit-il , qu'il y a bien des pauvretés dans mon *Journal de Trévoux* ; mais il faut excuser la faiblesse humaine. Ah ! mon révérend père , vous êtes un saint , dit frère *Coutu* ; vous êtes le premier auteur qui ait jamais avoué qu'il était ennuyeux : allez , mourez en paix , moquez-vous des *Nouvelles ecclésiastiques* ; mourez , mon révérend père , et soyez sûr que vous ferez des miracles.

Ainsi passa de cette vie à l'autre frère *Bertier* , le 12 octobre , à cinq heures et demie du soir.

*Apparition de frère Bertier à Frère Garasse ,
continueur du Journal de Trévoux.*

LE 14 octobre , moi frère *Ignace Garasse* , petit-neveu de frère *Garasse* , sur les deux heures après minuit , étant éveillé , j'eus une vision ,

Facéties. Tome I.

* K

et vis venir à moi le fantôme de frère *Bertier*, dont il me prit le plus long et le plus terrible bâillement que j'eusse jamais éprouvé. Vous êtes donc mort, lui dis-je, mon révérend père ? Il me fit en bâillant un signe de tête qui voulait dire oui. Tant mieux, lui dis-je, car sans doute votre révérence est au nombre des saints ; vous devez occuper une des premières places ; quel plaisir de vous voir dans le ciel avec tous nos frères, passés, présens et futurs ! N'est-il pas vrai que cela fait environ quatre millions de têtes à auréole depuis la fondation de notre compagnie jusqu'à nos jours ? Je ne crois pas qu'il s'en trouve autant chez les pères de l'oratoire. Parlez, mon révérend père, ne bâillez plus, et dites-moi des nouvelles de vos joies.

O mon fils ! dit frère *Bertier*, d'une voix lugubre, que vous êtes dans l'erreur ! hélas ! le paradis ouvert à *Philagie* est fermé pour nos pères ! Est-il possible ! dis-je. Oui, dit-il, gardez-vous des vices pernicieux qui nous damnent ; et surtout quand vous travaillerez au *Journal de Trévoux*, ne m'imites pas, ne soyez ni calomniateur, ni mauvais raisonneur, ni surtout ennuyeux, comme j'ai eu le malheur de l'être, ce qui est de tous les péchés le plus impardonnable.

Je fus saisi d'une sainte horreur à ce terrible propos de frère *Bertier*. Vous êtes donc damné ?

m'écriai-je. Non , dit-il ; je me suis heureusement repenti au dernier moment ; je suis en purgatoire pour trois cents trente-trois mille trois cents trente-trois ans , trois mois , trois semaines et trois jours , et je n'en ferai tiré que quand il se trouvera quelqu'un de nos frères qui fera humble , pacifique , qui ne désirera point d'aller à la cour , qui ne calomniera personne auprès des princes , qui ne se mêlera point des affaires du monde , qui , lorsqu'il fera des livres , ne fera bâiller personne , et qui m'appliquera tous ses mérites.

Ah ! frère , lui dis-je , votre purgatoire durera long-temps. Eh ! dites-moi , je vous prie , quelle est votre pénitence dans ce purgatoire ? Je suis obligé , dit-il , de faire tous les matins le chocolat d'un janséniste ; on me fait lire pendant le dîner à haute voix une *Lettre provinciale* , et le reste du temps on m'occupe à raccommoder les chemises des religieuses de Port-royal. Vous me faites trembler ! lui dis-je ; que sont donc devenus nos pères pour qui j'avais une si grande vénération ? où est le révérend père *le Tellier* , ce chef , cet apôtre de l'Eglise gallicane ? Il est damné sans miséricorde , me répondit frère *Bertier* , et il le méritait bien ; il avait trompé son roi ; il avait allumé le flambeau de la discorde , supposé des lettres d'évêques , et persécuté de la manière la plus

emportée le plus digne archevêque que jamais ait eu la capitale de la France ; il a été condamné irrémissiblement comme faussaire , calomniateur et perturbateur du repos public : c'est lui surtout qui nous a perdus , c'est lui qui a redoublé en nous cette manie qui nous fait aller en enfer par centaines et par milliers. Nous crûmes, parce que frère *le Tellier* avait du crédit, que nous devions tous en avoir ; nous nous imaginâmes , parce qu'il avait trompé son pénitent, que nous devions tromper tous les nôtres ; nous crûmes , parce qu'un de ses livres avait été condamné à Rome , que nous ne devions faire que des livres qui dussent aussi être condamnés ; et enfin, nous avons fait le *Journal de Trévoux*.

Tandis qu'il me parlait , je me tournais sur le côté gauche , puis sur le côté droit , puis je me mettais sur mon séant , puis je m'écriai : O mon cher purgatorien ! que faut-il faire pour éviter l'état où vous êtes ? quel est le péché qui est le plus à craindre ?

Bertier alors ouvrit la bouche et dit : En passant auprès de l'enfer pour aller en purgatoire , on me fit entrer dans la caverne des sept péchés capitaux , qui est à gauche du vestibule : je m'adressai d'abord à la Luxure ; c'était une grosse dondon fraîche et appétissante ; elle était couchée sur un lit de roses ,

ayant le livre de *Sanchez* à ses pieds et un jeune abbé à ses côtés ; je lui dis : Madame , ce n'est pas vous apparemment qui damnez nos jésuites ? Non , dit-elle , je n'ai pas cet honneur ; j'ai , à la vérité , un petit frère qui s'était emparé de l'abbé *des Fontaines* , et de quelques autres de son espèce , tandis qu'ils portaient l'habit ; mais en général je ne me mêle pas de vos affaires : la volupté n'est pas faite pour tout le monde.

L'Avarice était dans un coin , pesant de l'herbe du Paraguay contre de l'or. Est-ce vous , Madame , qui avez le plus de crédit chez nous ? Non , mon révérend père ; je damne seulement quelques-uns de vos pères procureurs. Serait-ce vous ? dis-je à la Colère. Adressez-vous à d'autres , je suis passagère , j'entre dans tous les cœurs , mais je n'y demeure pas , mes sœurs prennent bientôt la place. Je me tournai alors vers la Gourmandise qui était à table. Pour vous , Madame ; lui dis-je , je fais bien , grâce à notre frère cuisinier , que ce n'est pas vous qui perdez nos âmes : elle avait la bouche pleine , et ne put me répondre ; mais elle me fit signe en branlant la tête , que nous n'étions pas dignes d'elle.

La Paresse reposait sur un canapé , à moitié endormie ; je ne voulus pas l'éveiller : je me doutai bien de l'aversion qu'elle a pour des gens qui comme nous courent par tout le monde.

J'aperçus l'Envie dans un coin , qui rongait les cœurs de trois ou quatre poètes , de quelques prédicateurs , et de cent feseurs de brochures. Vous avez bien la mine , lui dis-je , d'avoir grande part à nos péchés. Ah , dit-elle , mon révérend père , vous êtes trop bon ; comment des gens qui ont si bonne opinion d'eux-mêmes pourraient-ils avoir recours à une pauvre malheureuse comme moi , qui n'ai que la peau sur les os ? adressez-vous à monsieur mon père.

En effet , son père était auprès d'elle dans une chaise à bras , vêtu d'un habit fourré d'hermine , la tête haute , le regard dédaigneux , les joues rouges , pleines et pendantes ; je reconnus l'Orgueil : je me prosternai , c'était le seul être à qui je pusse rendre ce devoir. Pardon , mon père , lui dis-je , si je ne me suis pas d'abord adressé à vous , je vous ai toujours eu dans mon cœur ; oui , c'est vous qui nous gouvernez tous. Le plus ridicule écrivain , fut-ce l'auteur de l'*Année littéraire* , est inspiré par vous : ô magnifique diable ! c'est vous qui réglez sur le mandarin et sur le colporteur , sur le grand-lama et sur le capucin , sur la sultane et sur la bourgeoise ; mais nos pères sont vos premiers favoris ; votre divinité éclate en nous à travers les voiles de la politique ; j'ai toujours été le plus fier de vos disciples , et je sens

même que je vous aime encore. Il répondit à mon hymne par un sourire de protection , et aussitôt je fus traduit en purgatoire.

Ici finit la vision de frère *Garasse* ; il renonça au *Journal de Trévoux* , passa à Lisbonne , où il eut de longues conférences avec frère *Malagrida* , et ensuite alla au Paraguay.

On donnera incessamment au public la relation de ces deux voyages de frère *Garasse*.

L E T T R E

DE CHARLES GOUJU

A SES FRÈRES.

JE conjure non-seulement mes chers compatriotes, mais aussi tous mes chers frères les Allemands, les Anglais, et même les Italiens, de vouloir bien considérer avec moi, pour leur édification, ce qui se passe aujourd'hui au sujet des révérends pères jésuites.

Je suis cousin de M. *Casot*, et allié de M. *Lyongi*, que le révérend père *la Valette*, préfet apostolique du commerce, a ruinés de fond en comble. DIEU fasse miséricorde à son préfet. Mais je demande à tout homme qui fait usage de sa raison, s'il est possible que le révérend père *la Valette*, ayant fait deux années de théologie, ait cru à la religion chrétienne, quand, après avoir fait vœu de pauvreté, et après avoir lu l'évangile, il a fait un commerce de plus de six millions? Est-il dans la nature humaine qu'un théologien, qui croit la religion, se damne de gaieté de cœur, en faisant ce que sa religion et ses vœux réprouvent à si haute voix?

Qu'un

Qu'un fidelle, entraîné par une passion violente, commette un crime passager et qu'il s'en repente, c'est le propre de notre nature : mais quand les maîtres en Israël nous volent, en nous prêchant et en nous confessant, quand ils persistent dans cette manœuvre des années entières, je vous demande, mes chers frères, s'il est possible qu'ils soient toujours persuadés et toujours trompeurs ? qu'ils pensent réellement tenir DIEU dans leurs mains à la messe, lorsqu'ils nous pillent au sortir de la sainte table ?

Il est avéré, par les dépositions des conjurés de Lisbonne, que les jésuites leurs confesseurs les assurèrent qu'ils pouvaient en sûreté de conscience assassiner le roi. Je n'examine point quelle vengeance animait les conjurés, je demande simplement s'il est possible que ceux qui se servaient d'un sacrement pour inspirer le parricide, crussent à ce sacrement ?

Je passe de ces grands crimes à des iniquités d'un autre genre. Pensez-vous que le jésuite *le Tellier* crût en JESUS-CHRIST ? pensez-vous qu'il crût un Dieu juste, rémunérateur et vengeur, quand il abusait de l'ignorance de *Louis XIV* en matières théologiques, pour persécuter le vertueux cardinal de *Noailles* ; et quand, faisant le métier de faussaire, il montrait à son pénitent des lettres de plusieurs évêques, que ces évêques n'avaient point écrites : cette

conduite, soutenue plusieurs années, ne démontre-t-elle pas que le confesseur ne croyait rien de ce qu'il faisait croire à son pénitent ?

Les adversaires des jésuites, qui ont imaginé les convulsions, et tant d'autres miracles, et qui ont été convaincus de tant de fourberies, ont-ils été de meilleurs croyans que le jésuite *le Tellier* ?

Je vous le répète, un homme peut croire en DIEU, et tuer son père; mais il est impossible qu'il croie en DIEU, et qu'il passe sa vie dans des crimes réfléchis, et dans une suite non interrompue de fraudes et d'impostures: il s'en repent du moins à la mort; mais je vous défie de trouver dans l'histoire un seul théologien qui ait avoué ses crimes en mourant.

Nous voyons tous les jours, parmi des séculiers, des meurtriers et des incestueux faire des pénitences publiques: je me sou mets à donner dix mille écus qui me restent de toute ma fortune, que le révérend père *la Valette* m'a enlevée, si vous me montrez un seul théologien pénitent.

Voulez-vous de plus grands exemples? prenez-les chez les premiers pontifes: *Jules II*, le casque en tête et la cuirasse sur le dos, le voluptueux *Léon X*, *Alexandre VI*, souillé d'incestes et d'assassinats, tant de papes entourés

de maîtresses et de bâtards, se jouant, dans le sein de la débauche, de la crédulité humaine, ont-ils levé à DIEU leurs mains pleines d'or et teintes de sang? un seul a-t-il fait pénitence dans la retraite, tandis que nous voyons *Charles-Quint* chanter à Saint-Just son *De profundis*?

Les véritables incroyables ont donc été de tout temps les théologiens, grands ou petits, tondus ou mitrés.

Si je ne me trompe, voici comme chacun d'eux a raisonné: La religion chrétienne, que j'enseigne, n'est certainement pas celle des premiers siècles. Il est clair que la messe des premiers chrétiens n'était pas une messe privée; il est constant que les images que nous invoquons furent défendues pendant plus de deux cents années, que la confession auriculaire a été long-temps inconnue, que toutes les pratiques ont changé, sans en excepter une seule. Tous les dogmes ont visiblement changé de même; nous savons l'époque de l'addition au symbole des apôtres, touchant la procession du Saint-Esprit. De toutes les opinions qui ont excité tant de guerres, il n'y en a pas une qui soit nettement dans nos évangiles. Tout est donc notre ouvrage, tout est donc arbitraire; nous ne pouvons donc croire ce que nous enseignons; nous devons donc profiter de la sottise des hommes; nous pouvons donc

sans rien craindre les dépouiller et les confesser, les affaïner, et leur donner l'extrême-onction.

Non-seulement ils ont fait ce raisonnement, mais il est impossible qu'ils ne l'aient pas fait; car, encore une fois, il n'est pas dans la nature qu'un homme dise: Je crois fermement tout ce que j'enseigne, et je vais faire le contraire pendant toute ma vie et à ma mort.

Beaucoup de séculiers, et surtout parmi les grands, ont imité les théologiens dans toutes les religions. *Mustapha* a dit: Mon muphti ne croit point à *Mahomet*, je ne dois donc pas y croire, je peux donc faire étrangler mes frères sans le moindre scrupule.

Ce syllogisme abominable, *ma religion est fausse, donc il n'y a point de Dieu*, est le plus commun que je connaisse, et la source la plus féconde de tous les crimes.

Quoi! mes chers frères, parce que *Malagrida* est un assassïn, *le Tellier* un faussaire, *la Valette* un banqueroutier, et le muphti un fripon, s'ensuit-il qu'il n'y ait pas un Etre suprême, un créateur, un conservateur, un juge équitable, qui punit et qui récompense? J'ai connu un jacobin, docteur de sorbonne, qui était devenu athée, parce que son prieur l'obligeait de soutenir dans son cloître la conception de la Vierge dans le péché, et qu'en sorbonne il était obligé de soutenir le contraire. Il disait

froidement : Ma religion est fausse ; or, puisque ma religion, qui est sans contredit la meilleure de toutes, n'a que des caractères de fausseté, il n'y a donc point de religion, il n'y a donc point de DIEU : j'ai donc fait une énorme sottise de me faire jacobin à l'âge de quinze ans.

J'eus pitié de ce pauvre homme ; je lui dis : Il est vrai qu'en vous faisant jacobin, vous avez été un grand fou ; mais, mon ami, que *Marie* soit née maculée ou immaculée, DIEU en existe-t-il moins ? DIEU en est-il moins le père et le juge de tous les hommes ? n'ordonne-t-il pas également au premier colao de la Chine, et au dernier des jacobins d'être juste, sincère, modéré, et de faire à autrui ce que tout jacobin voudrait qu'on lui fit à lui-même ? Les dogmes changent, mon ami, mais DIEU ne change pas. Le cordelier saint *Bonaventure*, et le jacobin *S^t Thomas* ne sont presque jamais du même avis : eh bien, ne pensez ni comme *Thomas* ni comme *Bonaventure*. On a falsifié de certains livres, on en a supposé d'autres, cela vous fait de la peine ; consolez-vous, on ne peut falsifier le grand livre de la nature, dans lequel il est écrit : ADORE UN DIEU, ET SOIS JUSTE. Je vis avec plaisir que mon sermon fit une grande impression sur mon jacobin.

BALANCE EGALE.

ON veut empêcher les frères nommés *jésuites* d'enseigner la jeunesse, et de remplir les vues de nos rois qui les ont admis à cette fonction. Les raisons qu'on apporte pour les exclure sont :

1. Que quelques-uns d'entre eux ont abusé de quelques beaux garçons.

2. Que plusieurs ont été d'ennuyeux écrivains.

3. Que les frères jésuites, depuis leur fondation, ont excité des troubles en Europe, en Asie et en Amérique; et que s'ils n'ont pas fait de mal en Afrique, c'est qu'ils n'y ont pas été.

4. Que le recteur frère *Varade*, retiré chez les ennemis de l'Etat, fut condamné à être roué en effigie, pour avoir persuadé en confession le nommé *Barrière* d'affaffiner le grand *Henri IV*.

5. Que frère *Guignard* fut pendu et brûlé, pour avoir inspiré à *Jean Châtel* les sentimens exécrables qui lui mirent à la main le couteau dont il frappa *Henri IV* à la bouche.

6. Que frère *Oldecorn* et frère *Garnet* furent mis en quartiers à Londres pour la fameuse conspiration des poudres.

7. Que cinquante-deux de leurs auteurs ont enseigné le parricide.

8. Que frère *le Tellier* trompa *Louis XIV*, en faisant signer à des évêques des mandemens qu'ils n'avaient pas faits; que le confesseur de *Louis XIV* n'était en effet qu'un faussaire de Vire.

9. Que ledit *le Tellier* faussaire rédigea avec frère *Doucin* et frère *Lallemand*, cette malheureuse bulle, composée de cent-trois propositions, dont la sacrée consulte ne retrancha que deux, et laquelle a troublé l'Etat, parce qu'on n'a pas eu encore en France assez de raison pour mépriser ces disputes ridicules, autant qu'elles sont méprisables.

10. Qu'en dernier lieu ils se sont déclarés eux-mêmes banqueroutiers, et qu'ils ont ruiné plusieurs familles.

11. Que leur institut est visiblement contraire aux lois de l'Etat, et que c'est trahir l'Etat, que de souffrir dans son sein des gens qui sont vœu d'obéir en certains cas à leur général plutôt qu'à leur prince.

12. Que l'exemple du Portugal doit inviter toutes les nations à l'imiter, et qu'une société convaincue d'avoir fait révolter une province du Paraguay, et d'avoir trempé dans l'assassinat de son souverain, doit être exterminée de la terre.

On conclut de ces raisons , que les flammes qui ont fait justice des frères *Guignard* et *Malagrida* , doivent mettre en cendres les collèges où des frères jésuites ont enseigné ces parricides, lesquels d'autres frères jésuites ont commis dans les palais des rois. Nous ne dissimulons ni n'affaiblissons aucun de ces reproches, nous avouons même qu'ils sont tous fondés.

Toutes ces raisons dûment pesées, nous concluons à garder les jésuites.

1. Parce qu'il ne leur est pas enjoint par leur règle d'exercer le péché dont est question; et qu'ils chassent d'ordinaire ceux d'entre eux qui font un grand scandale, quand ils leur sont inutiles.

2. Parce qu'ils élèvent la jeunesse en concurrence avec les universités, et que l'émulation est une belle chose.

3. Parce qu'on peut les contenir quand on peut les soutenir, comme a dit un sage.

4. Parce que, s'ils ont été parricides en France, ils ne le sont plus, et qu'il n'y a pas aujourd'hui un seul jésuite qui ait proposé d'affaiblir la famille royale.

5. Parce que, s'ils ont des constitutions impertinentes et dangereuses, on peut aisément les soustraire à un institut réprouvé par les lois, les rendre dépendans de supérieurs résidens en France, et non à Rome, et faire des citoyens de gens qui n'étaient que jésuites.

6. Parce qu'on peut défendre à frère *la Valette* de faire le commerce, et ordonner aux autres d'enseigner le latin, le grec, la géographie et les mathématiques, en cas qu'ils les sachent.

7. Parce que, s'ils contreviennent aux lois, on peut aisément les mettre au carcan, les envoyer aux galères, ou les pendre, selon l'exigence du cas.

Ayant humblement proposé ces conditions, je passe à la raison de la balance. On veut la tenir entre les nations; il faut la tenir entre les molinistes et les jansénistes.

Toute société veut s'étendre. Le conseil a été long temps partagé entre les tailleurs et les boutonniers. Le procès des savetiers et des cordonniers a été sur le bureau plusieurs années. Il faut encourager et réprimer toutes les compagnies. L'université est aussi modeste que fourrée, sans doute; mais elle s'éleva contre *François I.* et ordonna qu'on n'obéît point à l'édit qui établissait le concordat; mais elle déclara *Henri III* déchu de la couronne; mais elle empêcha qu'on ne priât DIEU pour *Henri IV*: c'est lui faire un très-grand bien que de lui opposer des ennemis qui la contiennent, comme c'est faire un très-grand bien aux frères jésuites de protéger l'université qui aura l'œil ouvert sur toutes les sottises qu'ils pourront faire.

Si vous donnez trop de pouvoir à un corps, foyez sûr qu'il en abusera. Que les moines de la Trappe soient répandus dans le monde, qu'ils confessent des princesses, qu'ils élèvent la jeunesse, qu'ils prêchent, qu'ils écrivent, ils feront au bout de dix ans semblables aux jésuites, et on sera obligé de les réprimer.

Lisez l'histoire, et nommez-moi la compagnie, la société, qui ne se soit pas écartée de son devoir dans les temps difficiles.

L'esprit convulsionnaire est-il aussi dangereux que l'esprit jésuitique? c'est un grand problème.

Celui-ci a toujours cherché à tromper l'autorité royale, pour en abuser; celui-là s'élève contre l'autorité royale: l'un veut tyranniser avec souplesse; l'autre fouler aux pieds les petits et les grands avec dureté. Les jésuites sont armés de filets, d'hameçons, de pièges de toute espèce; ils s'ouvrent toutes les portes en minant sous terre: les convulsionnaires veulent renverser les portes à force ouverte. Les jésuites flattent les passions des hommes pour les gouverner par ces passions mêmes: les Saints-Médardiens s'élèvent contre les goûts les plus innocens, pour imposer le joug affreux du fanatisme.

Les jésuites cherchent à se rendre indépendans de la hiérarchie; les Saints-Médardiens

à la détruire : les uns sont des serpens , et les autres des ours ; mais tous peuvent devenir utiles ; on fait de bon bouillon de vipère , et les ours fournissent des manchons.

La sagesse du gouvernement empêchera que nous ne soyons piqués par les uns , ni déchirés par les autres.

Mes frères , soyons de bons citoyens , de bons sujets du roi ; fuyons les fots et les fripons ; et pour Dieu , ne soyons ni jansénistes ni molinistes.

P E T I T A V I S

A U N J E S U I T E. (1)

IL vient de paraître une petite brochure édifiante d'un frère de la troupe de JESUS, intitulée : *Acceptation du défi hasardé par l'auteur des répliques aux apologies des jésuites. A Avignon, aux dépens des libraires.*

Il traite le respectable et savant auteur de ces répliques, de feseur de libelles. Le prétendu libelle que le frère de la troupe de JESUS attaque, est un ouvrage très-solide et très-lumineux d'un conseiller au parlement de Paris, et ce prétendu libelle ne contient rien dont la substance ne se retrouve dans les arrêts des parlemens qui ont condamné les jésuites. On cherche d'ordinaire à fléchir ses juges; mais notre frère leur parle comme s'ils étaient sur la sellette, et lui sur le grand banc.

(1) Les jésuites, après s'être laissé chasser comme des capucins, écrivirent contre les parlemens de gros volumes d'injures que personne ne put lire; ensuite ils se mirent à prêcher contre les philosophes, à écrire contre eux des mandemens, des dictionnaires, des brochures, ce qui leur valut un peu d'argent, et l'honneur de dîner à la table des valets de chambre de l'archevêque de Paris, *Beaumont*, qui, se souvenant qu'il était gentilhomme avant d'être prêtre, ne mangeait point avec des prêtres roturiers.

Notre frère (page 5) appelle le conseiller *Médée*, *don Quichotte*, *Goliath*, *Miphiboseth*, *Esope*. Il est difficile qu'un conseiller au parlement soit tout cela ensemble; notre frère prodigue un peu les épithètes.

Il dit (page 6) : Loin de moi ces grossièretés indécentes, ces injures audacieuses. Notre frère n'a pas de mémoire.

Il prend (page 8) le parti de *Suarez*, de *Vasquez*, de *Lessius*, &c. &c. Notre frère n'est pas adroit.

Il prétend (page 15) que ceux qui condamnent les jésuites détestent le ciel : *Oui le ciel*, dit-il, *qui a signalé par des miracles la sainteté de quelques jésuites*. Je voudrais bien, mon cher frère, que tu nous disses quels sont ces miracles. **JESUS** a nourri une fois cinq mille hommes avec cinq pains, &c. comme il est rapporté : et frère *la Valette* a ôté le pain à près de cinq mille personnes par sa banqueroute : font-ce là les miracles dont tu veux parler ?

Frère *Bouhours*, dans la première édition de la vie du bon homme *Ignace*, écrit que ce **GRAND HOMME**, après s'être fait fesser au collège de Sainte-Barbe, alla se confesser à un habitué de paroisse. Le confesseur, émerveillé de la sainteté du personnage, s'écria : *O mon Dieu, que ne puis-je écrire la vie de ce saint ! Ignace* qui entendit ces paroles, et qui était

fort malade , craignit qu'en effet son confesseur ne trahît sa modestie après sa mort , il pria le bon Dieu de faire mourir l'habitué le plutôt que faire se pourrait , et le pauvre diable mourut d'apoplexie.

Le même frère *Bouhours* assure , dans la vie de frère *François Xavier* , qu'un jour son crucifix étant tombé dans la mer , un cancre vint le lui rapporter.

Le même *Bouhours* assure que frère *Xavier* était dans deux endroits à la fois : et comme cela n'appartient qu'à l'eucharistie , le trait m'a paru gaillard.

De quoi t'avises-tu , frère , de parler (p. 57) de frère *Malagrida* , et de dire que la marquise de *Tavora* lui apparut plusieurs fois après son exécution ? Est-ce encore là un de tes miracles ?

Tu conviens (page 71) que plusieurs jésuites ont enseigné la doctrine du parricide , et pour les disculper , tu prouves qu'ils ont pris cette doctrine dans *S^t Thomas d'Aquin* , quoique grands ennemis de *Thomas* , et que plus de vingt jacobins ont précédé les jésuites dans cette charitable doctrine ; que veux-tu inférer de là ? que la *Somme de Thomas* est un fort mauvais livre , et qu'il faut chasser les jacobins comme les jésuites ? on pourra te répondre : *Très - volontiers* ; lis attentivement l'excellent discours de M. le procureur général de Rennes ,

tu verras à quoi sont bons la plupart des moines dans un Etat policé.

Tu ne passes pas *Jacques Clément* et *Bourgoin* aux jacobins ; mais songe que les jacobins ne te passeront pas frère *Guignard* , frère *Varade* , frère *Garnet* , frère *Oldecorn* , frère *Girard* , frère *Malagrida* , &c. &c. On disait que les jésuites étaient de grands politiques , mais tu ne me parais pas trop habile en attaquant à la fois les moines tes confrères , et les parlemens tes juges.

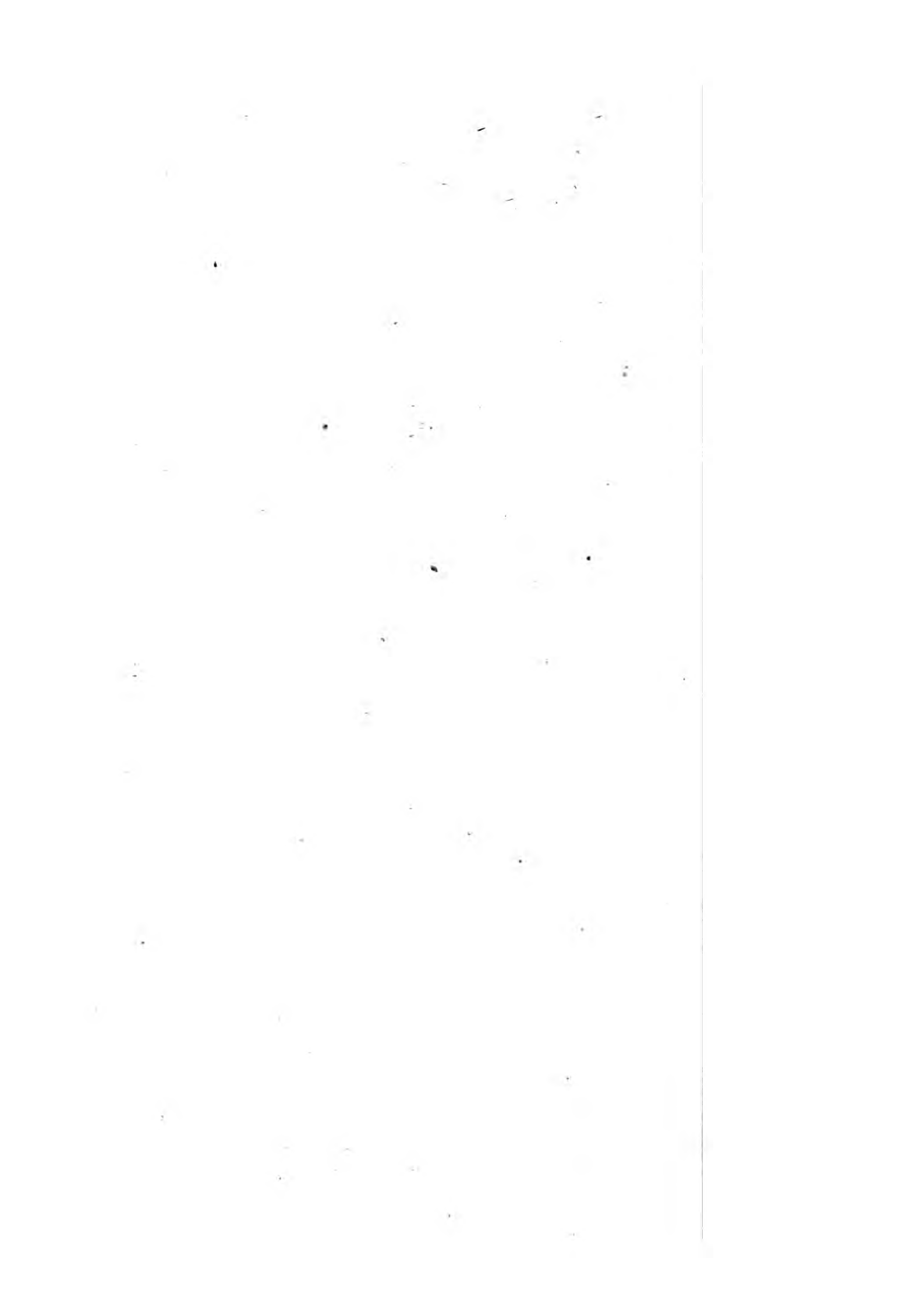
Quand nous aurons le bonheur de voir en France quelque nouveau *le Tellier* qui fera une constitution , qui l'enverra signer à Rome , qui trompera son pénitent , qui recevra les évêques dans son antichambre , qui prodiguera les lettres de cachet , tu pourras alors écrire hardiment , et te livrer à ton beau génie : mais à présent les temps sont changés ; ce n'est pas le tout d'être chassé , mon frère , il faut encore être modeste.

LES

LES QUAND, LÈS SI,

LES QUI, LES QUOI,

LES AH, AH! &c. &c.



AVERTISSEMENT.

LES pièces suivantes, qui eurent beaucoup de vogue en leur temps, ne sont pas toutes du même auteur ; il est même difficile de discerner ceux à qui elles appartiennent : il suffit de savoir que M. le Franc de Pompignan, ayant été admis à l'académie française, fit attendre six mois sa harangue de remerciement, et la prononça enfin le 10 mars 1760 ; mais au lieu de remercier l'académie, il fit un long discours contre les belles-lettres et contre l'académie, dans lequel il dit que l'abus des talens, le mépris de la religion, la haine de l'autorité font le caractère dominant des productions de ses confrères, que tout porte l'empreinte d'une littérature dépravée, d'une morale corrompue, et d'une philosophie altière qui s'ape également le trône et l'autel ; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richesses (parce qu'on ne déclame point tout bas), et qu'ils portent envie secrètement aux riches, &c.

Cet étrange discours si déplacé, si peu mesuré, si injuste, valut au sieur *le Franc* les pièces qu'on va lire.

Le sieur *le Franc*, au lieu de se rétracter honnêtement, comme il le devait, composa un mémoire justificatif, qu'il dit avoir présenté au roi, et il s'exprime ainsi dans ce mémoire : *Il faut que l'univers sache que le roi s'est occupé de mon mémoire, &c.* Il dit ensuite, *un homme de ma naissance.* Ayant poussé la modestie à cet excès, il voulut encore avoir celle de faire mettre au titre de son ouvrage : *Mémoire de M. le Franc, imprimé par ordre du roi* ; mais, comme sa majesté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut supprimé : cette démarche lui attira l'épître d'un frère de la Charité. (*)

(*) Voyez la satire intitulée : *la Vanité.*

LES QUAND.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une compagnie respectable d'hommes de lettres , il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de lettres , c'est insulter la compagnie et le public.

Quand par hasard on est riche , il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de lettres leur pauvreté dans un discours académique , et dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richesses , et qu'ils portent envie en secret aux riches ; 1°. parce que le récipiendaire ne peut savoir ce que ses confrères moins opulens que lui pensent en secret ; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

Quand on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages , c'est une étrange témérité de décrier son siècle.

Quand on est à peine homme de lettres , et nullement philosophe , il ne sied pas de dire que notre nation n'a qu'une fausse littérature et une vaine philosophie.

Quand on a traduit et outré même la prière du déiste , composée par *Pope* ; *quand* on a été privé six mois entiers de sa charge en province , pour avoir traduit et envenimé cette formule du déisme ; *quand* enfin on a été redevable à des

philosophes de la jouissance de cette charge , c'est manquer à la fois à la reconnaissance , à la vérité , à la justice , que d'accuser les philosophes d'impiété , et c'est insulter à toutes les bienséances de se donner les airs de parler de religion dans un discours public , devant une académie qui a pour maxime et pour loi de n'en jamais parler dans ses assemblées.

Quand on prononce devant une académie un de ces discours dont on parle un jour ou deux , et que même quelquefois on porte aux pieds du trône , c'est être coupable envers ses concitoyens d'oser dire dans ce discours que la philosophie de nos jours sape les fondemens du trône et de l'autel. C'est jouer le rôle d'un délateur , d'oser avancer que la haine de l'autorité est le caractère dominant de nos productions ; et c'est être délateur avec une imposture bien odieuse , puisque non-seulement les gens de lettres sont les sujets les plus soumis , mais qu'ils n'ont même aucun privilège , aucune prérogative , qui puisse jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus criminel que de vouloir donner aux princes et aux ministres des idées si injustes sur des sujets fidèles , dont les études font honneur à la nation : mais heureusement les princes et les ministres ne lisent point ces discours , et ceux qui les ont lus une fois ne les lisent plus.

Quand on succède à un homme bizarre, qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'existence d'un Dieu, tirées des desseins, des rapports et des fins de tous les ouvrages de la création, seules preuves admises par les philosophes, et seules preuves consacrées par les pères de l'Eglise; *quand* cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pu pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière; *quand* à ces preuves frappantes qui éclairent tous les yeux, il a substitué ridiculement une équation d'algèbre, il ne faut pas dire, à la vérité, que ce raisonneur était un athée, parce qu'il ne faut accuser personne d'athéisme, et encore moins l'homme à qui l'on succède; mais aussi ne faut-il pas le proposer comme le modèle des écrivains religieux: il faut se taire, ou du moins parler avec plus d'art et de retenue.

Quand on harangue en France une académie, il ne faut pas s'emporter contre les philosophes qu'a produits l'Angleterre, il faudrait plutôt les étudier.

Quand on est admis dans un corps respectable, il faut dans sa harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes et des talens médiocres.

L E S S I.

Si on n'est pas homme de lettres, quoiqu'on ait beaucoup lu et beaucoup écrit, quoiqu'on possède les langues et qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité, quoiqu'on soit orateur, poète ou historien, on l'est encore moins lorsqu'on n'a qu'une érudition superficielle, qu'on ignore l'antiquité, qu'on n'est pas historien, et qu'on se réduit à n'être qu'un rhéteur emporté et un poète médiocre.

Si on n'est pas philosophe pour avoir fait des traités de morale et de métaphysique, atteint les hauteurs de la géométrie, et révélé les secrets de l'histoire naturelle, on l'est encore moins lorsqu'on ignore ces choses, et qu'on s'avise d'insulter à ceux qui les savent.

Si pour être homme de lettres et philosophe, il faut être vertueux et chrétien, *Homère* et *Horace* n'étaient pas hommes de lettres, *Socrate* et *Platon* n'étaient pas philosophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature, il faudrait faire connaître et punir les auteurs féditieux qui consacraient dans leurs ouvrages l'esprit de révolte et le mépris des lois; mais si les gens de lettres ne sont pas coupables de ces excès, si c'est le fanatisme même de leurs persécuteurs qui a mis le poignard aux mains
d'un

d'un parricide, il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si les gens de lettres étaient féditieux, ils le seraient sans prétexte et sans intérêt ; mais si ceux qui les accusent de fédition attentaient à l'autorité du souverain, ils auraient des prétextes qu'on a souvent fait valoir, et des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

Si un homme qui accuse les philosophes de vouloir saper les fondemens du trône et de haïr l'autorité, avait peint de couleurs odieuses une recherche des possessions des citoyens, sagement ordonnée par le souverain ; s'il avait appelé cette recherche *un genre d'inquisition (a)*, ressemblant à un dénombrement d'esclavage ; si ce même homme avait osé envenimer par une ironie insolente et injuste l'attention que son roi a donnée à des essais d'agriculture ; si, dissimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions vraiment dignes d'un monarque, il n'y avait trouvé qu'une occasion de lui dire avec amertume : *Sire, les spéculations (b) des machines qu'on vous présente des essais faits sous vos yeux, ne rendront pas nos champs moins incultes ; le parc de Versailles ne décide point de l'état de nos campagnes ; cet homme, après avoir insulté*

(a) Dans un discours imprimé du sieur le Franc de Pompignan.

(b) *Ibid.*

de la sorte à l'autorité, ne ferait-il pas bien imprudent d'accuser des citoyens paisibles et soumis, de haine pour l'autorité ?

Si un prince s'exagère les malheurs de ses peuples, qui n'ont pas besoin d'être exagérés pour être sentis, il ne faut pas dire que ce sentiment de bonté du monarque suffit pour adoucir les malheurs de ses sujets, parce que la bonté des princes doit être agissante comme celle de la Divinité, et qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir; mais heureusement nos princes ne se conduisent pas d'après les maximes de l'auteur du discours.

Si un homme, dont l'intérêt guide toutes les démarches, veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement insultée, il ne doit pas se permettre de passer sans intervalle au dernier degré de la flatterie; parce que celui qu'il voudrait flatter, n'ayant point oublié l'insulte, verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre chose qu'un changement dans les intérêts.

Si les gens de lettres sont divisés entre eux, il faut regarder cette division comme une suite de la faiblesse humaine, et ne pas s'en prévaloir pour décrier la littérature; mais *si* ceux qui déchirent les gens de lettres sont animés du même esprit que l'auteur du discours, *si* ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple

de cette fureur, de quel front ose-t-il la reprocher à son siècle?

Si quelque homme de lettres s'élève contre ce que la naissance et les dignités ont de plus éminent en écrivant une satire personnelle, un gouvernement modéré le punira, en proportionnant la peine à l'injure, et en estimant l'injure avec équité; mais *si* quelques gens de lettres fuient le commerce des grands, *s'ils* ne sont pas de vils flatteurs, *s'ils* jugent l'homme au travers de son rang, *s'ils* écrivent que tous les hommes sont égaux; il faudra estimer ces sentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorsqu'on ne peut y atteindre.

S'il ne faut pas afficher dans le sanctuaire des lettres l'anathème qui les proscriit, que doit-on dire d'un discours à l'académie, qui n'est qu'une satire des lettres et de ceux qui les cultivent?

Si les bibliothèques formées des ouvrages de notre siècle n'étaient qu'un recueil d'écrits scandaleux, frivoles ou insolens, on pourrait y trouver la Prière du déiste, le Voyage de Provence, &c. et le discours prononcé le 16 mars à l'académie française.

Si l'auteur de ce discours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui faisait en le recevant dans une compagnie respectable, il pouvait cependant s'abaisser aux expressions de

la reconnaissance que les *Corneille* et les *Racine* ont employées ; il ne devait pas dire à ses confrères, pour tout remerciement, qu'il a été appelé par leurs suffrages, ou il devait ajouter qu'il les avait déjà demandés sans les obtenir.

Si la mort de M. de *Maupertuis* a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occasion de décrier la vie de quelques philosophes qui pourront mourir aussi chrétiennement que lui.

Si M. de *Maupertuis* a désavoué les conséquences qu'on a voulu tirer de ses opinions métaphysiques sur l'essence de la matière, et s'il s'est justifié comme il a pu sur le reproche d'irréligion, on peut croire qu'il n'avait pas prévu ses conséquences, et qu'il était tout-à-fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans sa jeunesse ; mais il ne faut pas donner sa justification comme une formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte : il ne faut pas dire que celui qui croit une religion révélée croit tout, parce que les juifs, les luthériens, les calvinistes, les sociniens même croient à la révélation, prononcent ce mot si décisif, et ont encore beaucoup de choses à croire ; et surtout il ne faut pas communiquer à l'académie française cette observation théologique, fautive et déplacée, comme trop importante pour la laisser échapper.

Si M. de *Maupertuis* a été accusé de liberté

de penser, cet exemple même devait rendre l'auteur du discours plus circonspect dans ses jugemens, et plus retenu à former la même accusation.

Si la religion n'était pas assez respectée dans quelques écrivains modernes, il faudrait travailler à les convaincre et à les éclairer; mais il ne faut ni calomnier les gens de lettres qui la respectent sans la prêcher, ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

Si l'auteur du discours prononcé à l'académie le 10 mars 1760, n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens, il est bien aveugle; mais *s'il l'a prévue, illi robur et æs triplex.*

LES POUR, LES QUE,

LES QUI, LES QUOI.

LES POUR.

*P*OUR vivre un peu joyeusement,
Croyez-moi, n'offensez personne :
C'est un petit avis qu'on donne
Au sieur le Franc de Pompignan.

*P*our plaire il faut que l'agrément
Tous vos préceptes assaisonne ;
Le sieur le Franc de Pompignan
Pense-t-il donc être en sorbonne ?

*P*our instruire il faut qu'on raisonne
Sans déclamer insolemment ,
Sans quoi plus d'un sifflet fredonne
Aux oreilles d'un Pompignan.

*P*our prix d'un discours impudent,
Digne des bords de la Garonne ,
Paris offre cette couronne
Au sieur le Franc de Pompignan.

LES QU E.

*Q*UE Paul le Franc de Pompignan
Ait fait en pleine académie
Un discours très-impertinent ,
Et qu'elle en soit tout endormie ;

*Qu'*il ait bu jusques à la lie
Le calice un peu dégoûtant
De vingt censures qu'on publie ,
Et dont je suis assez content ;

Que , pour comble de châtement ,
Quand le public le mortifie ,
Un Fréron le béatifie ;
Ce qui redouble son tourment ;

*Qu'*ailleurs un noir petit pédant
Insulte à la philosophie ,
Et qu'il serve de trucheman
A Chaumeix qui se crucifie ;

Que l'orgueil et l'hypocrisie
Contre les gens de jugement
Étalent une frénésie ,
Que l'on siffle unanimement ;

Que parmi nous à tout moment
Cinquante espèces de folie

Se succèdent rapidement ,
Et qu'aucune ne soit jolie ;

Qu'un jésuite avec courtoisie
S'intrigue par-tout fourdement ,
Et reproche un peu d'hérésie
Aux gens tenant le parlement ;

Qu'un janséniste ouvertement
Fronde la cour avec furie ;
Je conclus très-pertinemment
Qu'il faut que le sage s'en rie.

L E S Q U I.

*Q*UI pilla jadis Métastase ,
Et qui crut imiter Maron ,
Qui bouffi d'ostentation ,
Sur ses écrits est en extase ;

Qui fit longuement paraphrase
David , en dépit d'Apollon ,
Prétendant passer pour un vase
Qu'on appelle d'élection ;

Qui , parlant à sa nation ,
Et l'insultant avec emphase ,
Pense être au haut de l'Hélicon
Lorsqu'il barbotte dans la vase ;

Qui dans plus d'une périphrase
A ses maîtres fait la leçon ,
Entre nous , je crois que son nom
Commence en *V* , finit en *aze*.

L E S Q U O I .

Q U O I ! c'est le Franc de Pompignan ,
Auteur de chanfons judaïques ,
Barbouilleur du vieux Testament ,
Qui fait des discours fatiriques ?

Quoi ! dans ces odes hébraïques
Qu'il translata si tristement ,
A-t-il pris ces propos caustiques ,
Qu'il débite si lourdement ?

Quoi ! verrait-on patiemment
Tant de pauvretés emphatiques ?
L'ennui , dans nos temps véridiques ,
Ne se pardonne nullement.

Quoi ! Pompignan dans ses répliques
M'ennuîra comme ci-devant ?
Nous le poursuivrons très-gaîment
Pour ses fatras mélancoliques.

LES CAR.

A MONSIEUR

LE FRANC DE POMPIGNAN.

Vous ne cessez point de calomnier la nation, *car* jusque dans l'éloge de feu monseigneur le duc de Bourgogne , lorsqu'il ne s'agit que d'effuyer nos larmes , vous ne parlez à l'héritier du trône , au père affligé , au prince sensible et juste , que de la fausse et aveugle philosophie qui règne en France , de la raison égarée , des cœurs corrompus, des mains suspectes, d'esprits gâtés par des opinions dangereuses ; vous dites que dans ce siècle on ne regarde la mort que comme le retour au néant , &c.

Vous avez tort ; *car* il est cruel de dire à la maison royale , que la France est pleine d'esprits qui ont peu de respect pour la religion catholique , et d'insinuer qu'ils en auront peu pour le trône. Il est barbare de peindre comme dangereux des gens de lettres qui sont presque tous sans appui ; il est affreux de faire le métier de délateur , quand on s'érige en consolateur , et de vouloir irriter des cœurs dont vous prétendez adoucir les regrets par vos phrases.

On voit assez que vous cherchez à écarter les gens de lettres de l'éducation des enfans de France , *car* vous aspirez à en être chargé vous-même , vous et monsieur votre frère ; *car* pour paraître à la cour en maître , vous priâtes M. Dupré de Saint-Maur , qui vous recevait à l'académie , de vous comparer à *Moïse* , dans son beau discours , et monsieur votre frère à *Aaron* ; ce qu'il fit , et ce qu'il ne fera plus.

Ah , *Moïse* de Montauban ! vous n'aviez pas pris dans les Tables de la loi votre Prière du déiste , *car* elle n'y est pas. Cessez donc d'imputer des sentimens d'impiété à la nation , *car* vous avez ouvertement professé l'impiété.

Ce n'était pas ce que professait le professeur en droit votre grand-père , professant à Cahors : c'était un homme sage que ce professeur ; s'il vivait encore , il vous dirait : Mon fils , soyez modeste , corrigez les vers de votre Didon , qui sont lâches , faibles , durs , secs , hérissés de solécismes.

Récitez les psaumes pénitentiels , et ne les transtetez point en vers plus durs et plus chargés d'épithètes que votre Didon ; ne soyez point hypocrite après avoir été impie , *car* c'est-là le mal. Demandez pardon à l'académie de l'avoir insultée , et surtout ennuyée , la seule fois que vous avez osé paraître devant elle. Ne donnez point de mémoire au roi , *car* il ne les

lira pas ; et n' imaginez point de les faire imprimer par ordre du roi , *car* le roi n'en donnera par l'ordre ; ne foyez point délateur , *car* c'est un vilain métier ; ne faites point le grand feigneur , *car* vous êtes d'une bonne bourgeoisie ; ne cabalez plus pour être intrus dans l'éducation de nos princes , *car* , comme vous dites dans votre épître à monseigneur le dauphin , elle ne sera pas confiée aux esprits gâtés , aux auteurs de la Prière du déiste , ni aux têtes chaudes qui ont l'esprit froid ; n'insultez point les gens de lettres , *car* ils vous diront des vérités.

Si vous présidez à la cour des aides de Cahors , ou à l'élection , ou au grenier à sel , n'imitiez point ce juge de village dont parle *Horace* , qui portait le laticlave , et feisait parade de sa chaire curule , *car* on en rit.

Ne dites plus au roi dans un libelle de supplication , qu'il *traite ses sujets comme des esclaves* ; *car* alors ce n'est plus une supplication , et il ne reste que le libelle ; et lorsqu'on est coupable d'un libelle si insensé , on a beau faire sa cour au père *Desmarets* jésuite , le père *Desmarets* jésuite ne vous fera jamais entrer dans le conseil , *car* il n'y entrera pas lui-même.

L E S A H, A H.

A MOÏSE LE FRANC DE POMPIGNAN.

*A*H, ah, Moïse le Franc de Pompignan, vous êtes donc un plagiaire, et vous nous fefiez accroire que vous étiez un génie !

*A*h, ah, vous avez donc pillé le père *Villermet* dans votre histoire de monseigneur le duc de Bourgogne, et vous vous portiez pour historio-
graphe des enfans de France, écrivant de votre chef. Vous avez cru que les biens des jésuites étaient déjà confisqués; vous vous êtes pressé de vous emparer de leur style. Vous êtes traducteur de *Villermet* après avoir été traducteur de *Métastase*, et vous n'en disiez mot !

*A*h, ah, vous vous donniez pour un favori que la famille royale a prié de vouloir bien écrire l'histoire des enfans de France. Vous nous induisiez en erreur, en disant dans votre épître dédicatoire à monseigneur le dauphin, et à madame la dauphine : *J'obéis à vos ordres*; et il se trouve que vous avez seulement usé de la permission qu'ils ont daigné vous donner de leur dédier votre petite translation, permission qu'on accorde à qui la demande.

Il semble par votre épître dédicatoire que le roi et monseigneur le dauphin vous aient dit :

Monfieur le Franc de Pompignan , ayez la bonté d'apprendre à l'univers que nous ne confierons jamais nos enfans à des mains fufpectes , à des cœurs corrompus , à des efprits gâtés.

Mais , *Moïfe le Franc* , qui jamais a voulu faire élever fes enfans par des efprits gâtés , et des cœurs corrompus , qui ont des mains fufpectes ? Vos mains ont fans doute un bon cœur ; mais ce n'eft pas affez pour élever nos princes.

Ah , ah , Moïfe le Franc de Pompignan , vous vouliez donc faire trembler toute la littérature ? Il y avoit un jour un fanfaron qui donnoit des coups de pied dans le cu à un pauvre diable , et celui-ci les recevoit par refpect ; vint un brave qui donna des coups de pied au cu du fanfaron ; le pauvre diable fe retourne , et dit à fon batteur : *Ah , ah* , *Monfieur* , vous ne m'aviez pas dit que vous étiez un poltron ; et il roffa le fanfaron à fon tour , de quoi le prochain fut merveilleufement content : *Ah , ah !*

E X T R A I T

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy, le premier juillet 1760.

LE mémoire de M. le Franc de Montauban, présenté au roi, étant parvenu à Montauban, et chacun étant stupéfait, les parens du sieur auteur du mémoire s'affemblèrent, et ayant reconnu que ledit sieur instruisait familièrement sa majesté de ses gestes, dits et écrits, qu'il parlait au roi des entretiens amiables que lui sieur le Franc avait eus avec M. d'Aguesseau, qu'il apprenait au roi qu'il avait eu une bibliothèque à Montauban, et de plus, qu'il fesait des vers; ayant remarqué dans ledit écrit plusieurs autres passages qui dénotaient une tête attaquée, ils députèrent en poste un avocat de ladite ville au sieur auteur, demeurant pour lors à Paris, et lui enjoignirent de s'informer exactement de sa santé, et d'en faire un rapport juridique. Ledit avocat, accompagné d'un témoin irréprochable, alla à Paris, et se transporta chez le malade: il le trouva debout, à la vérité, mais les yeux un peu

égarés, et le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés : *Jehovah Jupiter Seigneur.* (a)

Je ne suis qu'un avocat, répondit le voyageur ; je ne m'appelle point Jehovah. Avez-vous vu le roi, dit le malade ? Non, Monsieur, je viens vous voir. Allez dire au roi de ma part, reprit le fleur malade, qu'il relise mon mémoire, et portez-lui le catalogue de ma bibliothèque. L'avocat lui conseilla de manger de bons potages, de se baigner, et de se coucher de bonne heure. A ces mots, le patient eut des convulsions, et dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les êtres,
 Dans ton amour paternel,
 Pour nous former tu pénètres
 Dans l'ombre du sein maternel. (b)

Eh, Monsieur, dit l'avocat, pourquoi me citez-vous ces détestables vers, quand je vous parle raison ? Le malade écuma à ce propos, et grinçant les dents, il dit :

Le cruel Amalec tombe (c)
 Sous le fer de Jofué ;

(a) Prière du déiste, composée par ledit fleur.

(b) Poésies sacrées dudit auteur, page 61.

(c) *Ibid.* page 87.

L'orgueilleux Jabin succombe
Sous le fer d'Abinoé.
Iffacar a pris les armes :
Zabulon court aux alarmes.

L'avocat versa des larmes en voyant l'état lamentable du patient; il retourna à Montauban faire son rapport juridique, et la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos*, fit interdire le sieur le Franc de Pompignan, jusqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la santé d'icelui.

R E L A T I O N

*Du voyage de M. le marquis le Franc de
Pompignan , depuis Pompignan jusqu'à
Fontainebleau , adressée au procureur fiscal
du village de Pompignan.*

Vous fûtes témoin de ma gloire , mon cher ami ; vous étiez à côté de moi , dans cette superbe procession , lorsque j'étais derrière un jeune jésuite. Tous les bourdons du pays se faisaient entendre , tous les paysans étaient mes gardes ; vous entendîtes ce sermon , dans lequel il est dit que j'ai la jeunesse de l'aigle , et que je suis assis près des astres , tandis que l'envie gémit sous mes pieds. Vous savez combien ce sermon me coûta de soins ; je le refis jusqu'à trois fois à l'aide de celui qui le prononça ; car on ne parvient à la postérité qu'en corrigeant ses ouvrages dans le temps présent.

Vous assistâtes à ce splendide repas de vingt six couverts , dont il sera parlé à jamais. Vous savez que je me dérobaï quelques jours après aux acclamations de la province ; je pris la poste pour la cour , ma réputation me

précédait par-tout. Je trouvai à Cahors mon portrait en taille-douce , dans le cabaret : il y avait au bas cinq petits vers qui faisaient une belle allusion aux astres , auprès desquels je suis assis.

Le Franc plane sur l'horizon :
 Le ciel en rit , l'enfer en pleure.
 L'empyrée était le beau nom
 Que lui donna l'ami Piron ;
 Et c'est à présent sa demeure.

Dès que j'arrivai à Limoges , je rencontrai le petit-fils de M. de *Pourceaugnac* ; il était instruit de ma fête , il me dit qu'elle ressemblait parfaitement au repas bien trouffé que monsieur son grand-père avait donné. Nous nous séparâmes à regret l'un de l'autre.

Quand j'arrivai à Orléans , je trouvai que la plupart des chanoines savaient déjà par cœur les endroits les plus remarquables de mon discours. Je me hâtai d'arriver à Fontainebleau , et j'allai le lendemain au lever du roi , accompagné de M. *Fréron* , que j'avais mandé exprès ; dès que le roi nous vit , il nous adressa gracieusement la parole à l'un et à l'autre : M. le marquis , me dit sa majesté , je fais que vous avez à Pompignan autant de réputation qu'en avait à Cahors votre grand-père le

professeur. N'auriez-vous point sur vous ce beau sermon de votre façon qui a fait tant de bruit ? J'en présentai alors des exemplaires au roi , à la reine , à monsieur le dauphin. Le roi se fit lire à haute voix par son lecteur ordinaire les endroits les plus remarquables : on voyait la joie répandue sur tous les visages ; tout le monde me regardait en rétrécissant les yeux , en retirant doucement vers les joues les deux coins de la bouche , et en mettant les mains sur les côtés , ce qui est le signe pathologique de la joie. En vérité , dit M. le dauphin , nous n'avons en France que M. le marquis de *Pompignan* qui écrive de ce style.

Allez-vous souvent à l'académie , me dit le roi ? Non , Sire , lui répondis-je. L'académie va donc chez vous ? reprit le roi (c'était précisément le même discours que *Louis XIV* avait tenu à *Despréaux*). Je répondis que l'académie n'est composée que de libertins et de gens de mauvais goût , qui rendent rarement justice au mérite ; et vous , dit le roi à M. *Fréron* , n'êtes-vous pas de l'académie ? Pas encore , répondit M. *Fréron*. Il eut alors l'honneur de présenter ses feuilles à la famille royale , et je restai à causer avec le roi. Sire , lui dis-je , vous connaissez ma bibliothèque ? Oh tant ! dit le roi , vous m'en avez tant parlé dans un de vos beaux mémoires. . . . Comme nous

en étions là , le roi et moi , lareine s'approcha , et me demanda si je n'avais pas fait quelque nouveau psaume judaïque ? J'eus l'honneur de lui réciter sur le champ le dernier que j'ai composé , dont voici la plus belle strophe :

Quand les fiers Israélites
Des rochers de Beth-Phégor ,
Dans les plaines moabites ,
S'avancèrent vers Achor ;
Galgala faisi de crainte ,
Abandonna son enceinte ,
Fuyant vers Samaraïm ;
Et dans leurs rocs se cachèrent
Les peuples qui trébuchèrent
De Béthel à Séboïm.

Ce ne fut qu'un cri autour de moi , et je fus reconduit avec des acclamations universelles , qui ressembloient à celles de *Nicole* dans le Bourgeois gentilhomme.

L E T T R E

DE M. DE L'ECLUSE,

*Chirurgien-dentiste, seigneur du Tilloy, près
de Montargis, à M. son curé.*

MONSIEUR MON CURÉ,

Vous savez que j'ai recrépi à mes dépens l'église du Tilloy, et que j'ai raccommodé les deux tiers de la tribune qui était pourrie, à peine m'en avez-vous remercié; je ne m'en suis pas seulement remercié moi-même, cela n'a fait aucun bruit, tandis que M. *le Franc de Pompignan* de Montauban jouit d'une gloire immortelle.

Vous me direz que cette gloire, il se l'est donnée à lui-même, qu'il a tout arrangé, tout fait, jusqu'au sermon qu'on a prononcé à son honneur dans l'église de son village; qu'il a fait imprimer ce sermon et la relation de cette belle fête, à Paris, chez *Barbou*, rue Saint Jacques, aux grues; que quand on veut passer à la postérité, il faut se donner beaucoup de peines, et que je ne m'en suis

donné aucune ; vous avez craint , dites-vous , le sort des prédicateurs modernes , que M. le *Franc de Pompignan* traite dans sa préface d'écrivains impertinens , comme il a traité les académiciens de Paris de libertins , dans son discours à l'académie. Mais , mon cher pasteur , on n'exige pas d'un curé de campagne l'éloquence d'un évêque du Puy.

Ne pouviez-vous pas vaincre ma modestie , et me forcer doucement à recevoir l'immortalité ? qui vous empêchait de comparer l'église du Tilloy (page 3) à la sainte Cité de Jérusalem descendant du ciel ? ne vous était-il pas aisé de me louer moi présent ? c'est ainsi qu'on en a usé à Pompignan , immédiatement avant d'implorer les lumières du Saint-Esprit et de la vierge *Marie*. On a eu soin de mettre en marge : M le marquis de *Pompignan* présent.

Quand je vous ai fait de doux reproches sur votre négligence dans une affaire si grave , vous m'avez répondu que c'est ma faute de n'avoir point pris le titre de marquis , que mon grand-père n'était que docteur en médecine de la faculté de Bourges ; que celui de M. de *Pompignan* était professeur en droit canon à Cahors : vous ajoutez que votre paroisse est trop près de Paris , et que ce qui est grand et admirable à deux cents lieues de la capitale , n'a peut-être pas tant d'éclat dans son voisinage.

Cependant , Monsieur , il m'est bien dur de n'avoir travaillé que pour DIEU , tandis que M. de *Pompignan* reçoit sa récompense dans ce monde.

M. le marquis de *Pompignan* fait la description de sa procession ; il y avait , dit-il , à la tête un jeune jésuite (page 32) , derrière lequel marchait immédiatement M. de *Pompignan* avec son procureur fiscal.

Mais , Monsieur , n'avons-nous pas eu aussi une procession , un procureur fiscal et un greffier ? s'il m'a manqué le derrière d'un jeune jésuite , cela ne peut-il pas se réparer ?

M. le *Franc* rapporte que M. l'abbé *la Coste* officia d'une manière imposante ; n'avez-vous pas officié d'une manière édifiante ? Nous avons entendu parler d'un abbé *la Coste* qui en imposait en effet ; c'était un associé du sieur *Fréron* , et on fit même un passe-droit à ce dernier pour avancer l'abbé *la Coste* dans la marine ; je ne crois pas que ce soit le même dont M. de *Pompignan* nous parle.

Au reste , Monsieur , l'église du Tilloy avait un très-grand avantage sur celle de *Pompignan* ; vous avez une sacristie , et M. de *Pompignan* avoue lui-même qu'il n'en a point , et que le prêtre , le diacre et le sous-diacre furent obligés de s'habiller dans sa bibliothèque ; cela est un peu irrégulier , mais aussi il a parlé de sa
bibliothèque

bibliothèque au roi; il est dit en marge (p. 31) qu'un ministre d'Etat a trouvé sa bibliothèque fort belle; on y trouve une collection immense de tous les exemplaires qu'on a jamais tirés des cantiques hébraïques de M. de *Pompignan*, et de son discours à l'académie française; tandis que les petits écrits badins où l'on se moque un peu de M. de *Pompignan*, sont condamnés à être dispersés en feuilles volantes, abandonnées à leur mauvais sort sur toutes les cheminées de Paris, où il peut avoir la satisfaction de les voir pour les immoler à sa gloire.

Il est dit même, dans le sermon prononcé à *Pompignan*, „ que DIEU donne à ce marquis la jeunesse et les ailes de l'aigle; qu'il est assis près des astres (page 14); que l'impie rampe à ses pieds dans la boue, qu'il est admiré de l'univers, et que son génie brille d'un éclat immortel. „

Voilà, Monsieur, la justice que se rend à lui-même le marquis, tandis que je reste inconnu au Tilloy.

On ajoute que M. le marquis eut ce jour-là une table de vingt-six couverts (page 38), je vois que la renommée est aussi injuste que la fortune; nous étions trente-deux le jour de la dédicace de votre église, et cela n'a pas seulement été remarqué dans Montargis.

Enfin, il est parlé de madame la marquise

de *Pompignan* , et on n'a pas dit un mot de madame de l'*Ecluse* ; on se prévaut même du jugement du sieur *Fréron* , qui appelle cette partie du sermon une églogue en prose ; (page 36) éloge qu'il donne aussi aux vers de M. de *Pompignan*.

Enfin , M. de *Pompignan* jouit de tous les honneurs possibles , depuis son beau discours à l'académie française ; la France ne parle que de lui , et je suis oublié : je demande à messieurs de l'académie si cela est juste.

J'ai l'honneur d'être , &c.

H Y M N E ,

Chanté au village de Pompignan.

Sur l'air : *de Béchamel.*

Nous avons vu ce beau village de Pompignan , Et ce marquis brillant et sage , modeste et grand , De ses vertus premier garant ; Et vive le roi et Simon le Franc , Son favori , Son favori.	A Paris c'est tout autrement , Et vive le roi et Simon le Franc , Son favori , Son favori.
Il a recrépi sa chapelle et tous ses vers ; Il poursuit avec un saint zèle les gens pervers.	J'ai fait un pfautier judaïque , on n'en fait rien ; J'ai fait un beau panégyrique , et c'est le mien : De moi je suis assez content ; Et vive le roi et Simon le Franc , Son favori , Son favori.
Tout son clergé s'en va chantant : Et vive le roi et Simon le Franc , Son favori , Son favori.	Je retourne à la cour en poste charmer les grands. Je protège l'abbé la Coste et mes parens ;
En aumusse un jeune jésuite allait devant , Gravement marchait à sa suite sieur Pompignan	Je suis sifflé par les méchans ; Et vive le roi et Simon le Franc , Son favori , Son favori.
En beau fatin de président ; Et vive le roi et Simon le Franc , Son favori , Son favori.	Bientôt il revient à Versailles d'un air humain , Aux ducs et pairs , à la canaille ferrant la main ,
Je suis marquis , robin , poëte , mes chers amis ; Vous voyez que je suis prophète en mon pays.	Récitant ses vers dignement ; Et vive le roi et Simon le Franc , Son favori , Son favori.

LETTRE DE PARIS,

Du 28 février 1763.

VOICI ce qui vient d'arriver au sujet du marquisat de Pompignan. On a porté à M. le garde des sceaux les lettres-patentes à sceller; il les a lues, et il a trouvé :

Que le roi désirant reconnaître les services importans que la maison de *le Franc* avait rendus à l'Etat, depuis la fondation de la monarchie, soit dans la robe, soit dans l'épée, désirant récompenser personnellement les services que M. *le Franc* avait rendus à sa patrie et à la religion, soit en qualité de magistrat, et à la tête d'une cour souveraine, soit en qualité d'homme de lettres, et nommément le soin qu'il a pris d'immortaliser la mémoire de M. le duc de Bourgogne par le bel éloge qu'il en a fait; sa majesté, en attendant mieux, avait jugé à propos d'ériger en marquisat la terre de Pompignan, n'entendant néanmoins sa majesté que ce fût-là une récompense, mais une faible marque de satisfaction, &c.

M. le garde des sceaux a cru que la tête

avait tourné au secrétaire du roi qui avait rédigé ces patentes ; il l'a envoyé chercher : (ce secrétaire du roi est M. *Carpot*) M. de *Brou* lui a demandé s'il avait perdu l'esprit , disant que quand ce seraient les *Montmorenci*, les *Châtillon* , les *la Trimouille* , il n'en eût pas mis davantage. Il est vrai , Monseigneur , lui a dit M. *Carpot* , que c'est moi qui ai dressé les lettres , mais la formule m'en a été envoyée..... Et par qui?... Par M. *le Franc* ; il y en avait bien davantage , mais j'en ai retranché les trois quarts. . . . Eh bien , lui a dit M. de *Brou* , retranchez l'autre quart , et nous verrons : Et vive le roi et *Simon le Franc* , son favori , son favori !

F R A G M E N T

D' U N E

LETTRE SUR DIDON,

T R A G E D I E.

PLUSIEURS personnes ayant à l'envi rendu *M. le Franc de Pompignan* célèbre, et tout Paris parlant de lui, j'ai voulu le lire; j'ai trouvé sa *Didon*; je n'ai pu encore aller au-delà de la première scène; mais j'espère poursuivre avec le temps: cette première scène m'a paru un chef-d'œuvre. *Jarbe* déclare d'abord:

Que ses ambassadeurs irrités et confus
Trop souvent de la reine ont *subi* les refus:
Qu'il *contient* cependant la fureur qui l'anime,
Que déguisant encor son dépit *légitime*,
Pour la dernière fois en *proie* à ses hauteurs,
Il vient sous le *faux nom* de ses ambassadeurs,
Au milieu de la cour d'une reine étrangère,
D'un refus obstiné pénétrer le mystère.
Que fait-il? n'écouter qu'un transport amoureux,
Se découvrir lui-même, et déclarer ses feux.

Maderbal, officier de la reine étrangère, lui répond:

Vos feux! que dites-vous? ciel, quelle est ma surprise!

Ce *Maderbal* en effet peut être surpris, pour peu qu'il sache la langue française, que des ambassadeurs *subissent* des refus, &c. que le prince *Jarbe*,

. En proie à des hauteurs,
Vienne sous le faux nom de ses ambassadeurs.

Car ce *Maderbal* doit croire que ces ambassadeurs ont un faux nom, et que ce *Jarbe* prend les noms de trois ou quatre ambassadeurs à la fois. *Jarbe* lui réplique :

Je pardonne sans peine à ton étonnement ;
Mais apprends aujourd'hui l'excès de mon tourment ;
J'ai quitté malgré moi *les bords* de Géthulie.

C'est comme si on disait, j'ai quitté *les bords* de Quercy, qui est au milieu des terres. Ensuite il apprend à cet officier,

Qu'il vient peut-être épris d'une flamme trop vaine,
Tenter lui-même encor cette superbe reine.

Apparemment que la tentation n'a pas réussi, car il ajoute que ses soldats et ses vaisseaux

Couvriront autour d'elle et la terre et les eaux.
L'amour conduit mes pas, la haine peut les suivre, &c.

Maderbal, toujours étonné de ce qu'il entend, et surtout d'une haine qui va suivre les pas de *Jarbe*, lui répond :

Non, je ne reviens point de ma surprise extrême,

Je suis comme *Maderbal*, je ne reviens point de ma surprise, de lire de tels discours et de tels vers : le style est un peu de Gascogne.

. . . . *Je fus* (dit *Jarbe*) dans nos déserts
Ensevelir la honte, et le poids de mes fers.

L'auteur, qui fut de Montauban à Paris donner cet ouvrage, fut assez mal conseillé; je ferai ce que je pourrai pour achever la pièce: je suis déjà édifié de son épître dédicatoire, dans laquelle il se compare, avec sa modestie ordinaire, au cardinal de *Richelieu*; et j'avoue qu'en fait de vers le gascon peut s'égalier au poitevin. . . .

L A

PRIERE UNIVERSELLE,

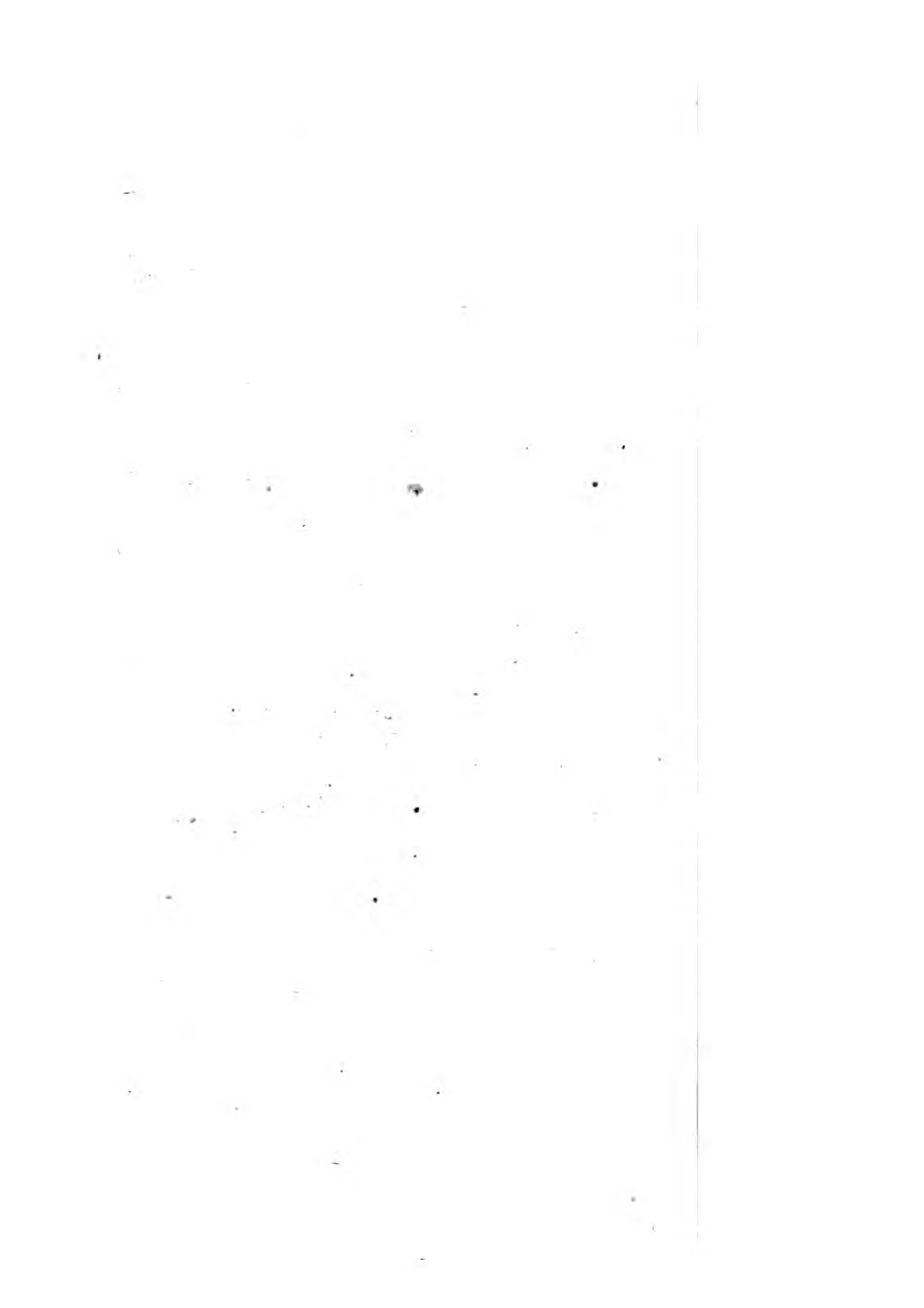
Traduite de l'anglais de M. POPE,

PAR L'AUTEUR DU DISCOURS PRONONCÉ
LE 10 MARS 1760, A L'ACADEMIE
FRANÇAISE.

Adeo indulgent sibi latius ipsi.

Juvén. sat. XIV.

*Conforme à celle qui a paru en 1740, sous le nom
de Londres, chez Paul Vaillant, in-4°.*



AVERTISSEMENT.

*J', dit le provincial de Pascal, à trouver un Escobar : je ne sais ce qui est arrivé depuis peu qui fait que tout le monde le cherche. La traduction de la *Prière universelle de Pope*, par M. le Franc, vient d'éprouver un sort semblable à celui de l'ouvrage du théologien jésuite. Un homme célèbre a dit un mot, et la prière du déiste est sortie de l'obscurité où elle était ensevelie. Elle était devenue rare, quoiqu'on en eût vendu fort peu, parce que l'auteur, par modestie, en avait racheté un grand nombre d'exemplaires ; et elle est recherchée aujourd'hui, parce que les ouvrages de M. le Franc ont acquis beaucoup de célébrité depuis son *discours à l'académie*.*

Nous avons donc pensé que le public recevrait avec plaisir une nouvelle édition de cette pièce : les notes et les critiques que nous y avons jointes, pouvant servir pour prémunir les fidèles contre les principes de la *philosophie moderne* qu'on retrouve dans cette *prière*, et que M. le Franc a si bien combattus dans son *discours*. Nous

espérons que l'auteur même nous fera gré de notre zèle, et que les personnes religieuses trouveront dans nos remarques un grand sujet d'édification.

On nous dira, peut-être, qu'il serait plus sûr, pour le bien de la religion, de ne point répandre un ouvrage libre que de l'imprimer même en le critiquant. A cela nous répondrons que, si cette traduction était aussi belle que l'original, si elle était même de la main de quelques-uns de nos grands maîtres, il serait à craindre que nos observations, quelque solides qu'elles fussent, ne tinssent pas contre les charmes de la poésie, et que l'antidote ne fût moins puissant que le poison; mais nos lecteurs verront aisément que l'ouvrage que nous leur présentons n'est rien moins que dangereux, et ne leur donnera pas des tentations bien fortes contre la foi. Si pour l'ordinaire des vers ne sont pas des raisons, de mauvais vers sont encore au-dessous des mauvaises raisons.

Nous ne devons pas oublier d'avertir que cet ouvrage à sa naissance ayant scandalisé beaucoup de personnes, et surtout

un illustre magistrat , M. le Franc en donna dans les journaux des savans (en septembre 1741) une rétractation très-ample et très-chrétienne. Cet auteur a montré la même docilité en d'autres occasions : par exemple , en 1734 il avait écrit que *Virgile* était un mauvais modèle pour les caractères ; dans la préface de son édition de 1753 , il dit que cette expression qu'il avait employée est dure , et ne convenait point à son âge ni à son peu d'expérience ; et il ajoute : *Je la rétracte aujourd'hui par respect pour Virgile , en pensant toujours de même par respect pour la vérité.*

L A

PRIERE UNIVERSELLE.

DEO OPTIMO, MAXIMO.

I.

O toi que la raison , que l'instinct même adore ,
Souverain maître et créateur
De tout l'univers qui t'implore ,
Jehovah , Jupiter , Seigneur !

NOTES.

Le titre seul de cette pièce annonce l'irréligion , puisque le mot *universelle* signifie que tout homme peut adresser cette prière à DIEU, quelque religion qu'il professe. Si dès 1740 M. le Franc eût été lié étroitement , comme il l'est aujourd'hui , avec le pieux auteur de l'*Apologie de la Saint-Barthelemi* , il aurait bien compris que si nous ne pouvons pas prier DIEU avec des chrétiens hétérodoxes dans le même royaume , à plus forte raison ne pouvons-nous pas employer avec les Turcs et les Guèbres la même formule de prière.

Au reste , toute cette strophe ne ressemble que par le dernier vers à l'original. Voici la

traduction littérale : *Père de tout , adoré dans tous les âges , dans tous les climats , par le saint , par le sauvage , par le philosophe , Jehovah , Jupiter , ou DIEU.*

Il n'y a point là d'*instinct qui adore* ; on n'y trouve point cette expression si faible et si commune de *l'univers qui t'implore*. On voit combien cette prétendue traduction est au-dessous de l'original.

I I.

Source , cause première , être inintelligible ,
 Que je suis borné devant toi !
 Ta bonté seule m'est visible ,
 Le reste est un chaos pour moi.

N O T E S.

Ce mot *inintelligible* renferme beaucoup de venin : on dit d'une chose obscure et respectable , des mystères de la religion par exemple , qu'ils sont *incompréhensibles* , mais un homme religieux ne dira point qu'ils sont *inintelligibles*. On dit avec vérité des systèmes des athées qu'ils sont *inintelligibles* , et on les traiterait trop favorablement en disant qu'ils sont *incompréhensibles* ; même dans l'usage ordinaire ces deux mots ne sont pas synonymes : par exemple , la hardiesse de M. le Franc à insulter des gens de lettres et

l'académie est *incompréhensible* , mais elle n'est pas *inintelligible*. Il est d'autant plus difficile d'excuser l'emploi que le traducteur a fait ici de ce mot , qu'*incompréhensible* , qui était le mot propre , fesait également le vers , et était beaucoup plus conforme à l'original, *least understood*, *si peu compris*.

Dans le reste de la strophe , la traduction présente encore des idées plus libres que celles de l'original.

Pope dit : O DIEU qui a borné toute mon intelligence à savoir que tu es bon , et que je suis aveugle ; et M. le Franc lui fait dire :

Ta bonté seule m'est visible ,
Le reste est un chaos pour moi.

Ce mot *reste* est fort indécent. Ce *reste* renferme beaucoup de choses respectables que le traducteur traite bien légèrement : c'est toute l'économie de la religion , toutes les vérités qu'elle enseigne aux hommes , qui feraient ce *chaos* , au dire du traducteur ; car , comme on le voit , *Pope* ne dit rien de semblable.

I I I.

Mais le bien et le mal , dans cette nuit obscure ,
Dépendent de ma volonté ;
Et tu gouvernes la nature ,
Sans enchaîner ma liberté.

IV.

I V.

N'écoutez seulement que notre conscience :

Elle nous rend le bien plus cher

Que le ciel qui le récompense ,

Le mal plus affreux que l'enfer. (*)

N O T E S.

Toute critique littéraire serait superflue sur des vers qui sont fort au-dessous du médiocre :

N'écoutez seulement que notre conscience ,

.....

Que le ciel qui le récompense ,

Cette dernière expression est impropre et équivoque. Le ciel qui récompense le bien , signifie plutôt le ciel rémunérateur du bien que le ciel qui est la récompense des bonnes

(*) C'est le sens presque littéral de l'anglais : mais n'est-ce point exiger trop de perfection dans les sentimens de l'homme ? Le traducteur avait cru d'abord pouvoir modifier ainsi cette pensée :

Ma conscience est libre , et ce guide sévère

Ne règle pas mes sentimens

Par le désir seul du salaire ,

Ni par la crainte des tourmens.

Les personnes éclairées , et particulièrement les Anglais qu'on a consultés sur cet ouvrage , ont donné la préférence à la traduction exacte. *Note du traducteur.*

Facéties. Tome I.

* Q

actions. Or c'est ce dernier sens qui est celui de *Pope*.

V.

Empêche que mon cœur de tes dons efficaces
 Ne rejette les heureux fruits ;
 Recevoir , c'est payer tes grâces ,
 Je t'obéis quand je jouis.

N O T E S.

Il n'y a aucune espèce de religion qui ait cru que recevoir les grâces de DIEU , c'est les payer. Toutes ont établi un culte extérieur pour être l'expression de la reconnaissance envers l'Être suprême. Au reste , en rétractant cette maxime qui est une des plus libres de *la prière universelle* , il paraît que *M. le Franc* s'était réservé le droit de se conduire *vis-à-vis* de l'académie française , comme le déiste de *Pope* envers DIEU. S'il n'a point fait de remerciement , c'est qu'il a cru , sans doute , qu'en *recevant* la grâce que lui faisait l'académie , il *l'avait payée*. *M. le Franc* tient encore un peu aux erreurs de sa jeunesse.

V I.

Mais cessons de penser qu'imperceptible atome,
 Notre terre borne ta loi :
 N'es-tu souverain que de l'homme ?
 Tant d'autres mondes sont à toi !

NOTES.

*Mais cessons de penser; ces mots sembleraient indiquer que l'auteur a dit précédemment quelque chose dont il va se rétracter; mais ils ne sont là (comme beaucoup d'autres dans cette pièce) que pour tenir lieu d'un certain nombre de syllabes. Quand un poëte médiocre a besoin de ces sortes de chevilles, il devrait du moins tâcher qu'elles ne fussent qu'inutiles, et qu'elles ne fissent pas un sens faux. Je ne parle pas de la rime d'*atome* avec *homme*; mais le traducteur prête encore ici à son original une impiété que *Pope* n'a pas eue dans l'esprit.*

Pope ne parle point de la *loi*, mais de la *bonté* de DIEU, qu'il dit n'être pas bornée à la terre; littéralement: *Que je ne resserre pas ta bonté dans les bornes étroites de ce globe; que je ne te croie pas le Dieu de l'homme seul, tandis que mille mondes m'entourent.* Le traducteur lui fait dire: *Que la terre ne borne pas la loi de DIEU.* Or comme la religion chrétienne n'est certainement faite que pour notre globe, si l'on ne doit pas penser que *notre terre borne la loi de DIEU*, on en peut conclure que la religion chrétienne n'est pas la loi de DIEU. Il n'y a d'autre moyen d'excuser *M. le Franc* que de dire qu'il a mis *loi* à la place de *bonté*, parce que *bonté* ne rime pas avec *toi*. Mais c'est-là justifier la religion du traducteur

aux dépens de ses talens pour la poésie ; et quelque réconciliation qui se soit faite entre son esprit et sa dévotion (*), on peut craindre que l'apologie ne soit pas de son goût.

V I I.

Faut-il qu'un vil mortel ose venger D I E U même,
 Que tes foudres lui soient remis,
 Et qu'il prononce l'anathème
 Sur ceux qu'il croit tes ennemis ?

N O T E S.

Nous ne pouvons rien ajouter à la remarque de M. de *Silhouette* sur cet endroit, dans les mélanges de littérature que nous avons de lui ; il a fait voir que le traducteur a envenimé la pensée de l'auteur anglais ; que dans l'original c'est de lui-même que le dieu parle, en disant que sa main ne doit pas préfumer de lancer la foudre ; au lieu que dans la traduction, le dieu s'élève en général contre ceux qui prétendent prononcer l'anathème sur d'autres hommes, ce qui, indiquant manifestement les ministres de la religion, devient hardi et

(*) Allusion à un ouvrage ridicule de *Jean-Georges le Franc*, archevêque de Vienne, primat de sept provinces ; ce livre était intitulé : *Réconciliation de la dévotion avec l'esprit*. On a dit que c'était la *réconciliation normande*.

scandaleux. Nous renvoyons nos lecteurs à l'ouvrage même que nous citons , pour ne pas répéter inutilement ce qu'on peut trouver ailleurs.

V I I I.

Si je marche avec toi , fais-moi la grâce entière
De te suivre jusqu'à la fin :
Si je m'égare , ta lumière
Doit me conduire au bon chemin.

I X.

Quelques biens qu'à mon cœur ta sagesse dénie ,
Ou que m'accorde ta bonté ,
Sauve-moi du murmure impie
Et de la folle vanité.

N O T E S.

Ce ne sont pas là des vers ; ce n'est pas là l'élégance , l'harmonie , les images , la sublimité de *Pope*. C'est un écolier qui se traîne languissamment sur la trace d'un grand homme , et qui bronche à chaque pas , qui lutte sans cesse contre les difficultés et qui ne les surmonte pas , qui croit avoir fait des vers lorsqu'il a compassé laborieusement un certain nombre de syllabes , et placé quelques rimes à leur suite. *Sauve-moi du murmure impie* signifie en

français ; *Ne permets pas que je sois l'objet du murmure* ; au lieu que *Pope* a dit , et son traducteur a voulu dire : *Ne permets pas que je murmure*. Au reste , ces deux strophes sont très - religieuses ; c'est une prière qui sied dans la bouche d'un chrétien même. *M. le Franc* lui-même avait plus de raison qu'un autre de demander cette grâce à DIEU. *Sauve - moi* , devait - il dire , *de la folle vanité* ; car c'est un grand péché et un grand ridicule.

X.

Fais que de mon prochain je plaigne les souffrances,
Toujours lent à le condamner ;
Et pardonne-moi mes offenses ,
Pour mieux m'apprendre à pardonner.

N O T E S.

Cette strophe , comme les précédentes , ne renferme que des sentimens pieux et humains , et nous pouvons dire des instructions , que *M. le Franc* a bien perdues de vue. A entendre les anathèmes qu'il prononce , et les accusations qu'il intente , dans son discours , à beaucoup de personnes , on serait tenté de croire qu'il a regardé comme une des propositions irréligieuses de *Pope* cette belle maxime qu'il faut être lent à condamner. Il devait cependant

penfer que c'est un précepte de l'évangile :
*Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne
 condamnez point, et vous ne serez point condamnés.*
 S^t Luc , chap. VI, v. 37.

X I.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être ;
 Mais ils font l'œuvre de tes mains :
 Sois leur guide autant que leur maître ,
 Jusqu'au terme de leurs destins.

N O T E S.

Tout retrace aux mortels le néant de leur être :
 rien n'est si vrai que cette maxime ; au milieu
 des richesses , de la réputation , de la faveur ,
 ce néant se fait sentir. Un homme qui se croyait
 heureux peut voir en un instant une fausse
 démarche et le concours de quelques circon-
 stances troubler tout le bonheur de sa vie. Un
 homme qui jouissait de quelque considération
 peut la voir s'éclipser en un jour : alors seule-
 ment on rentre en soi-même , on reconnaît
 son néant , et on s'écrie : *Vanité des vanités.*
 Nos lecteurs nous pardonneront cette petite
 digression morale.

Revenons à M. le Franc.

X I I.

Que le pain , que la paix soit ici mon partage :
 J'attends que ton auguste choix
 Des autres biens fixe l'usage ;
 Tes volontés feront mes lois.

N O T E S.

Que le pain et la paix , dit Pope , soient mon partage : quant à tout autre bien , tu fais s'il vaut mieux me l'accorder , ou me le refuser ; que ta volonté soit faite. On n'exprime pas cette pensée en français , en disant à DIEU : Des autres biens fixe l'usage.

X I I I.

Ton temple est en tous lieux , tu remplis la nature ;
 Tout l'univers est ton autel.
 Rien ne vit , n'existe , ne dure ,
 Qui ne t'offre un culte éternel.

N O T E S.

Cette dernière strophe , qui est une des plus sublimes de l'original , est une de celles que le traducteur a le plus misérablement défigurées. La traduction littérale suffit pour faire sentir la platitude et l'infidélité de celle de M. le Franc.

L'immensité ,

L'immensité, dit Pope, est ton temple ; la terre , la mer et les cieux sont ton autel ; que tous les êtres forment un chœur de louanges à ta gloire , et que de toutes les parties de la nature l'encens s'élève vers toi.

Ici l'auteur a encore rendu son original irréligieux sans nécessité. *Pope* dit que l'immensité est le temple de DIEU , idée grande et sublime , qui n'a rien d'opposé à la religion ; et le traducteur , avec l'expression *en tous lieux* , rabaisse la pensée des lecteurs à la terre , et leur donne à entendre que les temples construits par la main des hommes , ne sont pas meilleurs pour honorer DIEU les uns que les autres , ni les églises que les autres lieux. On peut croire même que depuis sa conversion , il a conservé encore quelque attachement à cette erreur ; car il faut bien qu'il ait cru que le temple de DIEU est par-tout , et qu'il ait regardé l'académie comme une église , puisqu'il y a fait un si ennuyeux sermon.

N. B. Comme tout le monde n'a pas entre les mains le Journal des savans , où se trouve la rétractation de *M. le Franc* dont il est fait mention ci-dessus (dans l'avertissement) , nous croyons que nos lecteurs seront bien aises de trouver ici un petit extrait de cette pièce , que nous accompagnerons de quelques réflexions.

Voici en peu de mots l'apologie de *M. le Franc* :

Facéties. Tome I.

* R

1°. Il avait traduit la Prière du déiste , parce que certains anglais , avec lesquels il était dans une assez étroite liaison , l'en avaient défié.

2°. Emporté par la chaleur du travail , il ne jugea de sang froid de sa traduction que longtemps après qu'elle fut faite.

3°. Il eut l'imprudence de livrer sa traduction à ces anglais.

4°. Lorsqu'il reprit le sang froid que la chaleur de la traduction lui avait ôté , et qu'il jugea que son ouvrage pouvait être scandaleux , il voulut retirer la copie.

5°. Il n'était plus temps ; les anglais , avec qui il était étroitement lié , étaient déjà retournés à Londres , sans qu'il en eût rien su.

6°. Il leur écrivit pour les conjurer de ne la point divulguer.

7°. Ils le lui promirent.

8°. Alors il oublia totalement la prière et la traduction ; mais un imprimeur anglais n'y pensa que trop pour lui.

A toute cette histoire M. le Franc ajoute que ce serait le lieu de réfuter les propositions condamnables de la Prière universelle , mais que ce qui est visible n'a pas besoin d'être démontré ; qu'il les désavoue , quoiqu'elles ne soient pas de lui , et qu'il les rétracterait , s'il avait eu le malheur de les penser un seul instant ; qu'elles sont sans doute échappées par enthousiasme à M. Pope , si recommandable

par ses talens , et qui a le courage de professer la religion catholique au milieu de Londres ; que les paradoxes insensés , et les systêmes inconséquens d'une *malheureuse philosophie* , déshonorent les talens devant les hommes , et les rendent criminels devant DIEU ; que la poésie ne doit point être le langage de l'irréligion ; que , si elle a rempli ses loifirs , il a du moins l'avantage assez rare de ne l'avoir jamais avilie par rien de contraire aux bonnes mœurs , &c. &c. et qu'il est avec respect , &c. &c.

· Nous nous permettrons ici quelques réflexions.

· 1°. Il paraît que le défi de ces anglais était de leur part un piège tendu pour surprendre la religion de *M. le Franc* , et nous nous étonnons moins de la haine que l'auteur du discours témoigne contre les philosophes anglais , après en avoir éprouvé une aussi noire trahison. Nous conjecturons qu'on l'aura aussi défié de faire un discours mal-honnête à l'académie , et nous l'exhortons à ne pas accepter désormais de semblables défis.

· 2°. *M. le Franc* , emporté par la chaleur du travail , n'avait pas senti le venin de la prière de *Pope* dans une longue et laborieuse traduction ; il n'a entendu l'original et sa traduction que quelque temps après l'avoir faite : cet écrivain doit être un volcan lorsqu'il compose de tête , puisqu'il est si chaud lorsqu'il traduit.

Ceci peut faire comprendre comment il a mis tant d'emportement dans un discours qu'il a fait attendre pendant plus de six mois à l'académie. Si jamais il est reçu dans quelque société littéraire, on lui conseille d'achever son discours trois ou quatre ans avant sa réception; dans cet intervalle, il profitera des momens de sang froid qu'il a quelquefois, pour retrancher de sa harangue les choses qui pourraient être insultantes pour ses confrères, et révoltantes pour le public.

3°. M. *le Franc* avait là d'étranges amis : ils lui promettent que la traduction ne paraîtra pas, et ils la confient à un imprimeur. C'est sans doute ce qui lui fait dire que les Anglais n'ont point *la philosophie naturelle du droit des gens* : et il faut convenir que, si M. *le Franc* n'a jamais souffert des violences et des injustices de leurs gens de guerre, il a bien à se plaindre de leurs philosophes, et surtout de la perfidie de leurs imprimeurs.

4°. Il nous paraît que M. *le Franc* juge *Pope* bien favorablement, lorsqu'il dit que les propositions condamnables de la Prière universelle lui sont échappées dans l'enthousiasme; mais pourquoi l'enthousiasme qui excuse *Pope* et son traducteur, ne pourrait-il pas excuser aussi quelques-uns de ceux que M. *le Franc* traite si durement dans son discours? Croit-il être le

seul en France qui soit emporté par la chaleur du moment, et à qui l'on puisse pardonner les fougues de l'esprit et du génie ? Il y a peu d'ouvrages brûlables qui ne soient plus chauds que la traduction de la Prière universelle.

5°. M. *le Franc* loue *Pope* du courage qu'il a eu de professer la religion catholique au milieu de Londres ; sur quoi nous ferons ce raisonnement : Ou l'auteur de la Prière universelle était aux yeux de M. *le Franc* un catholique bien convaincu , ou il le regardait comme un homme pensant librement , laissant apercevoir son irréligion dans ses écrits, et remplissant cependant les devoirs extérieurs de la religion. Dans le premier cas , on est en droit d'exiger de M. *le Franc* qu'il ne juge pas plus rigoureusement ceux des *philosophes modernes* qui n'ont rien écrit de plus libre que l'Essai sur l'homme et la Prière universelle. Dans le second cas , on lui représentera qu'en louant *Pope* incrédule et remplissant quelques devoirs extérieurs de religion , il fait penser que c'est un zèle joué qui lui fait décrier avec tant de violence ceux qu'il accuse en France de la même dissimulation , puisqu'aux yeux d'un homme vraiment religieux , cette dissimulation est aussi criminelle en Angleterre qu'en France.

6°. Quoique nous regardions comme suffisante la justification de M. *le Franc* contre le

reproche d'irréligion qui lui a été intenté à l'occasion de la Prière universelle, nous ne pouvons pas oublier de faire remarquer à nos lecteurs, qu'on n'y trouve pas les mots décisifs de religion révélée et de révélation que l'auteur du discours donne comme la marque distinctive des justifications non équivoques en cette matière. Mais on traiterait trop sévèrement M. le Franc, si on le jugeait d'après ses propres maximes.

C O N C L U S I O N.

Il suit de tout ce qu'on vient de lire, que l'auteur du discours prononcé à l'académie française, le 10 mars 1760, avait traduit et envenimé, en 1740, la Prière du déiste composée par *Pope*.

LETTRE

D'UN QUAKER, (1)

*A Jean - Georges le Franc de Pompignan ,
évêque du Puy en Velay , &c. &c. digne
frère de Simon le Franc de Pompignan.*

AMI JEAN-GEORGES ,

JE suis venu de Philadelphie en la ville de Paris pour recueillir trois millions cinq cents mille livres que les fermiers-généraux payent

(1) Le frère de M. de *Pompignan* se trouvait par hasard évêque du Puy en Velay : il avait fait ces questions sur l'incrédulité, où il prouve qu'il n'y a pas d'incrédules, et ensuite que les incrédules sont dangereux. Il avait essayé de réconcilier la dévotion avec l'esprit, et ils n'ont jamais été plus brouillés que depuis son livre. Il crut donc, en qualité d'évêque et de bel esprit, devoir défendre son frère contre M. de *Voltaire*, et donner à ses brebis, dans une instruction pastorale, des leçons de théologie et de bon goût. Cette instruction lui attira les réponses suivantes de la part d'un quaker et d'un évêque schismatique. Pour l'en consoler, le cardinal de la *Roche-Aimon*, si connu de toute l'Europe pour la profondeur de ses lumières en théologie, l'a fait archevêque de Vienne: et en cette qualité il a écrit à ses diocésains de ne point souscrire à cette nouvelle édition des *Oeuvres de M. de Voltaire*, dans laquelle il se doutait qu'on aurait la malice de se moquer un peu de lui.

tous les ans à nos frères de Pensilvanie et Mariland, pour les nez de la France.

L'ami *Chaubert*, honnête libraire, quai des Augustins, lequel me devait quelques deniers, me dit qu'il était dans l'impuissance de me payer, attendu qu'il avait imprimé une instruction dite pastorale, de ta façon, en trois cents huit pages, par *monseigneur Cortiat, secrétaire*. Il m'offrit en payement une grande cargaison d'exemplaires, lesquels il assurait que je pourrais vendre en Canada.

A M I J E A N - G E O R G E S ,

J'ouvris ton livre; je fus fâché de voir comme tu traites *Newton* et *Locke*, qu'un français, plus juste que toi, appelle les précepteurs du genre-humain. Peux-tu être assez barbare pour dire (page 33) qu'on ne trouve point d'idée positive de DIEU dans ce sage *Locke*, auteur du *Christianisme raisonnable*, et législateur d'une province entière? pourquoi es-tu calomniateur? Ton libraire *Chaubert* m'a certifié que tu avais travaillé avec un homme qu'on appelle en France *abbé* à l'apologie de la révocation de l'édit de Nantes; et que dans cette apologie tu dis que les Anglais recueillent le mépris des nations. Ah! frère, cela n'est pas bien; nous ne sommes pas si méprisables que tu le dis; demande à nos amiraux.

De quoi t'avises-tu, dans une instruction dite

pastorale , adressée aux laboureurs , vigneronns et merciers du Puy en Vélai , de dire (page 38) que le systême de la gravitation est menacé de décadence ? Qu'a de commun la théorie des forces centripètes et centrifuges avec la religion et avec les habitans du Puy en Vélai ? Vois combien il est ridicule de parler de ce qu'on n'entend point , et de vouloir faire le bel-esprit chez *Chaubert* , quai des Augustins , sous prétexte d'enseigner ton catéchisme à tes payfans. Apprends, l'ami , que la théorie démontrée de la gravitation n'est point un systême , que tous les corps gravitent les uns vers les autres en raison directe de la masse , et en raison inverse du quarré de la distance , que c'est une loi invariable de la nature , mathématiquement calculée ; et souviens-toi qu'on ne doit pas en parler dans une homélie. *Non erat hic locus.*

AMI JEAN-GEORGES ,

Si tu calomnies la Grande-Bretagne , je ne suis pas surpris que tu outrages les gens de ton pays (page 18) ; tu as tort de remuer les cendres de *Fontenelle* , et de dire que son *Histoire des oracles est remplie de venin*. Cette histoire n'est point de lui , elle est du savant *Van-Dale* ; *Fontenelle* n'a fait que l'embellir. Le sage ministre *Basnage* , le judicieux *du Marfais* , les meilleurs

journalistes, tous ont soutenu cette histoire que tu veux décrier.

Comme je t'écrivais ces choses avec naïveté, je vis le carrosse d'une dame fort aimable s'arrêter devant la boutique de *Chaubert* : Est-il vrai, dit-elle, que vous avez imprimé un mauvais livre où le président de *Montesquieu*, le bienfaiteur des hommes, est traité d'impie? voyons un peu ce livre. Elle se fit donner ta pastorale : on lui avait indiqué la page ; (page 208) elle lut et rendit l'ouvrage. Quel est le polifson qui a fait cette rapsodie ? dit-elle. C'est monseigneur *Cortiat*, secrétaire, répondit *Chaubert*. Je lui dis : Belle femme, qui es-tu ? Elle m'apprit qu'elle était la bru du célèbre *Montesquieu*. Console-toi, lui dis-je, quiconque insulte tant de grands hommes, est sûr du mépris et de la haine du public.

Elle partit consolée ; je continuai à te feuilleter : tu parles (page 18) d'un *Perrault*, d'un *la Motte*, d'un *Terrasson*, et d'un *Boindin* auquel tu donnes l'épithète d'athée. Je demandai à *Chaubert* qui étaient ces gens-là, et si *Boindin* a fait quelque écrit d'athéisme, comme ton frère, *Simon le Franc*, en a fait un de déisme. Il me dit que ce *Boindin* était un magistrat qui avait fait quelques comédies, et que ni lui ni *Terrasson*, ni *la Motte*, ni *Perrault*, n'avaient jamais rien écrit sur la religion. J'avoue que

je me mis alors en colère, et que je dis : *Pox on the mad man* ; la peste soit du.... J'en demande pardon à DIEU, et je t'en demande pardon, mon cher frère.

AMI JEAN-GEORGES,

Tu vas de *Boindin* à *Salomon*, et tu affirmes (page 44) que l'auteur de l'Ecclésiaste a dit dans son dernier chapitre : „ Tout ce qui vient
 „ de la terre, tout ce qui doit y retourner
 „ est vanité. Il n'y a d'estimable dans l'homme
 „ que son ame, sortie immédiatement des mains
 „ de DIEU ; faite pour retourner vers lui, con-
 „ sistant toute entière à le craindre et à le
 „ servir, et attendant de son jugement la déci-
 „ sion de sa destinée. „

Tu n'as pas menti, mais tu as dit la chose qui n'est pas. Ce passage n'est point dans l'Ecclésiaste ; tu peux répondre comme milord *Pierre* dans le conte du Tonneau, que, s'il n'y est pas *totidem verbis*, il y est *totidem litteris* ; mais réponse comique n'est pas raison valable : quand on cite l'Écriture, il faut la citer fidèlement, et ne point mêler du *Pompignan* à *Salomon*.

Tu parles ensuite contre la religion naturelle : ah, mon frère, tu blasphèmes ; sache que la religion naturelle est le commencement du christianisme, et que le vrai christianisme est la loi naturelle perfectionnée.

AMI JEAN-GEORGES,

Pardonne, mais je n'aime ni le galimatias, ni les contradictions : tu avoues (page 111) que DIEU ne punira personne pour avoir ignoré invinciblement l'évangile. Heureux les pécheurs qui n'auraient lu que ta pastorale ! ils ignoreraient l'évangile invinciblement, et seraient sauvés. Et tu prétends (page 117), qu'il faut un prodige pour qu'un homme qui n'est pas de ta religion ne soit pas damné. Hélas ! puisque chez toi on ne peut être sauvé sans le baptême ; puisque les pères de ton Eglise ont cru que les petits enfans morts sans baptême sont la proie des flammes éternelles ; puisqu'un enfant mort-né est vraisemblablement dans le cas d'une ignorance invincible, comment peux-tu te concilier avec toi-même ?

AMI JEAN-GEORGES,

Tu passes de *Boindin* à *Moïse*. Que ton livre ferait de tort à la religion s'il était lu ! tu pouvais aisément prouver la divine mission de *Moïse*, et tu ne l'as pas fait ; tu devais montrer pourquoi dans le Décalogue, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, qui sont la seule loi des Juifs, l'immortalité de l'ame, les peines et les récompenses après la mort ne sont jamais énoncées. Tu devais faire sentir que DIEU

gouvernant son peuple immédiatement par lui-même, et le menant par des récompenses et des punitions soudaines et temporelles, n'avait pas besoin de lui révéler le dogme de la vie future qu'il réservait pour la loi nouvelle.

Tu devais alléguer et étendre cette raison pour confondre ceux qui préfèrent aux dogmes des Juifs, ceux des Indiens, des Persans, des Egyptiens beaucoup plus anciens, et qui annonçaient une vie à venir. Quel service n'aurais-tu pas rendu en montrant que le *Tartaroth* des Egyptiens devint le Tartare et l'Adès des Grecs, et qu'enfin les Juifs eurent leur *Sheol*, mot équivoque, à la vérité, qui signifie tantôt l'enfer, tantôt la fosse; car la langue des Hébreux était stérile et pauvre, comme tous les idiomes barbares; le même mot servait à plusieurs idées.

Tu devais réfuter les théologiens et les savans qui ont prétendu que le Pentateuque ne fut écrit que sous le roi *Oshas*; que *Moïse* n'a pas pu prescrire des règles aux rois, puisqu'ils n'existèrent point de son temps; qu'il n'a pu donner à des villes les noms qu'elles n'eurent que long-temps après lui; qu'il n'a pu placer à l'Orient des villes qui étaient à l'Occident par rapport à *Moïse* et à son peuple vivant dans le désert. Tu devais savoir quelle langue parlaient alors les Juifs, comment on avait gravé sur la pierre tout le Pentateuque, ce

qui était une entreprise prodigieuse dans un désert où tout manquait. Tu devais résoudre mille difficultés de cette nature ; et alors ton livre eût pu être utile comme celui de notre savant évêque de Worcester ; mais il faudrait savoir l'hébreu comme lui.

Tu te bornes à dire que *Moïse* sépara les eaux de la mer à la vue de six cents mille hommes ; le moindre écolier le fait comme toi ; ton devoir était de montrer comment les Juifs descendans de *Jacob* se trouvaient au bout de deux siècles au nombre de six cents mille combattans , ce qui fait plus de deux millions de personnes ; comment ils n'attaquèrent pas les Egyptiens qui , au rapport de *Diodore de Sicile* , n'ont pas été sous les *Ptolomées* plus de trois millions d'ames , et qui ne passent pas aujourd'hui ce nombre.

De ces trois millions qui pouvaient composer six cents mille familles , tous les premiers nés avaient été frappés de mort par l'ange du Seigneur ; l'Égypte n'avait certainement pas après cette perte six cents mille combattans à opposer aux Israélites. Tu nous aurais appris pourquoi ils prirent la fuite , au lieu de s'emparer de l'Égypte ? pourquoi en prenant la fuite ils se trouvèrent vis-à-vis de Memphis , au lieu de côtoyer la Méditerranée ; c'est ce que notre fameux *Taylor* a merveilleusement expliqué ;

mais il connaissait parfaitement l'Arabie et l'Égypte.

Tu nous aurais enseigné comment, en faisant un long détour pour arriver entre Memphis et Baal-Sophon, endroit où la mer s'ouvrit en leur faveur, ils étaient poursuivis par la cavalerie égyptienne, tandis que tous les chevaux étaient morts dans la cinquième plaie.

C'était un beau champ pour un homme profond dans l'antiquité, de faire connaître les secrets de la magie, d'expliquer par quel art les mages de *Pharaon* égalèrent par leurs prestiges les miracles de *Moïse*, et comment ils changèrent en sang les eaux du Nil que *Moïse* avait déjà transformées en un fleuve de sang. C'est ce que le docteur *Stillingfleet* a su approfondir. Tu vois bien, encore une fois, que les Anglais ne sont pas si méprisables.

Tu aurais appris chez notre savant *Sherlock* la raison évidente pour laquelle DIEU fit arrêter le soleil dans sa carrière vers l'heure de midi, pour achever la défaite des Amorrhéens, et pourquoi presque tous les grands miracles de ce temps-là n'étaient opérés que pour exterminer les hommes; pourquoi, malgré tous ces miracles, le peuple juif fut malheureux et esclave si souvent et si long-temps.

Il était essentiel de réfuter ceux qui, pour prouver que le Pentateuque ne fut pas connu

avant *Esdras*, avancent qu'aucun passage de ce Pentateuque ne se trouve cité ni dans les prophètes ni dans l'histoire des rois juifs, qu'il n'y est jamais parlé ni du Berefith, ni du Veellé Shemot, ni du Vaïcra, ni du Veiedabber, ni de l'Addebarim. Tu prends ces noms pour des mots tirés du Grimoire; ce sont les titres de la Genèse, de l'Exode, du Lévitique, des Nombres, du Deutéronome.

Comment ces livres sacrés n'auraient-ils pas été mille fois cités, s'ils avaient été connus? c'est une difficulté à laquelle l'évêque de Sarum répond très-savamment.

Un devoir non moins indispensable était de montrer que tous les livres sacrés de la nation judaïque étaient nécessaires au monde entier; car comment DIEU aurait-il inspiré des livres inutiles? Et si tous ces livres étaient nécessaires, comment y en a-t-il eu de perdus? comment y en aurait-il de falsifiés?

DIEU aurait-il voulu que l'évangile, selon *S^t Matthieu*, dît au chap. II: JESUS habita à Nazareth, afin que cette parole du prophète fût accomplie: *Il s'appellera Nazaréen*; et aurait-il voulu en même temps que cette parole ne se trouvât dans aucun prophète?

On voit encore au chap. XXVII: *Alors s'accomplit ce qu'avait prédit Jérémie, en disant: Ils ont accepté trente pièces d'argent, &c. dont il achètera*

achètera le champ du potier. Cela n'est point dans *Jérémie* ; et cette difficulté est encore admirablement bien éclaircie par notre docteur *Young*, qui a concilié parfaitement les deux généalogies qui semblent entièrement contradictoires. Permetts que je te dise que tu devais imiter tous les grands hommes que je te cite, et qu'il valait mieux instruire tes compatriotes que de les outrager.

Tu nous aurais, à l'exemple de notre évêque le *Durham*, donné la véritable intelligence de la prédiction de notre Sauveur, qui annonce que dans la génération alors vivante on verra venir le Fils de l'Homme dans les nuées avec une grande puissance et une grande majesté : tu n'avais qu'à lire l'exposition de ce digne prélat : tu aurais vu dans quel sens cette grande prophétie s'est accomplie, et ton ouvrage alors eût été en effet une instruction. Mais tu examines si *Boileau* était un versificateur ou un poète, si *Perrault* a pris avec raison le parti des modernes ; tu parles de l'attraction ; tu tâches de décrire l'algèbre et la géométrie. Mon ami, tu devais parler de l'Évangile.

Tu aurais ensuite expliqué les mystères ; tu aurais fait voir comment JESUS-CHRIST ayant dit : *Mon père est plus grand que moi*, cependant il est égal à lui : comment le Saint-Esprit étant égal au Père et au Fils, ne peut cependant

engendrer, et pourquoi, au lieu d'être engendré, il procède; sur quels fondemens l'Eglise grecque le crut toujours procédant du Père seul, et par quelles raisons l'Eglise romaine le crut au dixième siècle procédant du Père et du Fils tout ensemble.

De bonne foi, ces questions ne sont-elles pas plus importantes que ce que tu dis de *la Motte* et de *Terrasson*, et de la *Théorie de l'impôt*, roman de l'ami des hommes?

Crois-moi, lorsqu'on est superficiel et ignorant, on ne doit pas se hasarder d'écrire des pastorales.

A M I J E A N - G E O R G E S ,

Je tombe sur un plaisant endroit de ta pastorale (pages 258 et 259). Tu prétends que la philosophie peut aussi exciter des guerres civiles. Va, tu lui fais trop d'honneur; tu fais à qui ce privilège a été réservé. Tu allègues en preuve que le comte de *Shaftesbury*, l'un des héros du parti philosophiste, et l'ami de *Locke*, entra dans des factions contre le conseil de *Charles II*, et sur cela tu prends *Locke* pour un conjuré. Tu fais d'étranges bévues, de terribles blunders. Celui que tu appelles le héros du parti philosophiste était le petit-fils du comte de *Shaftesbury*. Le grand-père n'était qu'un politique. Le petit-fils fut un véritable philosophe, et passa sa vie

dans la retraite, loin des fripons et des fanatiques. Pauvre homme ! voilà ce que c'est que de parler au hasard, et de favoir les choses à demi. N'es-tu pas honteux d'avoir trompé ainsi ton troupeau du Puy en Vélai.

AMI JEAN-GEORGES,

Voici un évêque ton confrère qui vient rendre à *Chaubert* ta pastorale, que *Chaubert* lui avait vendue douze francs : Je ne veux point, dit-il, de cet impertinent ouvrage ; il faut que mon confrère ait perdu la tête. Quel amas de phrases qui ne signifient rien ! il ne dit que des injures. Cet homme fait tout ce qu'il peut pour rendre ridicule ce qu'il veut faire respecter. J'aimerais mieux encore, je crois, (Dieu me pardonne) les vers judaïques de son frère aîné. C'est ainsi qu'a parlé ce digne prélat. Je me joins à lui.

Adieu, JEAN-GEORGES.

S E C O N D E L E T T R E
D U Q U A K E R.

A M I J E A N - G E O R G E S ,

JE t'avais fait une petite correction fraternelle pour t'engager à réparer tes fautes; mais tu ne veux que les pallier, et tu les aggraves.

Je t'avais représenté quel excès d'injustice et d'ignorance il y avait à dire que le grand philosophe *Locke* n'admettait nulle part l'idée positive d'un Dieu; je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de DIEU positivement, dans son admirable ouvrage de *l'Entendement humain* et dans son *Christianisme raisonnable*.

Tu avais calomnié milord *Shaftesbury*, petit-fils du chancelier de ce nom; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père, et cette bévue était le fruit de ta singulière opinion que les philosophes étaient aussi des séditeux. Tu devais une réparation authentique à sa famille, à la raison et à l'histoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu faisais de scandaleux outrages à la mémoire des *Montesquieu*, des *Fontenelle* et d'autres grands hommes.

Chacun riait de te voir citer des mathématiciens , et parler de vers dans ta pastorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement , et pour réponse tu cries à l'impiété ; ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures ?

AMI JEAN-GEORGES ,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir : puisque tu avais la passion de te faire imprimer au Puy en Vélai , il fallait enseigner les saintes Ecritures à tes ouailles. Je t'apprenais quels sont les meilleurs commentateurs. Je te disais que , si tu voulais entrer dans les détails , tu trouverais chez notre savant évêque de Worcester la réfutation de quelques théologiens qui ont prétendu que le secrétaire *Saphan* rédigea le Pentateuque sous le roi *Oflas* ; et tu me réponds comme si je t'avais dit que le secrétaire *Saphan* composa le livre ; de bonne foi , cela est-il juste ?

Que n'as-tu lu la savante dissertation du docteur *Sancroft* contre *Newton* et contre *le Clerc* ? Le premier était un grand homme , le second était un vrai savant ; cependant ils ont pu se tromper. *Newton* , qui daigna s'amuser quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité , a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque. *Le Clerc* le dit aussi ; d'autres l'ont attribué à *Esdras*. Tu aurais rendu service à la

religion et aux lettres, en approfondissant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terrasson* et de la *Motte* à messieurs du Puy en Vélai, dans ta pastorale.

Que n'as-tu lu le profond ouvrage de l'évêque *Warburton* ? Il t'aurait montré pourquoi DIEU cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame, et tu ne serais pas réduit à citer *S^t Paul* mal à propos ; il t'aurait appris que saint *Paul*, à l'exemple de son maître, annonçait et constatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'Évangile prouve l'immortalité de l'ame ; il prouve que le Dieu de Jacob est le Dieu des vivans ; mais il ne dit point que *Moïse* ait annoncé publiquement une vérité réservée à des temps plus sacrés et plus heureux. Ah ! mon frère, tu devais mieux t'instruire ; et ne pas priver notre sainte loi du plus grand avantage qu'elle ait sur l'ancienne.

A M I J E A N - G E O R G E S ,

Je t'avais appris qu'aucun usage, aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'est expressément citée dans aucun livre hébreu postérieur, qu'on ne trouve aucun verset des cinq livres de *Moïse* répété dans les autres livres, et là-dessus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois : *Gardez les cérémonies, les préceptes, les ordonnances, selon qu'il est dit dans la*

loi de Moïse. Mais ne vois-tu pas que ce n'est pas là une citation ? Autre chose est d'exhorter en général à suivre la loi ; autre chose est de citer précisément les passages de la loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la question.

Qu'on nous dise chez nous : Soyez fidèles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés ; cela ne s'appelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encore une fois, *Moïse* a écrit les lois, personne n'en doute ; mais, puisque tu voulais prouver ce que nous connaissons tous, il fallait le prouver mieux.

A M I J E A N - G E O R G E S ,

Que tu avais un beau champ pour manifester la puissance du Seigneur, dans les plaies d'Égypte, et dans le miraculeux passage de la mer Rouge ! Notre évêque *Stillingfleet* entend mieux que toi le texte sacré ; tu viens nous dire que le *seul bétail* des Égyptiens mourut de la peste dans la cinquième plaie. Les mots hébreux et chaldaïques répondent précisément à ceux-ci : *Tous les animaux* des Égyptiens moururent ; et la Vulgate que tu pouvais suivre dit expressément : *Omnia animantia*. Tous les chevaux périrent donc ; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais, pour te tirer d'affaire, tu devais lire le chevalier *Masham*, il t'aurait appris que les rois d'Égypte étaient alliés du roi de Nubie,

et même on prétend que les Nubiens étaient tributaires , et que *Pharaon* put faire venir en diligence de la cavalerie nubienne pour réparer la perte de la sienne.

Voilà comme un commentateur habile résout les difficultés. Je fais qu'on veut éluder cette solution , et que jamais la cavalerie nubienne n'aurait pu arriver à temps ; que du fond de la presqu'île Méroé , frontière de la Nubie , il y a environ onze cents mille pas jusqu'à Memphis , et qu'avant qu'on eût pu rassembler les chevaux en Nubie et les conduire si loin , on aurait perdu un temps trop considérable ; mais il faut observer aussi que la cavalerie marche plus vite qu'un peuple entier , composé de vieillards , de femmes et d'enfans ; que la multitude des Juifs , qui allait à plus de deux millions de personnes , ne pouvait faire de longues traites ; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Gessen vis-à-vis du lac Sirbon , et en retournant du lac Sirbon , au désert d'Ethan. Quand ils furent dans ce désert qui est précisément à la pointe de la mer Rouge , ils retournèrent par l'Egypte dont ils sortaient ; et il est dit expressément qu'ils firent un long circuit : *Circumduxit per viam deserti*. Ils passèrent donc à la hauteur du grand Caire d'Héliopolis et de Memphis. Or de Memphis à Baal-Sephon
ou

ou Clisma , qui est précisément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux , il y a soixante mille pas. La sainte Ecriture ne nous dit point combien de temps les Juifs employèrent dans toute cette marche ; ainsi l'on est bien reçu à supposer que le pharaon d'Egypte eut le temps de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligence , tu n'en as suivi aucun , et tu ne m'as pas seulement remercié.

A M I J E A N - G E O R G E S ,

Je réfléchis avec douleur sur la superbe de certaines gens ; voilà l'origine des fausses démarches , des mauvais vers , de la prose ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut passer pour bel - esprit dans son village et à Paris , et pour y parvenir il n'y a point de sottise qu'on ne fasse. Quand les sottises sont faites , on veut les soutenir par les calomnies , on perd la charité comme la raison , on tombe d'abyme en abyme , ainsi que de ridicule en ridicule ; on perd son ame en se faisant moquer de soi. Ah ! mon frère , que ne puis-je aider à te convertir , à te rendre modéré et modeste comme tu dois l'être , et à te sauver des sifflets dans ce monde , et de la damnation dans l'autre !

Adieu , J E A N - G E O R G E S .

Facéties. Tome I.

* T

I N S T R U C T I O N

P A S T O R A L E

*De l'humble évêque d'Alétopolis, à l'occasion
de l'instruction pastorale de Jean-Georges,
humble évêque du Puy.*

M E S C H E R S F R E R E S ,

MON confrère *Jean-Georges* du Puy a voulu vous instruire par un gros volume. Vous savez que la vérité est au fond du Puy, mais vous ne savez pas encore si *Jean-Georges* l'en a tirée. Vous vous êtes récriés d'abord en voyant les armoiries de *Jean-Georges* en taille rude à la tête de son ouvrage. Cet écuillon représente un homme monté sur un quadrupède; vous doutez si cet animal est la monture de *Balaam*, ou celle du chevalier que *Cervantes* a rendu fameux. L'un était prophète, et l'autre un redresseur des torts; vous ignorez qui des deux est le patron de mon cher confrère. Vous êtes étonnés que son humilité ne l'empêche pas de s'intituler *Monseigneur*; mais il n'a pas craint que

sa vertu se démentît dans son cœur par ce titre fastueux. Les pères de l'Eglise ne mettaient pas ces enseignes de la vanité à la tête de leurs ouvrages ; nous ne voyons pas même que les évangiles aient été écrits par monseigneur *Matthieu* et par monseigneur *Luc*. Mais aussi, mes chers frères, considérez que les ouvrages de monseigneur *Jean-Georges* ne sont pas paroles d'Évangile.

Il a soin de nous avertir que de plus il s'appelle *Pompignan* ; nous avons vu à ce grand nom les fronts les plus sévères se dérider , et la joie répandue sur tous les visages , jusqu'au moment où la lecture des premières pages a changé absolument toutes les physionomies , et plongé les esprits dans un doux repos. Et bientôt on a demandé dans la petite ville du Puy s'il était vrai que monseigneur était auteur à Paris , et on a demandé dans Paris si cet évêque avait imprimé au Puy un ouvrage.

J'avoue que tous nos confrères ont trouvé mauvais qu'on prostituât ainsi la dignité du saint ministère ; que , sous prétexte de faire un mandement dans un petit diocèse , on imprimât en effet un livre qui n'est pas fait pour ce diocèse , et qu'on affectât de parler de *Newton* et de *Locke* aux habitans du Puy en Vélai. Nous en sommes d'autant plus surpris , que les ouvrages de ces anglais ne sont pas plus

connus des habitans du Vélai que de monseigneur. Enfin, nous avouons qu'après le péché mortel, ce qu'un évêque doit le plus éviter, c'est le ridicule.

Comme notre diocèse est extrêmement éloigné du sien, nous nous servons à son exemple de la voie de l'impression pour lui faire une correction fraternelle, que tous les bons chrétiens se doivent les uns aux autres; devoir dont ils se sont fidèlement acquittés dans tous les temps.

Ce n'est pas que nous voulions contester à *Jean-Georges* ses prétentions épiscopales au bel-esprit; ce n'est pas que nous ne sachions estimer son zèle ardent qui, dans la crainte d'omettre les choses utiles, se répand presque toujours sur celles qui ne le sont pas. Nous convenons de son éloquence abondante qui n'est jamais étouffée sous les pensées; nous admirons sa charité chrétienne qui devine les plus secrets sentimens de tous ses contemporains, et qui les empoisonne, de peur que leurs sentimens n'empoisonnent le siècle.

Mais, en rendant justice à toutes les grandes qualités de *Jean-Georges*, nous tremblons, mes chers frères, qu'il n'ait fait une bévue dans son instruction pastorale, laquelle plusieurs malins d'entre vous disent n'être ni d'un homme instruit ni d'un pasteur. Cette bévue consiste à

regarder les plus grands génies comme des incrédules ; il met dans cette classe *Montaigne*, *Charron*, *Fontenelle* et tous les auteurs de nos jours , sans parler de la Prière du déiste de monsieur son frère aîné que DIEU absolve.

C'est une entreprise un peu trop forte d'écrire contre tout son siècle : et ce n'est peut-être pas avoir un zèle selon la science , que de dire : Mes frères , tous les gens d'esprit et tous les savans pensent autrement que moi , tous se moquent de moi ; croyez donc tout ce que je vais vous dire. Ce tour ne nous a pas paru assez habile.

On dit aussi qu'il y a dans l'in-4° de mon confrère *Jean-Georges* un long chapitre contre la tolérance , malgré la parole de JESUS-CHRIST et des apôtres , qui nous ordonne de nous supporter les uns les autres. Mes frères , je vous exhorte , selon cette parole , à supporter *Jean-Georges*. Vous avez beau dire que son livre est insupportable ; ce n'est pas une raison pour rompre les liens de la charité. Si son ouvrage vous a paru trop gros , je dois vous dire , pour vous rassurer , que mon relieur m'a promis qu'il serait fort plat quand il aurait été battu.

Nous demeurons donc unis à *Jean-Georges*, et même à *Jean-Jacques*, quoique nous pensions différemment d'eux sur quelques articles. Ce

qui nous console, c'est qu'on nous assure de tous côtés que l'œuvre de notre confrère du Puy est comme l'arche du Seigneur; elle est sainte; elle est exposée en public, et personne n'approche d'elle.

Bon soir, mes frères.

L'humble évêque d'Alétopolis.

A V I S

A TOUS LES ORIENTAUX. (1)

TOUTES les nations de l'Asie et de l'Afrique doivent être averties du danger qui les menace depuis long-temps. Il y a dans le fond de l'Europe, et surtout dans la ville de Rome, une secte qui se nomme *les chrétiens catholiques* : cette secte envoie des espions dans tout l'univers, tantôt sur des vaisseaux marchands, tantôt sur des vaisseaux armés en guerre. Elle a subjugué une partie du vaste continent de l'Amérique, qui est la quatrième partie du monde. Elle-même avoue qu'elle y massacra dix fois douze cents mille habitans pour prévenir les révoltes contre son pouvoir despotique et contre sa religion. Il s'est écoulé environ cent trente révolutions du soleil depuis que cette secte, soit-disant catholique chrétienne, ayant trouvé le moyen de s'établir dans le Japon, autrement Nipon, elle voulut exterminer toutes les autres sectes, et causa une des plus furieuses guerres civiles qui aient jamais défolé un royaume. Le Japon nagea

(1) Cette espèce de manifeste n'a jamais été imprimé ; il s'est trouvé dans les papiers de l'auteur, et l'on ignore s'il en avait fait quelque usage.

dans le sang ; et depuis cette affreuse époque , les habitans ont été obligés de fermer leur pays à tous les étrangers , de peur qu'il n'entre chez eux des chrétiens.

Les espions appelés jésuites , que le prêtre prince de Rome avait envoyés à la Chine , commençaient déjà à causer du trouble dans ce vaste empire , lorsque l'empereur *Yont-chin* , d'heureuse mémoire , renvoya tous ces dangereux hôtes à Macao , et maintint par leur bannissement la paix dans son empire.

Ces mêmes jésuites se sont soumis en Amérique un pays de quatre cents soixante milles de circonférence ; on dit qu'ils ont civilisé les habitans : ces peuples en effet sont civils au point d'être esclaves des bonzes et fakirs catholiques connus sous le nom de jésuites.

Ces mêmes catholiques ont fait plus d'une tentative pour subjuguier le royaume d'Abissinie.

Le nom de catholique signifie universel ; ce nom leur suffit pour persuader aux idiots qu'on doit dans tout l'univers croire à leurs dogmes , et se soumettre à leur pouvoir ; ces dogmes sont le comble de la démence , et ils disent que c'est précisément ce qui convient au genre-humain. Non-seulement ils annoncent trois dieux qui n'en font qu'un , mais ils disent qu'un de ces trois dieux a été pendu. Ils prétendent le

ressusciter tous les jours avec des paroles ; ils le mettent dans un morceau de pain ; ils le mangent , et le rendent avec les autres excréments. C'est à cette doctrine qu'ils veulent que tous les hommes se soumettent ; et quand ils sont les plus forts , ils font mourir dans les tourmens tous ceux qui osent opposer leur raison à cet excès de folie.

Ces tyrans extravagans se vantent d'être descendus d'un ancien peuple qu'on appelle hébreu , juif , ou israélite. Ils persécutent avec férocité ces juifs dont ils se disent les enfans : ils en font des sacrifices à leurs trois dieux , et surtout à celui qu'ils changent en un morceau de pain , et pendant ces sacrifices de chair humaine , ils chantent les hymnes composées autrefois par ces mêmes juifs qu'ils immolent. S'ils ont traité avec tant de barbarie toutes les nations étrangères, ils ont exercé mutuellement les mêmes fureurs contre toutes les petites sectes dans lesquelles leur religion est divisée. Il n'y a point de province en Europe que la religion chrétienne n'ait remplie de carnage. Cette barbare égorge chez elle ses propres enfans de la même main qui a porté la défolation aux extrémités du monde.

Il est donc nécessaire qu'on fasse passer ces excès dans toutes les langues , et qu'on les dénonce à toutes les nations.

L E T T R E

P A S T O R A L E

A M. L'ARCHEVEQUE D'AUSCH,

J. F. DE MONTILLET.

IL parut sous votre nom , Monsieur , en 1764, une instruction pastorale , qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le Recueil des assertions , consacré par le parlement de Paris ; on y regarde les jésuites comme des martyrs , et les parlemens comme des persécuteurs (a) ; on y accuse d'injustice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à son autorité , les parlemens savent les punir ; mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle , n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux

(a) Nos pères vous avaient appris à respecter les jésuites , &c. pages 34 et suivantes , du mandement de M. d'Ausch.

que vous n'êtes pas à portée de connaître ; vous avez surtout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous : vous dites à vos diocésains d'Ausch , que ce citoyen , officier du roi , et membre d'un corps à qui vous devez du respect (b) , est un vagabond et un fugitif du royaume , tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres , où il répand plus de bienfaits que vous ne faites , quoique vous soyez plus riche que lui. Vous le traitez de mercenaire dans le temps même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu , dont les terres sont voisines des siennes : ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté et par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure , comme on le croit , vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée ; si c'est vous qui l'avez faite , ce qu'on ne croit pas , vous êtes plus à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens et tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné , qui déshonorerait à jamais l'épiscopat , et qui le rendrait méprisable , s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reste plus à une famille considérable , si insolemment outragée , qu'à dénoncer

(b) Pages 12 , 13 et 14 du libelle.

au public l'auteur du libelle , comme un scélérat dont on dédaigne de se venger , mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayez pu composer ce tissu d'infamies , dans lequel il y a quelque ombre d'érudition. Mais quel que soit son abominable auteur , on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore , en continuant à faire du bien , et en priant DIEU qu'il convertisse une ame si perverse et si lâche ; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

OMER DE FLEURI

*Etant entré , ont dit : (*)*

MESSIEURS,

COMME je suis chargé, *par état*, (page 3) de vous proposer des thèses de médecine, et qu'il s'agit de dissiper des nuages qui affaiblissent la sécurité, et de souhaiter une solution à des craintes, votre sagesse qui préside à vos démarches assurera un nouveau poids à ce que votre autorité pourra régler sur le fait de l'inoculation qui se présente naturellement sous deux aspects.

Et comme dans la petite vérole ordinaire (page 4) on s'en remet ordinairement à la prudence des malades et des médecins, vous sentez bien que dans l'inoculation où la tête est beaucoup plus libre, il ne faut s'en remettre à la prudence de personne.

Mais, comme ce qui peut intéresser la religion ne regarde en aucune manière le bien public, (page 3) et que le bien public ne regarde pas la religion, il faut consulter la sorbonne qui, *par état*, est chargée de décider

(*) Voyez le réquisitoire contre l'inoculation.

quand un chrétien doit être saigné et purgé, et la faculté de médecine chargée, *par état*, de savoir si l'inoculation est permise par le droit canon.

Ainsi, Messieurs, vous qui êtes les meilleurs médecins et les meilleurs théologiens de l'Europe, vous devez rendre un arrêt sur la petite vérole, ainsi que vous en avez rendu sur les catégories d'*Aristote*, sur la circulation du sang, sur l'émétique et sur le quinquina.

On fait que vous vous entendez, *par état*, à toutes ces choses comme en finances.

Puisque l'inoculation, Messieurs, réussit dans toutes les nations voisines qui l'ont essayée; puisqu'elle a sauvé la vie à des étrangers qui raisonnent, il est juste que vous proscriviez cette pratique, attendu qu'elle n'est pas enregistrée; et pour y parvenir, vous emploieriez les décisions de la forbonne, qui vous dira que S^t *Augustin* n'a pas connu l'inoculation, et la faculté de Paris qui est toujours de l'avis des médecins étrangers.

Surtout, Messieurs, ne donnez point un temps fixe aux salutaires et sacrées facultés pour décider, parce que l'insertion utile de la petite vérole sera toujours proscrire en attendant.

A l'égard de la grosse, sœur de la petite, messieurs des enquêtes sont exhortés à examiner scrupuleusement les pilules de *Keizer*,

tant pour le bien public que pour le bien particulier des jeunes messieurs qui en ont besoin, *par-état* ; la sorbonne ayant préalablement donné son décret sur cette matière théologique.

Nous espérons que vous ordonnerez peine de mort (que les facultés de médecine ont ordonnée quelquefois dans de moindres cas) contre les enfans de nos princes inoculés sans votre permission, et contre qui révoquera en doute votre sagesse et votre impartialité reconnues.

A W A R B U R T O N.

TU exerces ton insolence et tes fureurs sur les étrangers comme sur tes compatriotes. Tu voulais que ton nom fût par-tout en horreur, tu as réuffi : après avoir commenté *Shakespeare*, tu as commenté *Moïse* ; tu as écrit une rapsodie en quatre gros volumes, pour montrer que DIEU n'a jamais enseigné l'immortalité de l'ame pendant près de quatre mille ans ; et tandis qu'*Homère* l'annonce , tu veux qu'elle soit ignorée dans l'Écriture sainte. Ce dogme est celui de toutes les nations policées ; et tu prétends que les Juifs ne le connaissaient pas.

Ayant mis ainsi le vrai Dieu au-dessous des faux dieux , tu feins de soutenir une religion que tu as violemment combattue ; tu crois expier ton scandale en attaquant les sages ; tu penses te laver en les couvrant de ton ordure ; tu crois écraser d'une main la religion chrétienne, et tous les littérateurs de l'autre : tel est ton caractère. Ce mélange d'orgueil , d'envie et de témérité n'est pas ordinaire. Il t'a effrayé toi-même ; tu t'es enveloppé dans les nuages de l'antiquité et dans l'obscurité de ton style ; tu as couvert d'un masque ton affreux visage.

Voyons

Voyons si on peut faire tomber d'un seul coup ce masque ridicule.

Tous les sages s'accordent à penser que la législation des Juifs les rendait nécessairement les ennemis des nations.

Tu contredis cette opinion si générale et si vraie dans ton style de *Billingsgate*. Voici tes paroles : „ Je ne crois pas qu'il soit aisé d'entasser, „ même dans le plus sale égout de l'irréligion, „ tant de fauffetés, d'absurdités et de malice... „ Comment peut-il soutenir à visage décou- „ vert, et à la face du soleil, que la loi mosaï- „ que ordonnait aux Juifs d'entreprendre de „ vastes conquêtes, ou qu'elle les y encou- „ rageait, puisqu'elle leur assignait un district „ très-borné ? &c. „

Je passe sous silence les injures aussi grossières que lâches, dignes des porte-faix de Londres et de toi, et je viens à ce que tu oses appeler des raisons : elles sont moins fortes que les injures.

Voyons d'abord s'il est vrai qu'on ait promis aux Juifs un si petit district.

„ En ce jour, le Seigneur fit un pacte avec „ *Abraham*, et lui dit : Je donnerai à ta semence „ la terre depuis le fleuve d'Egypte jusqu'au „ grand fleuve d'Euphrate. „

C'était promettre aux Juifs par serment l'isthme de Suez, une partie de l'Egypte,

l'Arabie entière , tout ce qui fut depuis le royaume des Seleucides. Si c'est-là un petit pays , il faut que les Juifs fussent difficiles ; il est vrai qu'ils ne l'ont pas possédé , mais il ne leur a pas été moins promis.

Les Juifs renfermés dans le Canaan vécurent des siècles sans connaître ces vastes contrées , et ils n'eurent guère de notions de l'Euphrate et du Tigre que pour y être traînés en esclavage. Mais voici bien d'autres promesses ; voyez *Isaïe* au chap. XLIX.

„ Le Seigneur a dit : J'étendrai mes mains
 „ sur toutes les nations : je lèverai mon signe
 „ sur les peuples ; ils vous apporteront leurs
 „ fils dans leurs bras , et leurs filles sur leurs
 „ épaules ; les rois feront vos nourriciers , et
 „ leurs filles vos nourrices ; ils vous adoreront ,
 „ le visage en terre , et ils lécheront la poudre
 „ de vos pieds. „

N'est-ce pas leur promettre évidemment qu'ils feront les maîtres du monde , et que tous les rois seront leurs esclaves ? Eh bien , *Warburton* , que dis-tu de ce petit district ?

Tu fais sur combien de passages les Juifs fondaient leur orgueil et leurs vaines espérances ; mais ceux-ci suffisent pour démontrer que tu n'as pas même entendu les livres saints contre lesquels tu as écrit. Vois si le sale égout de l'irreligion n'est pas celui dans lequel tu barbotes.

Venons maintenant à la haine invétérée que les Israélites avaient conçue contre toutes les nations. Dis-moi si on égorge les pères et les mères, les fils et les filles, les enfans à la mamelle et les animaux même sans haïr ? Tu hais, tu calomnies ; on te déteste dans ton pays, et tu détestes ; mais si tu avais trempé dans le sangtes mains qui dégouttent de fiel et d'encre, oserais-tu dire que tu aurais affaïné sans colère et sans haine ? Relis tous les passages où il est ordonné aux Juifs de ne pas laisser une ame en vie, et dis, si tu en as le front, qu'il ne leur était pas permis de haïr. Est-il possible qu'un cœur tel que le tien se trompe si grossièrement sur la haine ? C'est un usurier qui ne fait pas compter.

Quoi ! ordonner qu'on ne mange pas dans le plat dont un étranger s'est servi, de ne pas toucher ses habits, ce n'est pas ordonner l'aversion pour les étrangers ?

On me dira qu'il y a beaucoup d'honnêtes gens qui, sans te montrer de colère, ne veulent pas dîner avec toi, par la seule raison que ton pédantisme les ennuie, et que ton insolence les révolte ; mais fois sûr qu'ils te haïssent, toi et tous les pédans barbares qui te ressemblent.

Les Juifs, dis-tu, ne haïssent que l'idolâtrie, et non les idolâtres : plaisante distinction !

Un jour un tigre rassasié de carnage rencontra

des brebis qui prirent la fuite ; il courut après elles , et leur dit : Mes enfans , vous vous imaginez que je ne vous aime point , vous avez tort ; c'est votre bêlement que je hais ; mais j'ai du goût pour vos personnes , et je vous chéris au point que je ne veux faire qu'une chair avec vous ; je m'unis à vous par la chair et le sang. Je bois l'un , je mange l'autre pour vous incorporer à moi ; jugez si on peut aimer plus intimement.

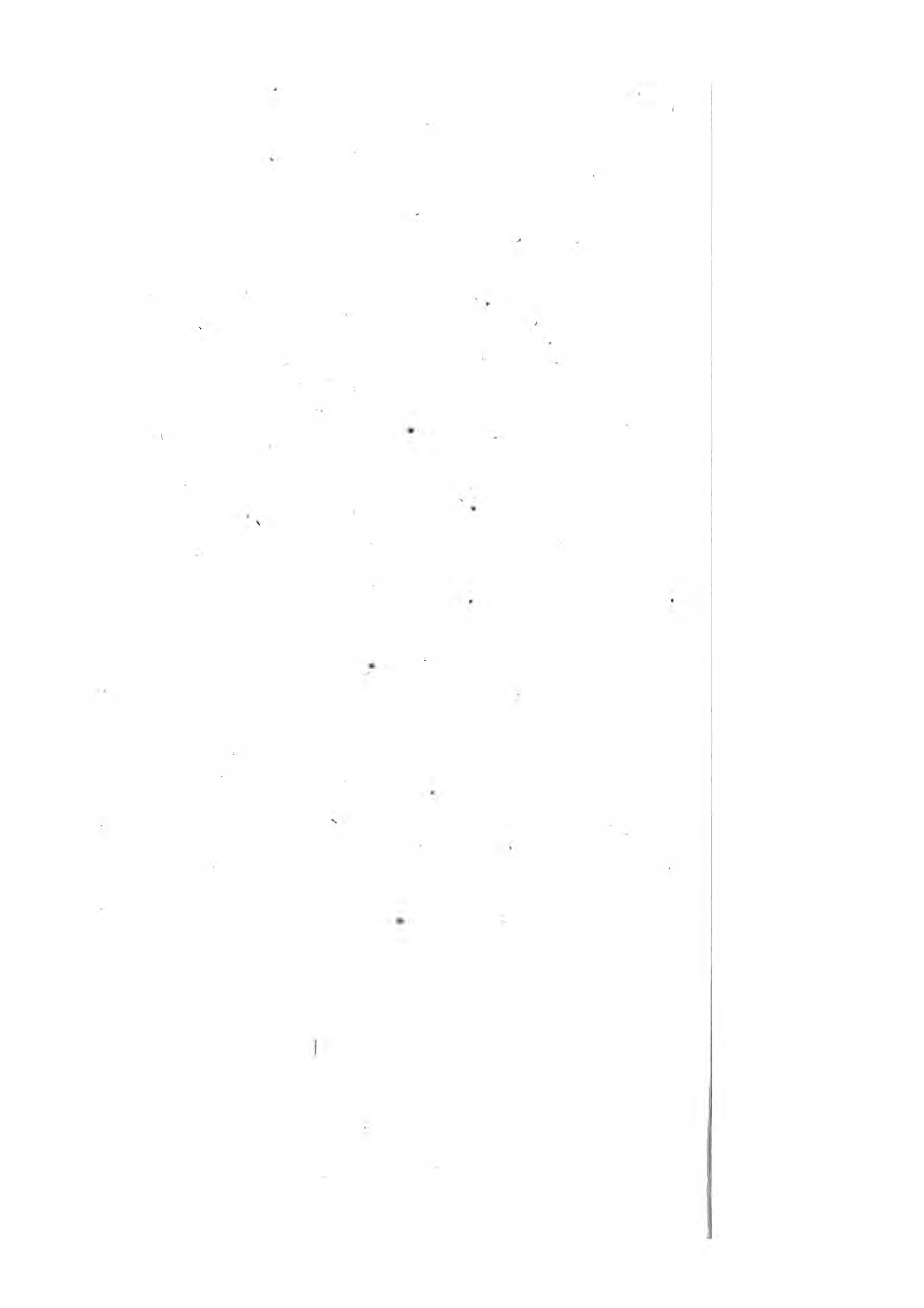
Bon soir , *Warburton.*

CANONISATION

DE

SAINT CUCUFIN,

EN 1767.



CANONISATION

DE

SAINT CUCUFIN.

La canonisation de S^t Cucufin, frère d'Ascoli, par le pape Clément XIII; et son apparition au sieur Aveline, bourgeois de Troyes, mise en lumière par le sieur Aveline lui-même. A Troyes, chez monsieur ou madame Oudot, 1767.

IDÉES PRÉPARATOIRES.

*ROMULUS et Liber pater et cum Castore Pollux,
Post ingentia facta, Deorum in templa recepti,
Dum terras hominumque colunt genus, aspera bella
Componunt, agros assignant, oppida condunt,
Floravère suis non respondere favorem
Speratum meritis. Diram qui contudit hydram,
Notaque fatali portenta labore subegit,
Comperit invidiam supremo sine domari, &c.*

Lorsque l'on vit Bacchus et l'invincible Alcide,
Et Pollux et Castor et le grand Romulus,
Secourir les humains par des soins assidus,
Venger sur les tyrans l'innocence timide,

Réprimer les brigands , pardonner aux vaincus ,
 Polir les nations dans l'enceinte des villes ,
 Protéger les beaux arts , donner des lois utiles ,
 Quel fut le prix des biens par leurs mains répandus ?
 L'homme ingrat et méchant noircissait leurs vertus .
 Ils furent mordus tous par la dent de l'Envie ;
 On fit de ces héros cent contes odieux ;
 On les persécuta tout le temps de leur vie :
 Furent-ils enterrés , le monde en fit des dieux .

Il était bien vilain , sans doute , de donner des
 ridicules à *Triptolême* pour prix de son blé , de
 dire des sottises de *Bacchus* lorsqu'on buvait son
 vin , de reprocher à *Hercule* ses amourettes quand
 il nous délivrait de l'hydre , et qu'il nettoyait nos
 écuries . Mais aussi il est bien beau de diviniser
 les *Hercule* , malgré les *Eurysthée* .

L'antiquité n'a rien de si honnête que d'avoir
 placé dans ce qu'on appelait le ciel ; les grands
 hommes qui avaient fait du bien aux autres
 hommes . Les sages ne s'opposaient point à ces
 apothéoses ; ils savaient bien que le sot peuple
 prend l'air et les nuages pour le ciel ; que cha-
 que sphère qui roule dans l'espace est entourée
 de son atmosphère ; que notre terre est un ciel
 pour *Vénus* et pour *Mars* , comme *Mars* et
Vénus sont des cieux pour nous ; que *Jupiter*
 n'assemble point son conseil sur le mont *Olympe*
 en

en Theffalie ; qu'un dieu ne vient point dans une nue comme à notre opéra. Ils favaient bien que ni le corps d'*Hercule*, ni fon petit simulacre léger qu'on appelait ame, vent, fouffle, manes, n'avaient point époufé *Hébé*, et ne buvaient point du nectar avec elle. Mais ces fages trouvaient fort bon qu'on élevât des autels au protecteur des opprimés ; c'était dire aux princes : *Faites comme lui, vous ferez comme lui.*

On a calomnié bien ridiculement, bien indignement l'antiquité. Nos plats livres nous difent continuellement que les anciens rendaient à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au Créateur. Vous en avez menti, livres de préjugés, archives d'erreurs : depuis *Orphée* et *Homère* jufqu'à *Virgile*, depuis *Thalès* jufqu'à *Pline*, il n'y a pas un feul poëte, un feul philofophe qui ait admis plufieurs dieux fuprêmes. Le *Jehovah* des Phéniciens, adopté en Egypte, et enfuite en Paleftine, le *Zeus* des Grecs, le *Jupiter* des Latins, a toujours été conftamment, invariablement le dieu unique, le dieu maître, le dieu formateur, le fouverain des dieux fecondaires et des hommes : *Divum fator atque hominum rex.*

Il faut convenir que les anciens avaient plus de vénération pour leurs dieux fecondaires que nous pour les nôtres. On ne voit point qu'aucune impératrice fe foit appelée *Junon*, *Minerve*,

Latone, Vénus, Iris, au lieu que nous prenons hardiment le nom de *Jean* et de *Matthieu*. *Chaumeix* porte insolemment le nom d'*Abraham*. J'ai connu un impuissant qui s'appelait *Salomon*, mari de trois cents femmes et de sept cents concubines. Le plus vil coquin a son nom de saint ; je voudrais bien savoir quel est le nom de baptême de *Fréron*.

Les Latins, depuis *Numa* jusqu'à *Théodose*, ont toujours désigné DIEU par le titre de *très-grand et très-bon* ; titre qu'ils n'ont jamais donné à aucun autre être. Jamais chez eux la divinité suprême n'a eu d'affociés ; ce blasphème fut inconnu à toute l'antiquité.

Mais on adorait *Mars, Minerve, Junon, Apollon*, &c. Oui, comme des génies inférieurs ; et si j'ose le dire sans blasphème, comme les catholiques révèrent les saints. Les divinités secondaires étaient aux yeux des païens précisément ce que sont nos canonisés. Les Grecs et les Romains pratiquaient dans leurs erreurs ce que nous pratiquons sous l'empire de la vérité.

S^t Georges armé de pied en cap est le dieu des batailles comme l'étaient *Mars* et *Arès* chez les Grecs, à cela près que ce *Mars*, si terriblement peint par *Homère*, inspirait encore plus de respect que *S^t Georges* trop grossièrement chanté par nos légendaires. *Junon* était un autre personnage

que S^{te} *Claire* ; *Mercur*e, le dieu des arts, vaut bien S^t *Crépin* le dieu des cordonniers. *Diane* eut plus de réputation que S^t *Hubert*, quoiqu'il guériffe de la rage.

Il y eut des anges de la guerre et de la paix chez les Indiens, chez les Persans, chez les Babyloniens. La nation juive ignorante et grossière, qui n'eut aucune doctrine ferme et constante que depuis sa captivité à Babylone, n'apprit que des Chaldéens les noms de ses anges (a). C'est une vérité reconnue de tous ceux qui ont au moins une légère teinture de l'antiquité. Ce fut alors que les Juifs connurent *Michaël*, *Gabriel*, *Raphaël*, *Uriel*, &c. le nom même d'*Israël*, qui signifie voyant DIEU, est chaldéen : les historiens juifs *Josèphe* et *Philon* l'avouent. Ce n'est donc que dans des temps très - postérieurs à la loi, qu'on trouve dans *Daniel* (b), que l'ange *Gabriel*, secouru par l'ange *Michaël*, combattit contre l'ange des Perses, et qu'on lit dans l'épître de S^t *Jude* (c) que *Michaël* eut une grande contestation avec le diable pour le corps de *Moïse*.

Il est constant, en un mot, que tous les peuples policés, en adorant un seul Dieu, vénérèrent des dieux secondaires, des demi-dieux.

(a) Talmud de Jérusalem, in *rostra shana*.

(b) Chap. IX, v. 21 ; et chap. X, v. 13.

(c) V. 9.

Exceptons-en les seuls Chinois, qui, doués d'une sagesse supérieure, ne firent jamais partager à personne le moindre écoulement de la Divinité.

Les chrétiens n'imitèrent que très-tard la Grèce et Rome, en plaçant des demi-dieux, des saints dans le ciel. Dans le commencement ils avaient en horreur les temples, les autels, les cierges, l'encens, les surplis, les chafubles, l'eau bénite des gentils : mais quand ils furent les maîtres, ils adoptèrent toutes ces anciennes inventions utiles, toutes ces cérémonies ; et la vérité consacra des rites inventés par l'esprit de mensonge.

Polyeucte reproche à *Pauline* d'adorer des dieux

Infensibles et fourds, impuiffans, mutilés,
De bois, de marbre et d'or, comme vous les voulez :

Mais qu'aurait dit *Pauline* si elle avait vu quelque temps après *S^t Roch*, *S^t Pancrace*, *S^t Fiacre*, en bois, en marbre, en métal ?

L'apparence est la même dans l'un et dans l'autre cas. Jamais *S^t Fiacre* et *S^t Pancrace* n'ont été regardés chez les chrétiens comme les créateurs du monde. Jamais aussi on ne s'est avisé chez les gentils d'offrir de l'encens à *Mercur*e, à *Latone*, comme aux maîtres souverains des cieux, de la terre et du tonnerre. *Mercur*e et

Latone obéissaient à *Jupiter* ; on priaît *Mercur*e et *Latone* d'intercéder auprès de *Jupiter* : cela est si vrai que *Lucien* , qui se moque également d'eux tous , fait présenter par *Mercur*e les placets des hommes à *Jupiter* son maître.

La juive *Esther* , dans une belle pièce de vers en dialogues , intitulée , je ne fais pourquoi , *tragédie* , dit à un roi de Perse , nommé *Assuérus* , qui n'a jamais existé :

Ce Dieu maître absolu de la terre et des cieux
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom , le monde est son ouvrage ;
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage ,
Juge tous les mortels avec d'égaies lois ,
Et du haut de son trône interroge les rois.

Ces vers sont admirables ; presque personne ne devrait être assez hardi pour en faire après avoir lu ceux de *Racine* ; et les hommes grossiers que leur épaisse barbarie rend insensibles à ces beautés , ne méritent pas le nom d'hommes. Mais le prétendu *Assuérus* pouvait répondre à la prétendue *Esther* :

Vous êtes une impertinente de croire m'apprendre mon catéchisme ; je savais , avant que vous fussiez née , que DIEU est le maître absolu de notre petite terre , des planètes et des étoiles. Nous adorions *Jéhovah* , l'Eternel , plusieurs siècles avant que vos misérables juifs vinssent

de l'Arabie déserte commettre mille infames brigandages dans un coin de la Phénicie. Vous n'avez appris à lire et à écrire que de nous et des Phéniciens nos disciples. Nous n'avons jamais adoré qu'un seul Dieu ; nous n'avons jamais eu dans nos temples des simulacres de bœufs, de chérubins, de serpens, comme vous en aviez dans votre petit temple barbare de vingt coudées de long, de large et de haut, où vous conserviez dans un coffre un serpent d'airain, quand un de mes prédécesseurs détruisit votre ville d'Hershalaim, et vous fit tous conduire les mains derrière le dos sur les rivages de l'Euphrate. Il est aussi ridicule à vous, ma bonne, de penser m'enseigner DIEU, qu'il ferait ridicule à moi de vous avoir épousée, d'avoir vécu six mois avec vous sans savoir qui vous êtes ; d'avoir condamné tous les Juifs à la mort, parce qu'un juif n'a pas fait la révérence à un de mes visirs, et d'avoir averti tous les Juifs par un édit qu'on les égorgerait dans dix mois, pour leur donner le temps d'échapper. Vous récitez de très-beaux vers, mais vous n'avez pas le sens d'un oison. Je fais mieux vos propres livres que vous et que votre fat de *Mardochée*. Je fais que quand vous habitâtes autrefois en très-petit nombre dans un désert de mon vaste empire, vous adorâtes (d) l'étoile.

(d) *Amos*, ch. V, v. 26, cité Actes des apôtres, ch. VII, v. 43.

remphan et celle de moloch, &c. je fais que vous n'avez jamais eu jusqu'à présent de croyance fixe, et que vous avez immolé vos propres enfans par le plus abominable fanatisme. Si je daignais m'abaisser jusqu'à citer vos auteurs, je vous dirais que votre *Isaïe* (e) vous reproche de sacrifier vos fils et vos filles à vos dieux dans des torrens, sous des rochers. Il vous sied bien, bégueule juive, d'oser enseigner votre maître !

Saints à faire.

IL est démontré que tous les peuples policés ont adoré un Dieu formateur du monde, et que plusieurs peuples ont composé une cour à ce Dieu qui n'en a pas besoin. Dans cette cour ils ont placé les grands hommes pour avoir des protecteurs auprès du maître.

Divus Trajanus, Divus Antoninus ne signifiaient à la lettre que *S^t Antonin, S^t Trajan*. Ces saints étaient proposés pour modèles aux empereurs, modèles bien peu imités. Si nous avions saint *Bertrand du Guesclin, S^t Bayard, S^t Montmorency*, et surtout *S^t Henri IV*, je ne vois pas qu'une telle apothéose fût si déplacée.

Pourquoi n'aurions-nous pas *S^t l'Hospital* ? Ce chancelier fut si modéré dans un temps de

(e) Chap. LVII, v. 5.

fureurs ; il fit des lois si sages , malgré les horribles démençes de la cour !

J'adresserais encore volontiers un *oremus* à *S^t de Thou* qui fut le magistrat le plus intègre , ainsi que le meilleur historien.

Le maréchal de *Turenne* est furement en paradis , puisqu'ils'était fait catholique. Le maréchal de *Catinat* y est aussi sans doute. L'un est mort pour la patrie ; l'autre , après avoir gagné des batailles , a souffert la disgrâce et la pauvreté sans se plaindre. Si on leur dresse des autels , je promets de les invoquer.

Oh ! me disent les banquiers en cour de Rome , on n'a pas des saints comme on veut ; cela coûte fort cher. En voilà huit que vous proposez ; c'est une affaire de huit cents mille écus pour la chambre apostolique , à trois cents mille francs la pièce ; encore c'est marché donné. Il n'y a guère eu que les *Samuël Bernard* et les *Pâris Montmartel* qui aient été en état de faire des saints ; mais ils n'ont pas employé leur argent à ces œuvres pies.

Je répons à ces messieurs que je ne prétends point avoir des apothéoses pour de l'argent ; que c'est une véritable simonie ; que je veux révéler *Henri IV* , *Turenne* , *Catinat* , de *Thou* , le chancelier de *l'Hospital* d'un culte de *dulie* sans qu'il m'en coûte rien ; et que je n'achèterai jamais le paradis ni pour moi ni pour personne.

Quels ont été les premiers saints dans le christianisme ? des hommes charitables , des martyrs. Qui les fit révérer ? le consentement du peuple sans aucun frais. Or je soutiens que *Henri IV* est un vrai martyr ; il partait pour aller faire le bonheur de l'Europe , lorsqu'il fut martyrisé par le fanatisme. Et quant au consentement du peuple , il est déjà tout obtenu ; en voici la marque évidente. Le jour que l'évêque du Puy en Vélai prononça dans saint Denis une oraison funèbre , ceux qui ne purent l'entendre , soit parce qu'ils étaient trop loin , soit parce qu'ils étaient durs d'oreille , se levèrent de leurs places , allèrent voir le tombeau de *Henri IV*. Ils se mirent à genoux , ils l'arrosèrent de leurs larmes , ils lui adressèrent des vœux attendrissans. Que manque-t-il à une telle consécration ? c'est celle des cœurs ; c'est la voix de l'amour qui a parlé.

On veut aujourd'hui cent ans révolus pour faire un saint , afin de donner le temps de mourir à tous les témoins de ses sottises. Il y a plus de cent cinquante ans que *Henri IV* fut martyrisé. Mais que tous les objets et tous les témoins de ses faiblesses reparussent , qu'ils déposent contre lui , je l'adorerai encore. Je dirai à *Corisande d'Andouin* , à *Charlotte des Effarts* , à la belle *Gabrielle* et à tant d'autres : Oui , Mesdames , il vous a caressées , mais il a

fauvé la France au combat d'Arques et à la bataille d'Ivri : il a été juste , clément et bien-faisant ; il a eu la bonté de *Titus* et la valeur de *César*. Voilà mon saint.

On me dira qu'il faut aussi des saintes ; c'est à quoi je suis très-déterminé. Qui m'empêchera de mettre dans la gloire *Marguerite d'Anjou*, laquelle donna douze batailles en personne contre les Anglais pour délivrer de prison son imbécille mari ? J'invoquerai notre pucelle d'Orléans, dont on a déjà fait l'office en vers de dix syllabes. Nous avons vingt braves dames qui méritent qu'on leur adresse des prières. Qui fêterons-nous en effet, si ce n'est les dames ! elles doivent assurément être festoyées.

Canonisation de frère Cucufin.

LE 12 octobre 1766 , le pape *Clément XIII* canonisa solennellement frère *Cucufin d'Ascoli*, en son vivant frère lai chez les capucins , né dans la Marche d'Ancone, l'an de grâce 1540, mort le 12 octobre 1604. Le procès-verbal de la congrégation des rites porte qu'il traversa plusieurs fois le ruisseau nommé Potenza sans se mouiller ; qu'étant invité à dîner chez le cardinal *Bernéri*, évêque d'Ascoli , il renversa par humilité un œuf frais sur sa barbe , et

prit de la bouillie avec sa fourchette (*); que pour récompense la sainte Vierge lui apparut; qu'il eut le don des miracles, au point qu'il rétablit une fois du vin gâté. Les révérends pères capucins ont obtenu qu'on changeât son nom de *Cucufin* en celui de *Séraphin*. Ils en ont célébré la fête solennelle dans tous les lieux où ils sont établis; et où ne le sont-ils pas?

Pourrait-on croire qu'il en a coûté en superfluités à l'Europe catholique plus d'un million pour solenniser la fête d'un pauvre? Les peuples se sont empressés de fournir aux capucins des substances qui auraient suffi à une grande armée, et qui l'auraient amollie. Cent sortes de vin, viandes de boucherie, volailles, gibier, fruits, huiles, épiceries, cire, étoffes, ornemens en soie, en argent, en or, tout a été prodigué.

Il faut remarquer que sous le nom d'aumône, les moines mendiants imposent au peuple la taxe la plus accablante.

Quand un pauvre cultivateur a payé au receveur de la province en argent comptant le tiers de sa récolte non encore vendue, les droits à son seigneur, la dixme de ses gerbes à son curé, que lui reste-t-il? presque rien; et c'est ce rien que les moines mendiants demandent comme

(*) Page 28 de la traduction.

un tribut qu'on n'ose jamais refuser. Ceux qui travaillent sont donc condamnés à fournir de tout ceux qui ne travaillent pas. Les abeilles ont des bourdons ; mais elles les tuent. Les moines autrefois cultivaient la terre ; aujourd'hui ils la surchargent.

Nous sommes bien loin de vouloir qu'on tue les bourdons appelés *moines* ; nous respectons la piété et les autres vertus de *Cucufin* ; mais nous voudrions des vertus utiles.

Il nous en coûte plus de vingt millions par an pour nos seuls moines en France. Or quel bien ne feraient pas ces vingt millions répartis entre des familles de pauvres officiers , de pauvres cultivateurs !

Tous ces moines sont très-définitéressés ; j'en tombe d'accord : mais n'y-a-t-il rien de mieux à faire ?

Quand tous les chrétiens répandus sur la surface de la terre couvriraient leurs barbes de jaunes d'œufs ; quand ils prendraient tous de la bouillie avec des fourchettes , il n'en reviendrait aucun avantage à la société ; mais que dans la victoire d'Ivri , *Henri IV* s'écrie de rang en rang : *Epargnez le sang français* ; qu'il nourrisse le peuple même qu'il assiège ; qu'il pardonne à ceux qui ont crié dans les chaires : *Assassinez le béarnois au nom de DIEU* ; qu'il paye exactement tous ceux qui lui ont vendu chèrement

une soumission due à tant de titres ; qu'il fasse fleurir l'agriculture dans des campagnes auparavant désertes : ce sont-là des vertus qui sont au-dessus de celles de *Cucufin*, et même de saint *François*, si j'ose le dire.

Nous avouons que *S^t François* avait une femme de neige, et que ce n'était pas à de telles figures que s'adressait le grand *Henri IV* ; mais enfin la neige de *S^t François* n'a rien produit : et il est venu de la belle *Gabrielle* un duc de *Vendôme*, qui seul a remis *Philippe V* sur le trône d'Espagne. Les saints ont eu des faiblesses, ce n'est pas leurs faiblesses qu'on révère. Et après tout, *Deodatus* bâtard de *S^t Augustin* a été moins utile au monde que la race des *Vendômes*.

Manière de servir les saints.

QUE j'aime les saints ! que je voudrais les voir honorés, servis, imités avec plus de zèle qu'on n'en montre dans nos temps déplorables ! nous en avons, Dieu merci, pour tous les jours de l'année ; mais les plus grands, sans contredit, sont ceux pour lesquels on ferme les boutiques dans les villes comme dans une sédition, et où on laisse la terre en friche pour courir au cabaret.

Serait-il si mal que les magistrats chargés de la police d'un grand royaume ordonnassent

qu'après avoir fêté un saint par de belles antien-
nes latines , on l'imitât en travaillant , en cul-
tivant la terre.

Que fefait S^t *Cucufin* le jour que nous célébrons
sa fête ? il bêchait le jardin des révérends pères
capucins , il semait , il plantaît , il cueillait des
falades , il n'allait point avec les filles boire du
vin détestable dans un bouchon , altérer sa fanté,
et perdre pour plaire à DIEU le peu de raison
que DIEU lui avait donné. Il semble , à voir
la manière dont nous honorons les saints , qu'ils
aient tous été des ivrognes.

Au reste , quand je propose d'imiter les saints
en travaillant après avoir prié DIEU , ce n'est
qu'avec une extrême défiance de mes idées. Je
fais que les commis des aides s'y opposent , et
qu'ils ont tous en vue l'honneur de DIEU et le
bien de l'Etat. Ils prétendent que si on débitait
un peu moins de vin , ils recevraient un peu
moins de droits , et que tout ferait perdu. L'in-
convénient ferait grand , je l'avoue ; mais ne
pourrait-on pas les apaiser , en leur fefant com-
prendre que , si on travaille tous les jours de fête
après le service divin , fans en excepter une
seule , les vignes seront mieux cultivées , les
terres mieux labourées , qu'on vendra plus de
vin et plus de grain , que les commis y gagneront,
et que cette véritable dévotion enrichira l'Etat ?

Apparition de S^t Cucufin au sieur Aveline.

LE jour qu'on faisait à Troyes, dans notre cathédrale, le service de S^t *Cucufin*, je m'avifai de semer pour la troisième fois mon champ dont les semailles avaient été pourries par les pluies; car je savais bien qu'il ne faut pas que le blé pourrisse en terre pour lever, *quoi qu'on die*. Le pain valait quatre sous et demi la livre; les pauvres, dans notre élection, ne sèment et ne mangent que du blé noir, et sont accablés de tailles. Notre terrain est si mauvais, malgré tout ce qu'a pu faire S^t *Loup* notre patron, que la huitième partie tout au plus est semée en froment; la saison avançait, je n'avais pas un moment à perdre: je semais donc mon champ situé derrière saint Nicier, avec mon semoir à cinq focs, après avoir entendu la messe, et chanté les antiennes du saint du jour. Voilà-t-il pas aussitôt le révérend gardien des capucins, assisté de quatre profès, qui se présente à moi à une heure et un quart de relevée au sortir de table. Il était enflammé comme un chérubin, et criait comme un diable: Théiste, athéiste, janséniste, oses-tu outrager DIEU et S^t *Cucufin* au point de semer ton champ, au lieu de dîner? Je vais te déferer comme un impie à M. le subdélégué, à M. le directeur des aides, à monseigneur l'intendant

et à monseigneur l'évêque. Disant ces mots, il se met en devoir de briser mon semoir.

Alors S^t *Cucufin* lui-même descendit du ciel dans une nuée éclatante, qui s'étendait de l'Empyrée jusqu'au faubourg de Troyes; un jaune d'œuf et de la bouillie ornaient encore sa barbe. Frère *Ange*, dit-il au gardien, calme ton saint zèle, ne casse point le semoir de ce bon homme; les pauvres manquent de pain dans ton pays; il travaille pour les pauvres après avoir assisté à la sainte messe. C'est une bonne œuvre, j'en ai conféré avec S^t *Loup*, patron de la ville. Va dire de ma part à monseigneur l'évêque qu'on ne peut mieux honorer les saints qu'en cultivant la terre.

Le gardien obéit, et monseigneur s'adressa lui-même aux magistrats de la grande police pour faire enjoindre à nos concitoyens de labourer, ou semer, ou planter, ou provigner, ou paliffer, ou tondre, ou vendanger, ou cuver, ou blanchir, au lieu d'aller boire au cabaret les jours de fête après la sainte messe.

Gloire à DIEU et à S^t *Cucufin*.

MANDEMENT

MANDEMENT

Du révérendissime père en Dieu Alexis, archevêque de Novogorod la grande.

Deutera-ton-pia-nepfiou. (a)

MÈS FRÈRES,

Nous avons appris avec une grande édification que le dicastère de la nation franke, nommé aujourd'hui le parlement des Français, aurait (b) fait brûler il y a quelques semaines (c), par son juré bourreau, au pied de son grand escalier, la lettre circulaire de l'assemblée du clergé frank, comme fanatique et féditieuse, en présence de *Dagobert-Etienne Isabeau*.

Et quoique nous ignorions quelle espèce de saint est ce *Dagobert*, nous, après avoir lu ladite lettre circulaire et les actes de l'assemblée générale dudit clergé; et après avoir invoqué les

(a) Ce qui répond au 12 octobre des Franks.

(b) Les Franks se servent du subjonctif au lieu de l'imparfait de l'indicatif, c'est l'ancien vice d'une langue barbare, vice conservé dans les chancelleries et cours des plaids; vice que les académies des Franks n'ont pu encore déraciner.

(c) Le vendredi 6 septembre 1765.

lumières du S^t Esprit, déclarons qu'il a semblé bon au S^t Esprit et à nous d'adhérer pleinement au jugement rendu par le susdit dicastère, lequel dans tous les temps à nous connus a soutenu et vengé les droits des rois franks et de la nation gallo-franke contre les usurpations de l'Eglise héraude, gothe et lombarde, nommée par abus *Eglise romaine*, lesquels droits des rois franks et de la nation gallo-franke sont les droits naturels de tous les rois et de toutes les nations.

Tout le systême de l'assemblée du clergé frank roule sur ces paroles de je ne fais quel pape transalpin nommé *Gelase* :

Deux puissances sont établies pour gouverner les hommes, l'autorité sacrée des pontifes (d) et celle des rois.

Mes frères, notre obéissance aux lois de notre vaste empire, la vérité et l'humilité chrétienne, exigent que nous vous instruisions sur la nature de ces *deux puissances*, sur l'abus de ces mots inconnus dans toute notre Eglise, et que nous nous hâtions de vous prémunir contre ces erreurs pernicieuses, nées dans les ténèbres de l'*Occident*, comme disait notre grand patriarche *Photius*.

(d) Il faut remarquer que les évêques sont nommés avant les rois, et que le mot *sacrée* n'est ici que pour eux, et non pas pour les rois, qui cependant sont très-sacrés.

DES DEUX PUISSANCES.

IL faut d'abord, mes frères, favoir ce que c'est que puissance; car si on ne définit les mots, on ne s'entend jamais; et l'équivoque que les Grecs nomment *logomachie* est l'origine de toutes disputes, et les disputes ont produit le trouble dans tous les temps.

Puissance chez les hommes signifie faculté convenue de faire des lois, et de les appuyer par la force.

Ainsi, depuis près de cinq mille ans, nos voisins les empereurs de la Chine ont eu légitimement la puissance; notre auguste impératrice jouit du même droit; le monarque frank a les mêmes prérogatives; le roi d'Angleterre jouit du même pouvoir quand il est d'accord avec ses états-généraux, nommés *parlement*. Mais jamais chez aucun peuple de l'antiquité, ni à la Chine, ni dans l'empire romain d'orient ou d'occident, on n'entendit parler de deux puissances dans un Etat; c'est une imagination pernicieuse; c'est une espèce de manichéisme qui, établissant deux principes, livrerait l'univers à la discorde.

Pendant les premiers siècles du christianisme, cette distinction séditeuse de deux puissances fut absolument ignorée, et par cela seul elle est condamnable. Il suffit d'avoir lu l'Évangile pour

260 MANDEMENT DU REVERENDISSIME

favoir que le royaume de JESUS-CHRIST n'est point de ce monde, qu'il n'y a ni premier ni dernier; que le fils de l'homme est venu *non pas pour être servi, mais pour servir.*

Ce sont, mes frères, les propres paroles émanées de la bouche de notre divin Sauveur, paroles sacrées dont le sens clair et naturel ne pourra jamais être perverti, ni par aucune usurpation, ni par aucune citation tronquée et captieuse d'un texte malignement interprété.

Notre Seigneur JESUS-CHRIST donna une puissance à ses disciples; quelle fut cette puissance? celle de chasser les démons des corps des possédés, de manier les serpens impunément, de parler plusieurs langues à la fois sans les avoir apprises, de guérir les malades, ou par leur ombre, ou en leur imposant les mains.

Nos papes grecs, africains, égyptiens, qui fondèrent seuls l'Eglise chrétienne, qui seuls écrivaient dans les premiers siècles, qui seuls furent appelés *pères de l'Eglise*, perdirent cette puissance, et ne prétendirent point la remplacer par des honneurs, par un crédit, par des richesses, par une ambition que la religion condamne, et que le monde abhorre.

Aucun évêque parmi nous ne s'intitula *prince* ou *comte*; aucun ne prétendit d'autre puissance que celle d'exhorter les pécheurs, et de prier DIEU pour eux. Quand quelque patriarche

voulut abuser de sa place, et lutter contre le trône, il fut sévèrement puni, et tout l'empire approuva son châtement.

On fait qu'il n'en fut pas ainsi dans l'Eglise d'occident, elle ne s'était formée que très-long-temps après la nôtre; nos Evangiles grecs, écrits dans Alexandrie et dans Antioche, furent à peine connus de ces barbares; ils en firent enfin une assez mauvaise traduction dans le temps de la décadence de la langue latine; mais d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, il n'y eut aucun père de l'Eglise né à Rome.

Ils suppléèrent à leur ignorance par des contes absurdes, qu'ils firent croire aisément à des peuples aussi absurdes qu'eux. Ne pouvant se faire valoir par leur science, ils supposèrent que l'apôtre *Pierre*, dont la mission était uniquement pour les Juifs, avait trahi sa vocation pour aller à Rome.

Voyez, mes frères, sur quels fondemens ils bâtirent cette fable. Il y eut, disent-ils, dès le premier siècle, un nommé *Abdias* qui prétendit être évêque secret des premiers chrétiens à Babylone, quoiqu'il soit avéré que ce ne fut qu'au second siècle qu'il y eut de véritables évêques attachés à un troupeau, et qu'on vit une hiérarchie certaine établie: cet *Abdias* passa pour avoir écrit en hébreu une histoire des douze apôtres, et *Jule africain* l'a traduite

depuis , ou du moins quelqu'un prit le nom de *Jule africain*.

C'est cet *Abdias* qui le premier écrivit que *Pierre* avait fait le voyage de Syrie à Rome, qu'il rencontra, à la cour de *Néron*, *Simon* le magicien, avec lequel il fit assaut de miracles. Un jeune seigneur, parent de *Néron*, mourut. *Simon* et *Pierre* disputaient à qui lui rendrait la vie: *Simon* ne le ressuscita qu'à moitié; mais *Pierre* le ressuscita tout-à-fait et gagna le prix. *Simon* voulut prendre sa revanche; il envoya un chien à *Pierre* lui faire des complimens de sa part, et le défier à qui volerait le plus haut dans les airs en présence de l'empereur. Le chien de *Simon* s'acquitta parfaitement de sa commission. *Pierre* aussitôt envoya son chien chez *Simon* pour le complimenter à son tour et pour accepter le défi: les deux champions comparurent; *Simon* vola; *Pierre* pria DIEU avec tant de larmes, que DIEU, touché de pitié, fit tomber *Simon*, qui se cassa les jambes; et *Néron* irrité fit crucifier *Pierre* la tête en bas. *Egésippe* et *Marcel* racontent la même histoire; ce sont-là les pères de l'Eglise de Rome.

Cette Eglise prétend que *Pierre* fut vingt-cinq ans évêque de la capitale, ce qui ne s'accorde nullement avec la chronologie; mais les Latins ne s'effraient pas pour si peu de chose; ils ont eu le front d'affurer que *Pierre* avait écrit

une lettre de Babylone où il était avec *Abdias*; ce mot de Babylone signifiait Rome; et voilà en vérité toute la preuve qu'ils apportent du prétendu épiscopat de *Pierre*. Nous savons que plusieurs pères adoptèrent ces contes longtemps après, mais nous savons aussi par quelles raisons victorieuses *Spanheim* et *la Roque* les ont réfutés. C'est donc sur cette fable et sur un passage ou deux de l'Évangile, interprétés d'une étrange manière, que les Latins ont établi l'empire du pape, et sa domination sur tous les rois.

Jamais l'Église grecque ne se fouilla par des entreprises si criminelles, elle fut toujours soumise à ses souverains, suivant la parole de JESUS-CHRIST même; mais l'Église romaine s'emporta jusqu'à une rébellion ouverte. Sur la fin du huitième siècle, et enfin au commencement de l'année 800, un pape nommé *Léon III* osa transférer l'empire d'occident à *Charlemagne*.

Dès ce moment quelle foule d'usurpations, de meurtres, de sacrilèges, de guerres civiles! est-il un royaume, depuis le Danemarck jusqu'au Portugal, dont les papes n'aient prétendu disposer plus d'une fois? Qui ne fait que l'empereur *Henri IV* fut forcé de demander pardon, pieds nus et à genoux, à l'évêque de Rome *Grégoire VII*; qu'il mourut détrôné et réduit à l'indigence; que son fils *Henri V* fit déterrer le

corps de son père comme celui d'un excommunié, et qu'ayant osé enfin soutenir lui-même ses droits contre Rome, il fut obligé de céder de peur d'être traité comme son père ?

Les malheurs des empereurs *Frédéric Barbe-rousse* et *Frédéric II* sont connus de toute la terre. Sept rois de France excommuniés, deux morts assassinés, sont d'effroyables exemples qui doivent instruire tous les princes. Un des meilleurs rois qu'aient eu les Franks est *Louis XII*; que n'effuya-t-il pas de ce pape *Alexandre VI*, de ce vicaire de JESUS-CHRIST, qui, environné de sa maîtresse et de ses cinq bâtards, faisait mourir par le poison, par le poignard, ou par la corde, vingt seigneurs dont il ravissait le patrimoine, et leur donnait encore l'absolution à l'article de la mort.

Nous faisons gloire de n'être pas d'une communion souillée de tant de crimes. DIEU nous préserve surtout de nous élever jamais contre la jurisprudence de notre chère patrie et contre le trône. Nous regardons comme notre premier devoir d'être entièrement soumis à nos augustes souverains : ces seuls mots, *les deux puissances*, nous paraissent le cri de la rébellion.

Nous adhérons aux maximes du parlement de France, qui, comme notre sénat, ne reconnaît qu'une puissance fondée sur les lois. Nous plaignons les malheurs et les troubles intestins

où

où la France a été plongée depuis plus de soixante ans par trois moines jésuites. *Le Tellier*, *Doucín* et *Lallemand* fabriquèrent dans Paris, au collège de Louis-le-grand, une bulle dans laquelle le pape devait condamner cent trois passages tirés pour la plupart de nos saints pères, et surtout de *S^t Augustin* l'africain et de *S^t Paul* de Tarsis, apôtre de JESUS. Nous savons que l'évêque de Rome et son consistoire, pour faire accroire qu'ils avaient jugé en connaissance de cause, retranchèrent deux propositions condamnées, et réduisirent le tout à cent et un anathèmes.

Nous n'ignorons pas que le nonce qui fit recevoir cette bulle en France, malgré les cris de toute la nation indignée, prit pour maîtresse une actrice de l'opéra, qu'on appela la *Constitution*, et qu'il en eut une fille qu'on appela la *Légende*.

Nous savons que presque toutes les affaires ecclésiastiques se sont ainsi traitées, et que quand le scandale des mauvaises mœurs ne s'est pas joint aux mœurs de cette Eglise latine, le fanatisme, mille fois plus dangereux que les filles de l'opéra, a fait naître plus de troubles que tous les bâtards des papes et des nonces n'en ont jamais produit.

Nous avons été instruits de tout le mal qui a résulté de la détestable invention des billets de

confession, et de tout le bien qu'a fait la chrétienne et vigoureuse résistance du parlement de Paris. Quoique nous ne soyons pas de la communion de l'Eglise gallicane, cependant, en qualité de chrétiens indépendans de l'usurpation romaine, nous nous unissons à cette Eglise gallicane pour l'exhorter à nous imiter, à soutenir ses libertés, et à ne pas souffrir que jamais un évêque transalpin ose déléguer des juges chez elle.

Puissent ses évêques ne plus s'avilir jusqu'à s'intituler évêques par la grâce d'un évêque transalpin, ne plus payer en tribut à cet italien, la première année d'un revenu qu'ils ne tiennent que de la libéralité de leur monarque.

Grand DIEU! seriez-vous descendu sur la terre, y auriez-vous vécu dans la pauvreté, l'auriez-vous recommandée à vos apôtres, l'auraient-ils embrassée pour qu'un de leurs successeurs traitât ses confrères en tributaires, et marchât sur les têtes des princes à qui vous obéissiez, vous, ô mon DIEU, quand vous étiez en Judée?

Nous reconnaissons que le parlement de Paris, et tous ceux du pays des Francs, se sont toujours opposés à ces innovations odieuses, à ces simonies transalpines, qui ont leur source dans le fatal système des *deux puissances*.

Nous devons d'autant plus, mes frères, vous

donner un préservatif contre ces opinions détestables , que nous sommes instruits que nos seigneurs russes font dans la capitale des Francs de fréquens voyages ; ils pourraient nous apporter la mode des *deux puissances* et des billets de confession , avec les autres modes.

Nous vous exhortons à ne vous laisser séduire par aucune nouveauté, à demeurer fidèlement attachés à notre ancienne Eglise grecque , mère de la latine, et mère d'une fille dénaturée ; et dans cette espérance nous vous donnons notre sainte bénédiction , au nom du Père qui a engendré le Fils , au nom du Fils qui n'a pas la puissance d'engendrer, et au nom du Saint-Esprit qui procède uniquement du Père.

Le tout avec la permission de notre auguste impératrice *Catherine II* , sans laquelle nous ne pouvons ni ne devons donner aucune instruction pastorale.

Signé, ALEXIS.

Permis d'imprimer. CHRISTOPHE BORKEROI,
lieutenant de police de Novogorod la grande.

DISCOURS

AUX VELCHES,

PAR ANTOINE VADÉ,

FRERE DE GUILLAUME.

O Velches, mes compatriotes ! si vous êtes supérieurs aux anciens Grecs et aux anciens Romains, ne mordez jamais le sein de vos nourrices, n'insultez jamais à vos maîtres, foyez modestes dans vos triomphes ; voyez qui vous êtes et d'où vous venez.

Vous avez eu l'honneur, il est vrai, d'être subjugués par *Jules-César*, qui fit pendre tout votre parlement de Vannes, vendit le reste des habitans, fit couper les mains à ceux du Quercy, et vous gouverna ensuite fort doucement. Vous restâtes plus de cinq cents ans sous les lois de l'empire romain ; vos druides qui vous traitaient en esclaves et en bêtes, qui vous brûlaient pieusement dans des paniers d'osier, n'eurent plus le même crédit quand vous devintes province de l'Empire. Mais convenez que vous fûtes toujours un peu barbares.

Dans le cinquième siècle de votre ère vulgaire , des Vandales que vous avez appelés du nom sonore de *Bourgonfions* ou de *Bourguignons* , gens d'esprit d'ailleurs et fort propres , qui oignaient leurs cheveux avec du beurre fort , comme le dit *Sidonius Apollinaris* , *infundens acido comam butyro* : ces gens-là , dis-je , vous firent esclaves , depuis le territoire de votre ville de Vienne jusqu'aux sources de votre rivière de Seine ; et c'est un reste glorieux de ces temps illustres , que des moines et chanoines aient encore des serfs dans ce pays (a). Cette belle prérogative de l'espèce humaine subsiste parmi vous comme un témoignage de votre sagesse.

Une partie de vos autres provinces que vous appelâtes si long-temps les provinces d'*Oc* , et que vous distinguâtes si noblement des provinces de *Oui* , furent envahies par les *Visigoths* ; et quant à vos provinces de *Oui* , elles vous furent prises par un sicambre nommé *Hildovic* (b), dont les grands-pères avaient été condamnés aux bêtes à Trèves par l'empereur *Constantin*. Ce sicambre , honoré du titre de *patrice romain* , vous réduisit en servitude avec une poignée de francs fortis des marais du

(a) A Saint-Claude et dans d'autres seigneuries de moines , les citoyens sont encore gens de main-morte.

(b) *Clovis*.

Rhin , du Mein et de la Meuse. Les belles expéditions de ce grand homme furent d'affa-finer trois roitelets ses parens et ses amis , l'un vers le bourg de Boulogne-sur-mer , l'autre vers le village de Cambrai , et le troisième vers le village du Mans , que vos chroniques appellent *villes* ; ce fut alors que la contrée des Velches porta le nom mélodieux de *Frankreich* , ancien nom de la France , en commémoration de ses vainqueurs ; et vous fûtes la première nation de l'univers , car vous aviez l'oriflamme à Saint-Denis.

Des pirates du Nord vinrent quelque temps après vous mettre à rançon , et vous prirent la province qu'on nomma depuis *Normandie*. Vous fûtes ensuite divisés en plusieurs petites nations sous différens maîtres , et chaque nation avait ses lois particulières comme son jargon.

La moitié de votre pays appartient bientôt aux peuples de l'île appelée *Britain*, ou *England* dans leur idiome , qui était alors aussi harmonieux que le vôtre. La Normandie , la Bretagne , l'Anjou , le Maine , le Poitou , la Saintonge , la Guienne , la Gascogne , l'Angoumois , le Périgueux , le Rouergue , l'Auvergne , furent long-temps entre les mains de cette nation des Angles , tandis que vous n'aviez ni Lyon , ni Marseille , ni le Dauphiné , ni la Provence , ni le Languedoc.

Malgré cet état misérable, vos compilateurs, que vous prenez pour des historiens, vous appellent souvent *le premier peuple de l'univers*, et votre royaume *le premier royaume*. Cela n'est pas civil pour les autres nations. Vous êtes un peuple brillant et aimable ; et si vous joignez la modestie à vos grâces, le reste de l'Europe fera fort content de vous.

Remerciez bien DIEU de ce que les divisions de la rose rouge et de la rose blanche vous délivrèrent des Angles, et remerciez-le surtout de ce que les guerres civiles d'Allemagne empêchèrent *Charles - Quint* d'engloutir votre pays, et d'en faire une province de l'Empire.

Vous avez eu un moment bien brillant sous *Louis XIV* ; mais n'allez pas pour cela vous croire supérieurs en tout aux anciens Romains et aux Grecs.

Songez que pendant six cents ans, presque personne parmi vous, hors quelques-uns de vos druides, ne fut ni lire ni écrire. Votre extrême ignorance vous livra au *flamen* de Rome et à ses conforis, comme des enfans que des pédagogues gouvernent et corrigent à leur gré. Vos contrats de mariage, quand vous fefiez des contrats, ce qui était rare, étaient écrits en mauvais latin par des clercs. Vous ignoriez ce que vous aviez stipulé ; et quand vous aviez eu des enfans, il venait un tonsuré

de Rome qui vous prouvait que votre femme n'était point votre femme, qu'elle était votre cousine au septième degré, que votre mariage était un sacrilège, que vos enfans étaient bâtards, et que vous étiez damnés, si vous ne fessiez pas toucher à la chambre nommée *apostolique* la moitié de votre bien, sans délai ni remise.

Vos basilois n'étaient pas mieux traités que vous : vous en avez eu neuf d'excommuniés, si je ne me trompe, par le serviteur des serviteurs de DIEU sous l'anneau du pêcheur. L'excommunication emportait nécessairement la confiscation des biens ; de sorte que vos basilois perdaient de droit leur couronne, dont le pêcheur romain faisait présent, selon son bon plaisir et son équité, au premier de ses amis.

Vous me direz, mes chers Velches, que les peuples de l'île Britain ou England, et même les empereurs teutoniques, ont été encore plus maltraités que vous, et qu'ils étaient aussi ignorans : cela est vrai, mais cela ne vous justifie pas ; et si la nation britannique a été assez abrutié pour être pendant quelque temps province feudataire d'un druide ultramontain, vous m'avouerez qu'elle s'en est bien vengée ; tâchez de l'imiter si vous pouvez.

Vous eûtes autrefois un roi qui, quoique malheureux dans tous ses desseins et dans

toutes les expéditions, est pourtant recommandable pour vous avoir appris à lire et à écrire; il fit même venir d'Italie des gens qui vous enseignèrent le grec, et d'autres qui vous apprirent à dessiner, et à tailler une figure en pierre. Mais il se passa plus de cent années avant que vous eussiez un bon peintre et un bon sculpteur; et pour ceux qui apprirent le grec, et même l'hébreu, on les brûla presque tous, parce qu'ils étaient soupçonnés de lire l'original de quelques livres judaïques, ce qui est bien dangereux.

Je veux bien convenir avec vous, mes chers Velches, que votre pays est la première contrée de l'univers; cependant vous ne possédez pas le plus grand domaine dans la plus petite des quatre parties du monde. Considérez que l'Espagne est un peu plus étendue, que l'Allemagne l'est bien davantage, que la Pologne et la Suède sont plus grandes, et qu'il y a des provinces en Russie, dont le pays des Velches ne ferait pas la quatrième partie.

Je souhaite que vous soyez le premier royaume de l'univers par la fertilité de votre terrain; mais, de grâce, songez à vos quarante lieues de landes vers Bordeaux, à cette partie de votre Champagne que vous avez nommée si noblement *pouilleuse*, à des provinces entières où le peuple ne se nourrit que de châtaignes,

à d'autres où il n'a guère que du pain d'avoine. Remarquez bien la défense qui vous est faite de fortir les blés de votre pays, défense fondée nécessairement sur votre disette, et peut-être encore sur votre caractère qui vous porterait à vendre au plus vite tout ce que vous avez, pour le racheter fort cher trois mois après ; semblables en cela à certains habitans de l'Amérique qui vendent leur lit le matin, oubliant qu'ils voudront se coucher le soir.

D'ailleurs la dépense que la plus brillante partie de la nation fait en fine farine pour poudrer ses têtes, soit que vous soyez coiffés à l'oiseau royal, soit que vous portiez vos cheveux étalés comme *Clodion* et les conseillers de la cour, cette dépense est si universelle, qu'on fait très-bien d'empêcher de porter à l'étranger une denrée dont vous faites un si bel usage.

Premier peuple de l'univers, songez que vous avez dans votre royaume de Frankreich environ deux millions de personnes qui marchent en sabots six mois de l'année, et qui sont nus pieds les autres six mois.

Etes-vous le premier peuple de l'univers pour le commerce et pour la marine? ... hélas!

J'entends dire, mais je ne puis le croire, que vous êtes la seule nation du monde chez qui on achète le droit de juger les hommes,

et même de les mener tuer à la guerre. On m'affure que vous faites passer par cinquante mains l'argent du trésor public ; et quand il est arrivé à travers toutes ces filières , il se trouve réduit tout au plus au cinquième.

Vous me répondez que vous réussissez beaucoup à l'opéra comique ; j'en conviens : mais , de bonne foi , votre opéra comique , ainsi que votre opéra sérieux , ne vous vient-il pas d'Italie ?

Vous avez inventé quelques modes , je l'avoue , quoique vous preniez aujourd'hui presque toutes celles des peuples de Britain : mais n'est-ce pas un génois qui a découvert la quatrième partie du monde où vous possédez enfin deux ou trois petites îles ? n'est-ce pas un portugais qui vous a ouvert le chemin des Indes orientales , où vous venez de perdre vos pauvres comptoirs ?

Vous êtes peut-être le premier peuple du monde pour les inventions des arts ; cependant n'est-ce pas *Jean Goya* de Melphi à qui l'on doit la bouffole ? n'est-ce pas l'allemand *Schwartz* qui donna le secret de la poudre inflammable ? l'imprimerie , dont vous faites tant d'usage , n'est-elle pas encore le fruit du travail ingénieux d'un allemand ?

Quand vous voulez lire les brochures nouvelles qui font de vous un peuple si savant ,

vous vous servez quelquefois de lunettes ; remerciez-en *François Spina*, sans lequel vous n'auriez jamais pu lire les petits caractères. Vous avez des télescopes ; remerciez - en *Jacques Metius* le hollandais, et *Galilei Galileo* le florentin.

Si vous vous divertissez quelquefois avec des baromètres et des thermomètres , à qui en avez-vous l'obligation ? à *Torricelli* qui inventa les premiers, à *Drebellius* qui inventa les seconds.

Plusieurs d'entre vous étudient le vrai système du monde planétaire ; c'est un homme de la Prusse polonoise qui devina ce secret du Créateur. On vous aide dans vos calculs avec des logarithmes ; c'est au prodigieux travail de milord *Neper* et de ses associés que vous en avez l'obligation : c'est *Guerik* de Magdebourg que vous devez remercier de la machine pneumatique.

C'est ce même *Galilée* dont je viens de vous parler , qui découvrit le premier les satellites de Jupiter , les taches du soleil , et sa rotation sur son axe. Le hollandais *Huyghens* vit l'anneau de Saturne , un italien vit ses satellites , lorsque vous n'aperceviez rien encore.

Enfin , c'est le grand *Newton* qui vous a montré ce que c'est que la lumière , et qui vous a dévoilé la grande loi qui fait mouvoir

les astres , et qui dirige les corps pesans vers le centre de la terre.

Premier peuple du monde , vous aimez à orner vos cabinets , vous y mettez de jolies estampes ; mais songez que le florentin *Fini-guerra* est le père de cet art qui éternise ce que le pinceau ne peut conserver. Vous avez de belles pendules , c'est encore une invention du hollandais *Huyghens*.

Vous portez quelques brillans au doigt ; songez que c'est à Venise que l'on commença à les tailler , ainsi qu'à imiter les perles.

Vous vous regardez quelquefois au miroir ; c'est encore à Venise que vous devez les glaces.

Je voudrais donc que dans vos livres vous témoignassiez quelquefois un peu de reconnaissance pour vos voisins. Vous n'en usez pas , à la vérité , comme Rome , qui met à l'inquisition tous ceux qui lui apportent une vérité de quelque genre que ce puisse être , et qui fait jeûner *Galilée* au pain et à l'eau , pour lui avoir appris que les planètes tournent autour du soleil. Mais que faites-vous ? dès qu'une découverte utile illustre une autre nation , vous la combattez , et même très-long - temps. *Newton* fait voir aux hommes étonnés les sept rayons primitifs et inaltérables de la lumière ; vous niez l'expérience pendant vingt années , au lieu de la faire. Il vous

démontre la gravitation , et vous lui opposez pendant quarante ans le roman impertinent des tourbillons de *Descartes*. Vous ne vous rendez enfin que quand l'Europe entière rit de votre obstination.

La méthode de l'inoculation fauve ailleurs la vie à des milliers d'hommes ; vous employez plus de quarante années à tâcher de décrier cet usage salutaire. Si quelquefois, en portant au tombeau vos femmes , vos enfans morts de la petite vérole naturelle , vous sentez un moment de remords (comme vous avez un moment de douleur et de regrets), si vous vous repentez alors de n'avoir pas imité la pratique des nations plus sages que vous et plus hardies , si vous vous promettez d'oser faire ce qui est si simple chez elles , ce mouvement passe bien vite , le préjugé et la légèreté reprennent chez vous leur empire ordinaire.

Vous ignorez , ou vous feignez d'ignorer , que dans le relevé des hôpitaux de Londres , destinés à la petite vérole naturelle et artificielle , la quatrième partie des hommes y meurt de la petite vérole ordinaire , et qu'à peine meurt-il une personne sur quatre cents qui ont été inoculées.

Vous laissez donc périr la quatrième partie de vos concitoyens ; et quand vous êtes effrayés de ce calcul qui vous déclare si imprudens et

si coupables, que faites-vous? vous consultez des licenciés fondés ou non fondés par *Robert Sorbon* : vous présentez des réquisitoires ! C'est ainsi que vous soutintes des thèses contre *Harvey*, quand il eut découvert la circulation du sang. C'est ainsi qu'on a rendu des arrêts par lesquels on condamnait aux galères ceux qui disputaient contre les catégories d'*Aristote*.

O premier peuple du monde, quand serez-vous raisonnables? Vous êtes obligés de convenir de tout ce que j'ai l'honneur de vous dire. Vous me répondez que toutes vos sottises n'empêchent pas que mademoiselle *Duchap* ne vende ses ajustemens de femmes dans tout le Nord, et qu'on ne parle votre langue à Copenhague, à Stockholm et à Moscou. Je n'entrerai point dans l'importance du premier de ces avantages; le second seul est le sujet de mon discours.

Vous vous applaudissez de voir votre langue presque aussi universelle que le furent autrefois le grec et le latin : à qui en êtes-vous redevables, je vous prie? à une vingtaine de bons écrivains que vous avez presque tous ou négligés, ou persécutés, ou harcelés pendant leur vie. Vous devez surtout ce triomphe de votre langue dans les pays étrangers, à cette foule d'émigrans qui furent obligés de quitter leur patrie vers l'an 1685. Les *Bayle*, les *le Clerc*, les *Basnage*, les *Bernard*, les *Rapin-Thoyras*, les

Beaufobre, les *Lenfant*, et tant d'autres, allèrent illustrer la Hollande et l'Allemagne; le commerce des livres fut alors un des plus grands avantages des Provinces-Unies, et une perte pour vous. Ce sont les malheurs de vos compatriotes qui ont étendu votre langue chez tant de nations; les *Racine*, les *Corneille*, les *Molière*, les *Boileau*, les *Quinault*, les *la Fontaine*, et vos bons écrivains en prose ont sans doute beaucoup contribué à répandre ailleurs votre langue et votre gloire: c'est un grand avantage, mais il ne vous donne pas le droit de croire l'emporter en tout sur les Grecs et sur les Latins.

Ayez d'abord la bonté de considérer que vous n'avez aucun art, aucune science dont vous ne deviez la connaissance aux Grecs. Les noms mêmes de ces sciences et de ces arts l'attestent assez: la logique, la dialectique, la géométrie, la métaphysique, la poésie, la géographie, la théologie même, si c'est une science, tout vous annonce la source où vous avez puisé.

Il n'y a point de femme qui ne parle grec sans s'en douter; car, si elle dit qu'elle a vu une tragédie, une comédie, qu'on lui a récité une ode, qu'un de ses parens est tombé en apoplexie, ou en paralysie, qu'il a une esquinancie, un anthrax, qu'un chirurgien l'a saigné à la veine céphalique, qu'elle a été à l'église, qu'un diacre a chanté les litanies, si elle parle
d'évêques,

d'évêques, de prêtres, d'archidiacre, de pape, de liturgie, d'antienne, d'eucharistie, de baptême, de mystères, de décalogue, d'évangile, d'hierarchie, &c. il est bien certain qu'elle n'a pas prononcé un seul mot qui ne soit grec.

Il est vrai qu'on peut tirer presque toutes les expressions d'une langue étrangère, et en faire un si heureux usage, que les disciples surpassent enfin les maîtres. Mais lorsque avec le temps vous avez composé votre langue des débris du grec et du latin, mêlés avec vos anciens mots velches et tudesques, parvintes-vous alors à faire un langage assez abondant, assez expressif, assez harmonieux? Votre stérilité n'est-elle pas attestée par ces mots secs et barbares, que vous employez à tout? *bout du pied, bout du doigt, bout d'oreille, bout du nez, bout du fil, bout du pont*, &c.? tandis que les Grecs expriment toutes ces différentes choses par des termes énergiques et pleins d'harmonie. On vous a déjà reproché de dire *un bras de rivière, un bras de mer, un cu d'artichaut, un cu de lampe, un cu de sac*. A peine vous permettez-vous de parler d'un vrai cu devant des matrones respectables; et cependant vous n'employez point d'autre expression pour signifier des choses auxquelles un cu n'a nul rapport. Jérôme Carré vous a proposé le mot d'*impasse* pour vos rues sans issue, ce mot est noble et significatif; cependant, à votre honte,

vosre Almanach royal imprime toujours que l'un de vous demeure dans le cu de sac de Menard, et l'autre dans le cu des Blancs-manteaux. Fi ! n'avez-vous pas de honte ? Les Romains appelaient ces chemins sans issue *angiportus* ; ils n'imaginaient point qu'un cu pût ressembler à une rue.

Que dirai-je du mot *trou*, que vous appliquez encore à tant et de si nobles usages ?

Ne trouvez-vous pas que les noms de vos portes, de vos rues, de vos temples, feraient un bel effet dans un poëme épique ? On aime à voir *Hector* courir du temple de Pallas à la porte de Scée. L'oreille est aussi flattée que l'imagination amusée, quand les Grecs avancent de Ténédos aux rivages de Troye sur les rives du Simois et du Scamandre ; mais, en vérité, pourrait-on peindre vos héros partant de l'église de Saint-Pierre aux bœufs, ou de Saint-Jacques du haut pas, avançant fièrement par la rue du Pet au diable, et par la rue Trouffe-vache, s'embarquant sur la galiote de Saint-Cloud, et allant combattre dans la place de Long-Jumeau ?

Vos curieux conservent des mémoires innombrables depuis la mort de *Henri II* jusqu'à celle de *Henri IV*. Ce sont des monumens de grossièreté enfantés par la rage d'écrire ; c'est un amas de satires sur des événemens affreux transmis à

la postérité dans le langage des halles : vous n'eûtes alors qu'un bon historien , et il fut obligé d'écrire en latin.

Enfin , vous avez nettoyé votre langue de cette rouille barbare et de cette crasse bourgeoise ; vous avez fait quelques bons livres ; mais avez-vous alors surpassé *Cicéron* et *Démotènes* ? avez-vous mieux écrit que *Tite-Live* , *Tacite* , *Thucydide* et *Xénophon* ? quel auteur au-dessus du médiocre a écrit jusqu'ici vos annales ?

Sied-il bien à *Daniel* de dire dès la première page de son histoire : „ Ce ne fut que sous le „ grand *Clovis* que les Français se rendirent „ maîtres pour toujours de ces grandes pro- „ vinces ? „ Certainement le grand *Clovis* ne s'en rendit pas maître *pour toujours* , puisque ses successeurs perdirent tout le pays qui s'étend de Cologne à la Franche-Comté. Ce *Daniel* vous dit, d'après le romancier *Grégoire* de Tours, que les soldats de *Clovis* , après la bataille de Tolbiac , s'écrièrent comme de concert : „ Nous renon- „ çons aux dieux mortels ; nous ne voulons „ plus adorer que l'immortel ; nous ne recon- „ naissons plus d'autre Dieu que celui que le „ saint évêque *Rémi* nous prêche. „

En vérité , il n'est pas possible que toute une armée de francs ait prononcé *de concert* cette phrase , et ces antithèses de mortel et d'immortel. Votre *Daniel* ressemble à votre *la Motte*

qui, dans une abréviation d'*Homère*, fait dire une pointe à toute l'armée grecque, et lui fait prononcer ce vers, quand *Achille* se réconcilie avec *Agamemnon* :

Que ne vaincra-t-il point ? il s'est vaincu lui-même.

Comment l'armée des Francs pouvait-elle renoncer à des dieux mortels ? adorait-elle des hommes ? le *Thaut*, l'*Irminful*, l'*Odin*, la *Fridda*, que ces barbares révéraient, n'étaient-ils pas des immortels à leurs yeux ? *Daniel* ne devait pas ignorer que tous les peuples du Nord adoraient un Dieu suprême qui présidait à toutes ces divinités secondaires ; il n'avait qu'à consulter l'ancien livre de l'*Edda*, cité par le savant *Huet*, évêque d'Avranches ; il n'avait qu'à lire ce que *Huet* dit expressément dans son *Traité des mœurs des Germains* : *Regnator omnium Deus* : ce Dieu s'appelait *God* ou *Goth*, *Got le bon*, et on ne peut assez admirer que des barbares eussent donné à la Divinité un titre si digne d'elle. *Daniel* ne devait donc pas mettre une pareille sottise dans la bouche de toute une armée, sottise convenable tout au plus au *Pédagogue chrétien*. Mais en quelle langue, s'il vous plaît, prêchait *Rémi* à ces Bructères et à ces Sicambres ? il parlait ou latin ou velche ; et les Sicambres parlaient l'ancien tudesque. *Rémi* apparemment renouvela le miracle de la

Pentecôte : *Et unusquisque intendebat linguam suam*. Si vous examinez de près Mézeray , que de fables , que de confusion , et quel style ! Méritez des *Tite-Lives* , et vous en aurez.

Je veux croire que chez vous l'éloquence du barreau et de la chaire a été portée aussi loin qu'elle peut l'être. Les divisions de vos sermons en trois points , quand il n'y a rien à diviser , un *Ave* à la vierge *Marie* qui précède ces divisions , un long discours velche sur un texte latin qu'on accommode comme on peut à ce discours , et enfin des lieux communs mille fois répétés , sont des chefs-d'œuvre sans doute ; les plaidoyers de vos avocats sur les coutumes du Hurepoix ou du Gatinois passeront à la dernière postérité ; mais je doute qu'ils fassent oublier l'éloquence grecque et romaine.

Je suis bien loin de nier que *Pascal* , *Bossuet* , *Fénélon* aient été très-éloquens. C'est lorsque ces génies parurent que vous cessâtes d'être velches , et que vous fûtes français ; mais ne comparez pas les *Lettres provinciales* aux *Philippiques*. Considérez d'abord que l'importance du sujet est quelque chose. Les noms de *Philippe* et de *Marc-Antoine* sont un peu au-dessus des noms du père *Annat* , d'*Escobar* et de *Tambourini*. Les intérêts de la Grèce et les guerres civiles de Rome sont des objets plus considérables que la grâce suffisante qui ne suffit pas ,

la grâce coopérante qui n'opère point, et la grâce efficace qui est sans efficacité.

Le grand attrait des *Lettres provinciales* périt avec les jésuites; mais les oraisons de *Démotthènes* et de *Cicéron* instruisent encore l'Europe, quand les objets de ces harangues ne subsistent plus, quand les Grecs ne sont que des esclaves, et que les Romains ne sont plus que tonsurés.

Je fais, encore une fois, que les oraisons funèbres de *Bossuet* sont belles, qu'il y a même du sublime. Mais entre nous qu'est-ce qu'une oraison funèbre? un discours d'appareil, une déclamation, un lieu commun, et souvent une atteinte à la vérité. Faudra-t-il mettre ces harangues poétiques à côté des discours solides de *Cicéron* et de *Démotthènes*?

Votre *Fénélon*, admirateur des anciens, et nourri de leurs ouvrages, alluma sa bougie à leurs flammes immortelles: vous n'oserez pas prétendre que sa *Calypso*, abandonnée par *Télémaque*, approche de la *Didon* de *Virgile*: la froide et inutile passion de ce *Télémaque*, que *Mentor* jette d'un coup de poing dans la mer pour le guérir de son amour, ne semble pas une invention des plus sublimes. Et oserez-vous dire que la prose de cet ouvrage soit comparable à la poésie d'*Homère* et de *Virgile*? O mes Velches! qu'est-ce qu'un poème en prose, sinon un aveu de son impuissance? Ignorez-vous

qu'il est plus aisé de faire dix tomes de prose passable que dix bons vers dans votre langue, dans cette langue embarrassée d'articles, dépourvue d'inversions, pauvre en termes poétiques, stérile en tours hardis, asservie à l'éternelle monotonie de la rime, et manquant pourtant de rimes dans les sujets nobles ?

Souvenez-vous enfin que lorsque *Louis XIV*, qu'on s'obstinait à reconnaître dans *Idoménée*, ne fut plus au monde, quand on eut oublié *Louvois* dont on reconnaissait le caractère dans celui de *Protéfilas*, lorsqu'on n'envia plus la marquise *Scarron de Maintenon*, qu'on avait comparée à la vieille *Astarbé*, alors le *Télémaque* perdit beaucoup de son prix. Mais le *Tu Marcellus eris* de l'*Enéide* fera toujours dans la mémoire des hommes; on citera toujours avec attendrissement ces vers et tous ceux qui les précèdent :

*Ter sese attollens cubitoque innixa levavit ,
Ter revoluta toro est ; oculisque errantibus , alto
Quæsvit cælo lucem , ingemuitque repertâ.*

On a cité dans une traduction en prose de *Virgile* (car il vous est impossible de le traduire en vers , et vous n'avez pas même encore réussi à rendre en prose le sens de l'auteur latin), on a cité, dis-je, une imitation de cet admirable discours de *Didon*.

288 DISCOURS AUX VELCHES,

*Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor,
Qui face Dardaniōs ferroque sequare colonos.
Nunc, olim, quocumque dabunt se tempore vires :
Littora littoribus contraria, fluctibus undas
Imprecor, arma armis : pugnent ipsique nepotes.*

Voici la prétendue imitation de *Virgile*, qu'on donne pour une copie fidelle de ce grand tableau.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre !
Excités par mes vœux puissent mes successeurs
Jurer dès le berceau qu'ils feront mes vengeurs,
Et, du nom des Troyens ennemis implacables,
Attaquer en tous lieux ces rivaux redoutables !
Que l'univers en proie à ces deux nations
Soit le théâtre affreux de leurs dissensions ;
Que tout serve à nourrir cette haine invincible ;
Qu'elle croisse toujours jusqu'au moment terrible
Que l'un ou l'autre cède aux armes du vainqueur,
Que ses derniers efforts signalent sa fureur !

Voyez, je vous prie, combien cette copie prétendue est faible, vicieuse, forcée, languissante.

Puisse après mon trépas s'élever de ma cendre
Un feu qui sur la terre aille au loin se répandre !

Que

Que veut dire ce feu qui ira se répandre au loin sur la terre ? Retrouve-t-on dans ces vers hérissés de chevilles, le moindre mot qui rappelle les idées de douleur, de terreur, de vengeance qui respirent dans ce vers frappant :

Exoriare aliquis nostris ex ossibus ultor ?

Il s'agit d'un vengeur ; et le plat imitateur nous parle d'un feu qui ira au loin se répandre. Que ces rimes en épithètes, *implacables*, *redoutables*, *invincibles*, *terribles* énervent la peinture de *Virgile* ! Que toute épithète qui n'ajoute rien au sens est puérile !

Je ne fais pas de qui sont ces vers ; mais je fais que quand on oppose ainsi les rimaiïeries d'un poète velche aux plus beaux morceaux de l'antiquité, on ne lui rend pas un bon office.

O Français ! je me fais un plaisir d'admirer avec vous vos grands poètes ; ce sont eux principalement qui ont porté votre langue jusque sous le cercle polaire, et qui ont forcé des Italiens et des Espagnols même à l'apprendre. Je commence par votre naïf et aimable *la Fontaine* : la plupart de ses fables sont prises chez *Esopé* le phrygien, et chez *Phèdre* le romain. Il y en a environ cinquante qui sont des chefs-d'œuvre pour le naturel, pour les grâces et pour la

diction. Ce genre même est inconnu aux autres nations modernes. J'aurais souhaité, je l'avoue, que dans le reste de ses fables cet homme unique eût été moins négligé, qu'il eût parlé plus purement cette langue qu'il a rendue si familière aux peuples voisins, que son style eût été plus châtié, plus précis; qu'en surpassant de bien loin *Phèdre* en délicatesse, il l'eût égalé dans la pureté de l'élocution. Je suis fâché de le voir débiter par une petite dédicace à un prince, dans laquelle il lui dit :

Et si de t'agréer je n'emporte le prix,
J'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris.

Voilà un plaisant honneur, d'*entreprendre d'agréer*; et qu'est-ce que le *prix d'agréer*? *Phèdre* ne parle point ainsi. *Phèdre* ne fait point dire à la fourmi :

Ni mon grenier, ni mon armoire,
Ne se remplit à babiller. . .

Le renard, chez *Phèdre*, dit :

Ils sont trop verts. . .

et il n'ajoute point :

Et bons pour des goujats.

Je suis affligé quand je vois ,

La cigale , ayant chanté
Tout l'été ,

à qui la fourmi dit :

Vous chantiez ! j'en suis bien aise ,
Eh bien , dansez maintenant.

Le loup peut dire au chien d'attache qu'il ne voudrait pas de ses bons repas au prix de sa liberté ; mais ce loup me fait de la peine quand il ajoute :

Je ne voudrais pas même à ce prix un trésor :
Cela dit , maître loup s'enfuit et court encor.

Un loup n'a jamais désiré l'or et l'argent.

L'homme qui souffle dans ses doigts parce qu'il a froid , et sur sa soupe parce qu'elle est trop chaude , a très-grande raison : il ne mérite point du tout qu'on dise de lui :

Arrière ceux dont la bouche
Souffle le chaud et le froid !

C'est abuser d'un proverbe trivial qui n'est pas ici appliqué avec justesse ; mais ces petites taches n'empêcheront pas que les fables de *la Fontaine* ne soient un ouyrage immortel.

Ses contes sont sans doute les meilleurs que nous ayons ; ce mérite , si c'en est un , est inconnu à l'antiquité grecque et romaine. *La Fontaine* en ce genre a surpassé *Rabelais* , et souvent égalé la naïveté et la précision qui se rencontrent dans trois ou quatre ouvrages de *Marot* ; vous trouvez dans ses meilleurs contes cette aménité , ce naturel de *Passerat* , qui vivait sous *Henri III* , et qui nous a laissé la métamorphose du coucou ; ouvrage trop peu connu qui ne sent en rien la grossièreté du temps , et qu'on croirait fait par *la Fontaine* même. Voici comme *Passerat* finit le conte de ce malheureux jaloux qui , étant changé en coucou ,

S'envole au bois , au bois se tient caché ,
 Honteux d'avoir sa femme tant cherché ;
 Et néanmoins , quand le printemps renflamme
 Nos cœurs d'amour , il cherche encor sa femme ,
 Parle aux passans , et ne peut dire qu'où ;
 Rien que ce mot ne retint le coucou
 D'humain parler : mais par œuvres il montre
 Qu'onc en oubli ne mit sa malencontre ,
 Se souvenant qu'on vint pondre chez lui ,
 Venge ce tort , et pond au nid d'autrui.
 Voilà comment sa douleur il allége.
 Heureux ceux-là qui ont ce privilège !

Voilà le style sur lequel *la Fontaine* se forma ;

car tous vos poètes du siècle de *Louis XIV* ont commencé par imiter leurs prédécesseurs. *Corneille* imita d'abord le style de *Mairet* et de *Rotrou* ; *Boileau* celui de *Regnier*.

Le grand défaut peut-être des contes de *la Fontaine* est qu'ils roulent presque tous sur le même sujet. C'est toujours une fille ou une femme dont on vient à bout. Le style n'en est pas toujours correct et élégant ; les négligences, les longueurs, les façons de parler proverbiales et communes le défigurent. Il paraît au-dessous de *l'Arioste* dans les contes qu'il a empruntés de lui. Non-seulement *l'Arioste* a le mérite de l'invention, mais il a jeté ces petites aventures dans un long poëme, où elles sont racontées à propos. Le style en est toujours pur ; aucune longueur, aucune faute contre la langue, point d'ornemens étrangers. Enfin il est peintre, et très-grand peintre ; c'est-là le premier mérite de la poësie, et c'est ce que *la Fontaine* a négligé. Voyez dans le *Joconde* de *l'Arioste* ce jeune grec qui vient trouver la *Fiametta* dans son lit, tandis qu'elle est couchée entre le roi *Astolphe* et *Joconde*.

Viene all'uscio , e lo spinge , e quel li cede ;

Entra pian piano , v`a a tenton col piede.

Fa lunghi i passi , e sempre in quel di dietro

Tutto si ferma , e l'altro par ch'è mova ,

*A guisa , che di dar tema nel vetro ;
 Mon che'l terreno abbia a calcar , ma l'uova ;
 Et tien la mano innanzi simil metro ,
 Va brancolando in fin che'l letto trova ;
 Et di la dove gle altri avean le piante ,
 Tacito si caccio col capo inante .*

Il est étrange que votre *Boileau* , dans son jugement sur le *Joconde* de l'*Arioste* et sur celui de la *Fontaine* , reproche à l'auteur italien certaines familiarités ; il ne songe pas que c'est un hôtelier qui parle ; chacun doit garder son caractère. L'*Arioste* , en observant ce costume , ne laisse échapper aucun mot qui ne soit du toscan le plus pur ; mérite prodigieux dans un ouvrage de si longue haleine , écrit tout entier en stances dont les rimes sont redoublées.

C'est trop vous parler peut-être de ce petit genre qui , tout petit qu'il est , contribue pourtant à la gloire des lettres ; *in tenui labor , at tenuis non gloria*.

Je m'étendrais sur le mérite supérieur de votre théâtre , auquel il ne manque que d'être assez tragique , si ce sujet n'avait pas été traité tant de fois.

J'imagine qu'*Euripide* serait honteux de sa gloire , qu'il irait se cacher , s'il voyait la *Phèdre* et l'*Iphigénie* de *Racine* . Les tragédies de *Racine* et plusieurs scènes de *Corneille* font ce que vous

avez de plus beau dans votre langue. Plus d'une scène de *Quinault* est admirable dans un genre que l'antiquité ne connut pas plus que celui des contes de *la Fontaine*. Votre *Molière* l'emporte sur *Térence* et sur *Plaute*. Je vous accorderai encore que l'Art poétique de *Boileau* est plus poétique que celui d'*Horace* ; qu'il donna l'exemple avec le précepte , et que c'est une copie supérieure à son original. Voilà votre gloire ; ne la perdez pas.

C'est dans ces seuls genres que vous êtes supérieurs ; vous avez des rivaux ou des maîtres dans tous les autres. Vous avez même été si pénétrés du charme des vers , qu'aujourd'hui vos écrits sur la physique et sur la métaphysique respirent malheureusement la poésie, et que, ne pouvant plus faire de vers comme on en faisait dans le siècle de *Louis XIV*, vous avez trouvé seulement le secret de gâter la prose.

Vous êtes menacés d'un autre fléau. J'apprends qu'il s'élève parmi vous une secte de gens durs qui se disent solides, d'esprits sombres qui prétendent au jugement parce qu'ils sont dépourvus d'imagination, d'hommes lettrés ennemis des lettres, qui veulent proscrire la belle antiquité et la fable. Gardez-vous bien de les croire, ô Français ! vous redeviendriez velches.

L'Imagination, fille du ciel, bâtit autrefois

en Grèce un temple de marbre transparent ; elle peignit de sa main sur les murs du temple la nature entière en tableaux allégoriques. On y vit *Jupiter*, le maître des dieux et des hommes, faire éclore de son cerveau la déesse de la sagesse. Celle de la beauté est aussi sa fille ; mais ce n'est pas de son cerveau qu'elle a dû naître. Cette beauté est la mère de l'Amour. Pour que cette beauté enchante les cœurs, il faut (vous le savez) qu'elle ne soit jamais sans les trois Grâces : et quelles sont ces trois compagnes nécessaires de la beauté ? c'est *Aglaé* par qui tout brille, *Euphrosine* qui répand la douce joie dans les cœurs, *Thalie* qui jette des fleurs sur les pas de la déesse : voilà ce que leurs trois noms signifient. Les Muses enseignent tous les beaux arts ; elles sont filles de *Mémoire*, et leur naissance vous apprend que sans la mémoire l'homme ne peut rien inventer, ne peut combiner deux idées.

Voilà donc ce que des barbares veulent détruire ; et que substitueront-ils à ces emblèmes divins ? les plaidoyers de *le Maître*, les enluminures et les chamillardes ? la harangue de maître *Etienne le Dain*, prononcée du côté du greffe ?

O Velches, si *Janus* au double front, représentant l'année qui finit et qui commence, a chez vous encore le nom grossier et inintelligible

de *Janvier* ; si votre *Avril*, qui ne signifie rien, est chez les anciens le mois consacré à cette *Aphrodise*, à cette *Vénus*, au principe qui rajeunit la nature ; si les noms iroquois de *Vendredi* et de *Mercredi* rappellent encore l'idée de *Vénus* et de *Mercur*e ; si tout le ciel dans ses constellations est encore plein des fables de la Grèce ; respectez vos maîtres, vous dis-je, à moins que vous ne vouliez ressembler à ce savant velche qui prétendait que les douze patriarches, fils de *Jacob*, avaient inventé les douze signes du zodiaque ; que le belier était celui d'*Isaac* ; les gémeaux *Jacob* et *Esau* ; la vierge, *Rebecca* ; le verseau, la cruche de *Rebecca* ; et qu'on avait falsifié les autres signes.

Croyez, mes frères, que vous ne ferez pas mal de vous en tenir aux belles inventions profanes de vos prédécesseurs.

AVERTISSEMENT

Sur le supplément du discours aux Velches.

TOUT le monde fait que *Guillaume* et *Antoine Vadé* étaient frères, et cependant d'esprit et de caractère très-différens. *Guillaume* était gai, plaisant et léger, ainsi que le témoignent ses opéra comiques, et qu'on le verra dans le *Vadiana*, qu'un de nos plus illustres académiciens rédige actuellement, dans le goût du *Fontenelliana*, et qui ne fera pas moins intéressant.

Antoine, au contraire, était grave, profond et sérieux, comme le prouve son discours aux *Velches*; il n'aimait à s'occuper que de choses utiles. La gloire de la nation et le bien public l'intéressaient par-dessus tout; il s'affligeait des abus qui empêchent l'un et l'autre, et plus encore de ce que ceux qui voulaient les réformer ne commençaient pas par se réformer eux-mêmes. Il disait que quiconque veut corriger les autres doit se souvenir de l'oracle d'*Apollon*, et qu'il ne sied pas, lorsqu'on laisse

brûler sa maison , de dire des injures à son voisin parce que le feu prend à la fienne.

On ajoute même qu'il travaillait, depuis plusieurs années, à un grand ouvrage sur les dangers de la libre sortie des grains à l'étranger , dans lequel il prouvait invinciblement qu'il en doit être des blés du pays de Frankreich , comme il en était autrefois des figues d'Athènes , et qu'il vaut infiniment mieux pour les Velches mourir de faim sur les blés entassés par monceaux, que de souffrir qu'ils soient achetés, payés et mangés par les étrangers.

On ne peut assez regretter la perte de cet ouvrage, qui était fort avancé lorsque *Antoine Vadé* est mort. Il ferait d'un grand secours aujourd'hui pour désabuser certains esprits de travers, entichés des avantages de cette liberté, et qui croient qu'il ne peut y avoir aucun inconvénient à permettre qu'une nation s'enrichisse par le commerce des productions de son sol; mais malheureusement M^{lle} *Catherine Vadé*, qui en a trouvé le manuscrit, ne sachant pas ce que c'était, en a fait des patrons de manchettes, et ne nous a donné que le discours aux Velches.

300 AVERTISSEMENT.

C'est à l'occasion de ce discours qu'un de mes amis, qui l'a toujours été, comme il le dit lui-même, de la famille *Vadé*, m'a envoyé le récit suivant d'une conversation à laquelle il s'est trouvé, et qui peut servir de supplément au discours.

Les velches qui ne font pas velches, ne feront point fâchés de voir ce supplément, et peut-être inspirera-t-il à ceux qui le font encore, le désir de cesser de l'être.

Au reste, M^{lle} *Catherine Vadé* assure que son cousin *Antoine* pensait que les Velches étaient les ennemis de la raison et du mérite, les fanatiques, les fots, les intolérans, les persécuteurs et les calomniateurs; que les philosophes, la bonne compagnie, les véritables gens de lettres, les artistes, les gens aimables enfin, étaient les Français, et que c'était à eux à se moquer des autres, quoiqu'ils ne fussent pas les plus nombreux. Cette déclaration doit justifier pleinement la mémoire de notre illustre auteur, des reproches qu'on lui faisait de nous avoir dit nos vérités avec trop peu de ménagement.

S U P P L E M E N T

D U

DISCOURS AUX VELCHES.

J'AI toujours été fort attaché à la famille des *Vadé*, et surtout à M^{lle} *Catherine Vadé*, chez qui je me trouvais avec quelques amis, le jour que feu *Antoine Vadé* nous lut son discours aux Velches.

» Vous avez bien de l'humeur, mon cousin,
» lui dit *Catherine*. Il est vrai que je suis en
» colère, répondit *Antoine*; je trouverai tou-
» jours un *cu de sac* horriblement velche, et je ne
» m'apaiserai que quand on aura substitué quel-
» que mot français honnête à cette expression
» grossière. Et comment voulez-vous qu'une
» nation puisse subsister avec honneur, quand
» on imprime *je croyois*, *j'octroyois*, et qu'on
» prononce *je croyais*, *j'octroyais*? Comment un
» étranger pourra-t-il deviner que le premier
» *o* se prononce comme un *o*, et le second
» comme un *a*? pourquoi ne pas écrire comme
» on parle? Cette contradiction ne se trouve
» ni dans l'espagnol, ni dans l'italien, ni dans
» l'allemand; c'est ce qui m'a le plus choqué:
» car il m'importe peu que ce soit un allemand
» ou un chinois qui ait inventé la poudre, et

„ que je doive des remerciemens à *Goya* de
„ *Melphi* ou à *Roger Bacon* pour les lunettes
„ que je porte sur le nez ; mais un *cu de sac*, et
„ tous ces termes populaires qui défigurent une
„ langue, me donnent un mortel chagrin. „

Catherine Vadé voyant qu'il s'échauffait, lui promit que le gouvernement mettrait ordre à ces abus, et qu'il ne se passerait pas trois cents ans avant qu'ils fussent réformés. Cela consola le bon *Antoine*. Il était comme l'abbé de *Saint-Pierre*, qui se croyait payé de toutes ses peines, quand on lui laissait entrevoir qu'un de ses projets pouvait être exécuté dans sept ou huit siècles. *Jérôme Carré* le voyant apaisé, lui dit :
„ Mon cher *Antoine*, ne vous plaignez plus que
„ les belles inventions ne viennent pas de
„ vos compatriotes : nous avons un excellent
„ citoyen qui a promis de deffaler l'eau de la
„ mer ; et quand il n'y parviendrait pas, il ferait
„ toujours beau de le tenter. Un autre a inventé
„ un carrosse suspendu par l'impériale, ce qui
„ fera aussi commode qu'agréable. Un grand
„ naturaliste est venu à bout, au commence-
„ ment du siècle, de faire une paire de gants
„ avec de la toile d'araignée. Ce n'est qu'avec
„ le temps que les arts se perfectionnent. „ Le visage d'*Antoine*, à ce discours, parut resplendir d'une joie douce et sereine, car il aimait tendrement sa patrie ; et s'il était un peu fâché

contre des auteurs trop préoccupés qui appelaient leur nation *la première nation de l'univers*, c'était par la crainte que les autres nations ne fussent choquées de cette petite rodomontade.

Ce fut alors que toute la compagnie traita cette grande question : „ Lequel vaut mieux ; „ de l'esprit inventif ou de l'esprit aimable ? „ M. *Laffichard* dont le nom est si connu dans la république des lettres, ami de tout temps, comme moi, de la famille *Vadé*, soutint que le génie de l'invention est le premier de tous, et que celui qui a trouvé le secret de faire des épingles est infiniment au-dessus de tous ceux qui ont fait parmi nous de jolies chansons, et même des opéra. M^{lle} *Vadé* au contraire prétendit que celle qui attachait une épingle avec grâce l'emportait infiniment sur l'inventeur. Ces opinions furent débattues avec toute la sagacité et toute la profondeur qu'elles méritaient : et je suis bien fâché de n'avoir retenu qu'une faible partie des raisons de *Catherine*. „ Celui „ qui fait plaire, disait-elle, est au-dessus „ d'*Archimède*. Imaginez une ville d'inventeurs ; „ l'un fera une machine pneumatique ; l'autre „ cherchera les propriétés d'une courbe ; celui- „ ci fera un chariot à roues et à voiles ; celui-là „ inventera le vertugadin pour les dames : ils „ ne converseront avec personne, ils ne s'en- „ tendront pas même entre eux : la ville des

» inventeurs fera la plus triste du monde entier.
» Auprès de cette ville d'ateliers , placez-en
» une où l'on ne cherche que le plaisir ; qu'ar-
» rivera-t-il à la longue ? tous les habitans de
» la première se réfugieront dans la seconde. »

Catherine appuya cette supposition de raisonnemens si fins et de tours si délicats, que toute la compagnie fut de son avis. Ce succès l'enhardit ; et voyant qu'*Antoine* était de bonne humeur, elle tourna la conversation sur des choses plus sérieuses. » Vous vous désolez, dit-elle, mon
» pauvre *Antoine*, de ce qu'on appelle une
» partie de la Champagne où vous êtes né
» *pouilleuse*. Ah ! le mot est ignoble et odieux,
» dit *Antoine*. Vous avez raison, mon cousin ;
» mais quel est le pays qui n'ait pas des terrains
» rebelles et incultivables ? Vous vous plaignez
» des landes de Bordeaux ; mais sachez qu'on
» va les défricher, et qu'une compagnie s'y
» est déjà ruinée. Vous vous affligez que dans
» certaines provinces vos compatriotes portent
» des sabots ; ils auront des fouliers avant qu'il
» soit peu ; ils ne payeront pas même le trop
» bu, et ils auront soif impunément ; c'est à
» quoi l'on travaille dès-à-présent avec une
» application merveilleuse. Est-il possible ? dit
» *Antoine* avec transport. Il n'y a rien de plus
» vrai, dit *Catherine* ; prenez donc courage, et
» que votre esprit ne soit plus abattu, parce
» que

” que les Cimbres font venus autrefois à Dijon ,
 ” les Visigoths à Toulouse , et les Normands à
 ” Rouen , comme les Maures font venus en
 ” Espagne. Tous les peuples ont éprouvé des
 ” révolutions ; mais la nation avec laquelle on
 ” aime le mieux vivre , est celle qui mérite la
 ” préférence. ”

Je pris la liberté de parler à mon tour dans cette savante assemblée. Je voulus prouver que chaque peuple sur la terre avait été conquérant ou conquis , ou absurde , ou industrieux , ou ignorant , selon qu’il avait suivi plus ou moins certains principes que j’expliquai fort au long ; et je m’aperçus même en les approfondissant que j’ennuyais beaucoup la compagnie. Heureusement je fus interrompu par *Jérôme Carré* :
 ” J’avais , dit-il , il y a quelques années , une
 ” cousine fort jolie qui voulait m’épouser ; on
 ” me demanda sept mille et deux cents livres
 ” que je devais envoyer par-delà les monts ,
 ” pour impêtrer la liberté d’aimer loyalement
 ” ma cousine : je manquai cette grande affaire
 ” faute de cinq cents écus. Mon frère qui
 ” n’avait rien , ayant obtenu un petit bénéfice ,
 ” s’est ruiné en empruntant d’un juif de quoi
 ” payer aussi par-delà les monts la première
 ” année de son revenu. Ces abus , mon cher ,
 ” font insupportables ; il ne s’agit point ici de
 ” philosophie et de théologie ; il est question

„ d'argent comptant, et je n'entends pas rail-
 „ lerie là-dessus. „

M. *Laffichard*, à ce propos, rêva profondément selon sa coutume, et se laissant aller ensuite à son enthousiasme : „ Eh bien, dit-il, nous
 „ cherchons quelle est la première nation de
 „ l'univers ; c'est celle-là sans doute qui a forcé
 „ long-temps toutes les autres à lui apporter
 „ leur argent, et qui n'en donne à personne. „

Alors on calcula combien de temps cet abus durerait, et l'on trouva, par l'évaluation des probabilités, que les ridicules qui ne coûtent rien augmenteraient toujours, et que les ridicules pour lesquels il faut payer, diminueraient bien vite. On établit enfin qu'il y a entre les nations, comme entre les particuliers, une compensation de grandeur et de faiblesse, de science et d'ignorance, de bons et de mauvais usages, d'industrie et de nonchalance, d'esprit et d'absurdité, qui les rend toutes à la longue à peu-près égales.

Le résultat de cette savante conversation fut qu'on devait donner le nom de *francs* aux pillards, le nom de *velches* aux pillés et aux fots, et celui de *français* à tous les gens aimables.

Fin du Tome premier.

T A B L E

D E S P I E C E S

CONTENUES DANS CE VOLUME.

<i>P</i> REFACE du Recueil des facéties parisiennes.	
	page 3
REMERCIEMENT <i>sincère à un homme charitable.</i>	
	7
DIATRIBE DU DOCTEUR AKAKIA , <i>médecin du pape.</i>	17
Préface.	19
Décret de l'inquisition de Rome.	28
Jugement des professeurs du collège de la Sapience.	30
Examen des lettres d'un jeune auteur déguisé sous <i>le nom d'un président.</i>	31
Séance mémorable.	40
Traité de paix conclu entre M. le président et M. le <i>professeur , le premier janvier 1753.</i>	43
Lettre de M. le président à son médecin Akakia.	53
Extrait du journal de Leipsick , intitulé : Der Hofmeister.	54

<i>Lettre du docteur Akakia au natif de Saint-Malo.</i>	55
REFLEXIONS <i>pour les fots.</i>	61
<i>Extrait du décret de la sacrée congrégation de l'inquisition de Rome , à l'encontre d'un libelle intitulé Lettres sur le vingtième.</i>	66
FEMMES , <i>soyez soumises à vos maris.</i>	68
CONFORMEZ-VOUS AU TEMPS.	75
DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE.	82
RESCRIT <i>de l'empereur de la Chine , à l'occasion du projet de paix perpétuelle.</i>	86
PLAIDOYER DE RAMPONEAU , <i>prononcé par lui-même devant ses juges.</i>	91
EXTRAIT <i>de la gazette de Londres , du 20 février 1762.</i>	99
RELATION <i>de la maladie , de la confession , de la mort et de l'apparition du jésuite Bertier.</i>	102
<i>Apparition de frère Bertier à frère Garasse , continuateur du journal de Trévoux.</i>	113
LETTRE <i>de Charles Gouju à ses frères.</i>	120
BALANCE EGALE.	126
PETIT AVIS A UN JESUITE.	132

T A B L E. 309

LES QUAND, LES SI, LES QUI, LES
 QUOI, LES AH, AH! &c. 137

Avertissement. 139

Les Quand. 141

Les Si. 144

Les Pour. 150

Les Que. 151

Les Qui. 152

Les Quoi. 153

Les Car. A M. le Franc de Pompignan. 154

Les Ah, Ah! A Moïse le Franc de Pompignan.
157

EXTRAIT *des nouvelles à la main de la ville de
 Montauban en Quercy, le premier juillet 1760.*
159

RELATION *du voyage de M. le Franc de
 Pompignan, depuis Pompignan jusqu'à Fontai-
 nebleau, adressée au procureur fiscal du village
 de Pompignan.* 162

LETTRE *de M. de l'Ecluse, chirurgien dentiste,
 seigneur du Tilloy près de Montargis, à M. son
 curé.* 166

HYMNE *chanté au village de Pompignan, sur
 l'air : De Béchamel.* 171

LETTRE de Paris , du 28 février 1763.	172
FRAGMENT d'une lettre sur Didon , tragédie.	174
LA PRIERE UNIVERSELLE , traduite de l'anglais de M. Pope , par l'auteur du discours prononcé le 10 mars 1760 à l'académie fran- çaise.	177
Avertissement.	179
La Prière universelle.	182
LETTRE d'un quaker , à Jean-Georges le Franc de Pompignan , évêque du Puy en Vélai , &c. &c. digne frère de Simon le Franc de Pompignan.	199
Seconde lettre du quaker.	212
INSTRUCTION pastorale de l'humble évêque d'Alétopolis , à l'occasion de l'instruction pastorale de Jean-Georges , humble évêque du Puy.	218
AVIS à tous les Orientaux.	223
LETTRE PASTORALE , à M. l'archevêque d'Aussh , J. F. de Montillet.	226
OMER DE FLEURI , étant entré , ont dit :	229
A WARBURTON.	232
CANONISATION DE SAINT CUCUFIN , en 1767.	237

<i>La canonisation de saint Cucufin , frère d'Ascoli , par le pape Clément XIII ; et son apparition au sieur Aveline , bourgeois de Troyes , mise en lumière par le sieur Aveline lui-même.</i>	239
<i>Saints à faire.</i>	247
<i>Canonisation de saint Cucufin.</i>	250
<i>Manière de servir les saints.</i>	253
<i>Apparition de saint Cucufin au sieur Aveline.</i>	255
<i>Mandement du révérendissime père en Dieu Alexis , archevêque de Novogorod la grande.</i>	257
<i>Des deux puissances.</i>	259
DISCOURS AUX VELCHES , par Antoine Vadé , frère de Guillaume.	268
<i>Avertissement sur le supplément du discours aux Velches.</i>	298
<i>Supplément du discours aux Velches.</i>	301

Fin de la Table du Tome premier.

